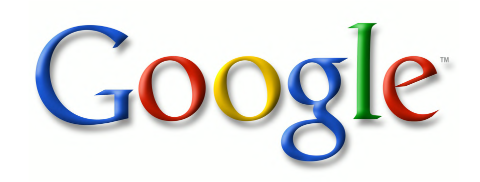
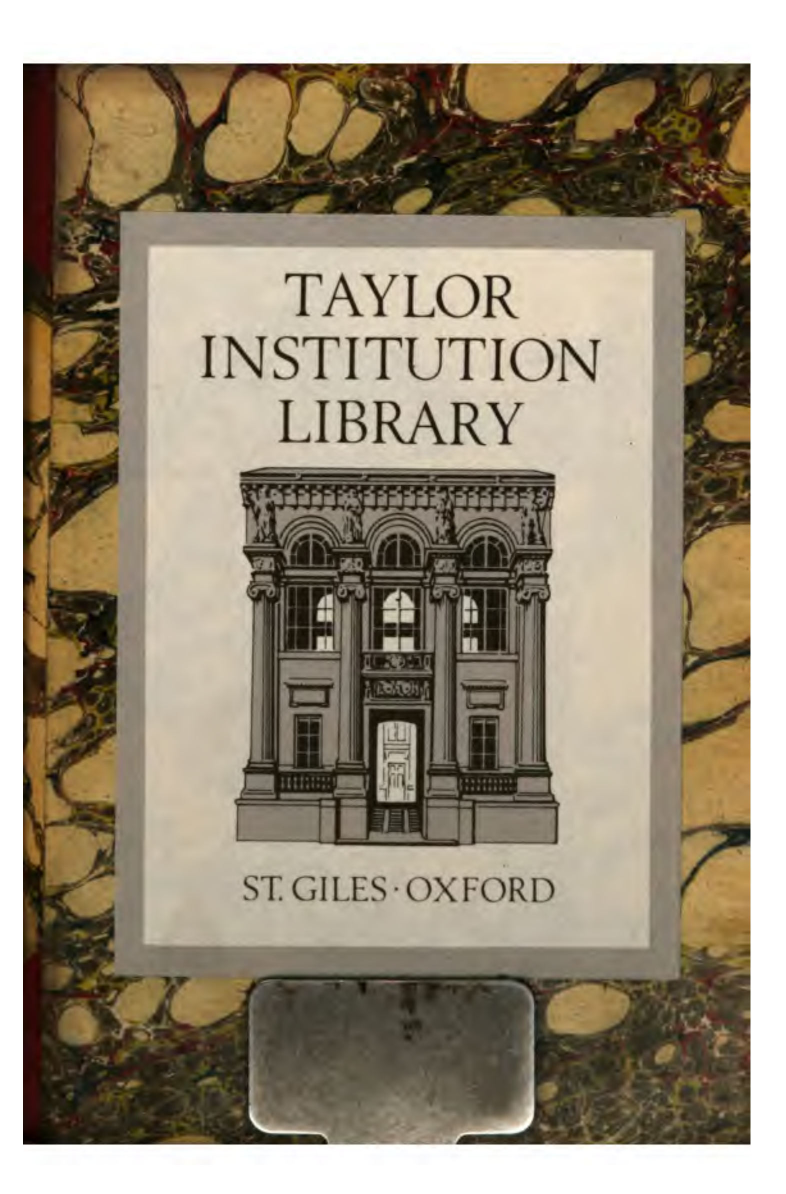





TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
ST. GILES · OXFORD



C. F. S.

AWLS.



LES TROIS

MOUSQUETAIRES

PAR

Alexandre Dumas.

TOME V.



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1844

CHAPITRE PREMIER.

Première journée de captivité.

Revenons à milady, qu'un regard jeté sur les côtes de France nous a fait perdre de vue un instant.

Nous la retrouvons dans la position désespérée où nous l'avons laissée, se creusant un abîme de sombre réflexion, enfer à la porte duquel elle a presque laissé l'espérance, car pour la première fois elle doute, pour la première fois elle craint.

Dans deux occasions sa fortune lui a man-

qué, dans deux occasions elle s'est vue découverte et trahie, et dans ces deux occasions c'est contre le génie fatal envoyé sans doute par le Seigneur pour la combattre qu'elle a échoué. D'Artagnan l'a vaincue, elle, cette invincible puissance du mal.

Il l'a abusée dans son amour, humiliée dans son orgueil, trompée dans son ambition, et maintenant voilà qu'il la perd dans sa fortune, qu'il l'atteint dans sa liberté, qu'il la menace même dans sa vie. Bien plus, il a levé un coin de son masque, cette égide dont elle se couvre et qui la rend si forte.

D'Artagnan a détourné de Buckingham, qu'elle hait comme elle hait tout ce qu'elle a aimé, la tempête dont le menaçait Richelieu dans la personne de la reine. D'Artagnan s'est fait passer pour de Wardes, pour lequel elle avait une ardente fantaisie de tigresse, indomptable comme en ont les femmes de ce caractère. D'Artagnan connaît ce terrible secret qu'elle a juré que nul ne connaîtrait sans mourir. Enfin, au moment où elle vient d'obtenir de Richelieu un blanc seing à l'aide duquel elle va se venger de son ennemi, le blanc seing lui est arraché des mains, et c'est

d'Artagnan qui la tient prisonnière et qui va l'envoyer dans quelque immonde Botany-Bay, dans quelque Tyburn infâme de l'océan Indien.

Car tout cela vient de d'Artagnan sans doute; de qui viendraient tant de hontes amassées sur sa tête, sinon de lui? Lui seul a pu transmettre à lord de Winter tous ces affreux secrets, qu'il a découverts les uns après les autres par une sorte de fatalité. Il connaît son beau-frère, il lui aura écrit.

Que de haine elle distille! Là, immobile et les yeux ardents et fixes, dans son appartement désert, comme les éclats de ses rugissements sourds qui parfois s'échappent du fond de sa poitrine accompagnent bien le bruit de la houle, qui monte, gronde, mugit et vient se briser comme un désespoir éternel et impuissant contre les rochers sur lesquels est bâti ce château sombre et orgueilleux! Comme à la lueur des éclairs que sa colère orageuse fait briller dans son esprit, elle conçoit contre madame Bonacieux, contre Buckingham, et surtout contre d'Artagnan de magnifiques projets de vengeance, perdus dans les lointains de l'avenir!

Oui, mais pour se venger il faut être libre, et pour être libre quand on est prisonnier il faut percer un mur, desceller des barreaux, trouer un plancher : toutes entreprises que peut mener à bout un homme patient et fort, mais devant lesquelles doivent échouer les irritations fébriles d'une femme. D'ailleurs, pour faire tout cela, il faut avoir le temps, des mois, des années, et elle, elle a dix à douze jours, à ce que lui a dit lord de Winter, son fraternel et terrible geôlier.

Et cependant, si elle était un homme, elle tenterait tout cela, et peut-être réussirait-elle : pourquoi donc le ciel s'est-il ainsi trompé en mettant cette âme virile dans ce corps frêle et délicat?

Aussi les premiers moments de la captivité ont été terribles : quelques convulsions de rage, qu'elle n'a pu surmonter, ont payé sa dette de faiblesse féminine à la nature. Mais peu à peu elle a surmonté les éclats de sa folle colère, les frémissements nerveux qui ont agité son corps ont disparu, et maintenant elle s'est repliée sur elle-même comme un serpent fatigué qui se repose.

— Allons, allons, j'étais folle de m'empor-

ter ainsi, dit-elle en plongeant dans la glace qui reflète à ses yeux son regard brûlant, par lequel elle semble s'interroger elle-même. Pas de violence! La violence est une preuve de faiblesse; d'abord, je n'ai jamais réussi par ce moyen. Peut-être, si j'usais de ma force contre des femmes, aurais-je chance de les trouver plus faibles encore que moi, et par conséquent de les vaincre; mais c'est contre des hommes que je lutte, et je ne suis qu'une femme pour eux. Luttons en femme. Ma force est dans ma faiblesse.

Alors comme pour se rendre compte à elle-même des changements qu'elle pouvait imposer à sa physionomie si expressive et si mobile, elle lui fit prendre successivement toutes les expressions, depuis celle de la colère, qui crispait ses traits, jusqu'à celle du plus doux, du plus affectueux et du plus séduisant sourire. Puis ses cheveux prirent sous ses mains savantes toutes les ondulations qu'elle crut pouvoir aider aux charmes de son visage. Enfin, elle murmura satisfaite d'elle-même :

— Allons, rien n'est perdu, je suis toujours belle.

Il était huit heures du soir à peu près. Mi-

lady aperçut un lit, elle pensa qu'un repos de quelques heures rafraîchirait non-seulement sa tête et ses idées, mais encore son teint. Cependant avant de se coucher une idée meilleure lui vint : elle avait entendu parler de souper. Déjà elle était depuis une heure dans cette chambre, on ne pouvait tarder à lui apporter son repas. La prisonnière ne voulut pas perdre de temps, et elle résolut de faire dès cette même soirée quelque tentative pour sonder le terrain en étudiant les caractères des gens auxquels sa garde était confiée.

Une lumière apparut sous la porte, cette lumière annonçait le retour de ses geôliers. Milady, qui s'était levée, se rejeta vivement sur son fauteuil, la tête renversée en arrière, ses beaux cheveux dénoués et épars, sa gorge demi-nue sous ses dentelles froissées, une main sur son cœur et l'autre pendante.

On ouvrit les verrous, la porte grinça sur ses gonds, des pas retentirent dans la chambre et s'approchèrent.

— Posez là cette table, dit une voix que la prisonnière reconnut pour celle de Felton.

L'ordre fut exécuté.

— Vous apporterez des flambeaux et ferez relever la sentinelle, continua Felton.

Et ce double ordre que donna aux mêmes individus le jeune lieutenant, prouva à milady que ses serviteurs étaient les mêmes hommes que ses gardiens, c'est-à-dire des soldats.

Les ordres de Felton étaient, au reste, exécutés avec une silencieuse rapidité qui donnait une bonne idée de l'état florissant dans lequel il maintenait la discipline.

Enfin Felton, qui n'avait pas encore regardé milady, se retourna vers elle.

— Ah ! ah ! dit-il, elle dort ; c'est bien, à son réveil elle soupera.

Et il fit quelques pas pour sortir.

— Mais, mon lieutenant, dit un soldat moins stoïque que son chef, et qui s'était approché de milady, cette femme ne dort pas.

— Comment, elle ne dort pas ! dit Felton, que fait-elle donc alors?

— Elle est évanouie. Son visage est très-pâle, et j'ai beau écouter, je n'entends pas sa respiration.

— Vous avez raison, dit Felton après avoir regardé milady de la place où il se trouvait

sans faire un pas vers elle. Allez prévenir lord de Winter que sa prisonnière est évanouie, car je ne sais que faire, le cas n'ayant pas été prévu.

Le soldat sortit pour obéir aux ordres de son officier. Felton s'assit sur un fauteuil qui se trouvait par hasard près de la porte et attendit sans dire une parole, sans faire un geste. Milady possédait ce grand art tant étudié par les femmes de tout voir à l'aide d'une glace, d'un reflet ou d'une ombre ; elle aperçut Felton qui lui tournait le dos ; elle continua de le regarder pendant dix minutes à peu près, et pendant ces dix minutes, l'impassible gardien ne se retourna pas une seule fois.

Elle songea alors que lord de Winter allait venir et rendre par sa présence une nouvelle force à son geôlier. Sa première épreuve était perdue ; elle en prit son parti en femme qui compte sur ses ressources. En conséquence, elle leva la tête, ouvrit les yeux et soupira faiblement.

A ce soupir, Felton se retourna enfin.

— Ah ! vous voici réveillée, madame, dit-il ; je n'ai donc plus affaire ici. Si vous

avez besoin de quelque chose, vous appellerez.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! que j'ai souffert! murmura milady avec cette voix harmonieuse qui, pareille à celle des enchanteresses antiques, charmait tous ceux qu'elle voulait perdre.

Et elle prit, en se redressant sur son fauteuil, une position plus gracieuse et plus abandonnée que celle qu'elle avait lorsqu'elle était couchée.

Felton se leva.

— Vous serez servie ainsi trois fois par jour, madame, dit-il; le matin à neuf heures, dans la journée à une heure, et le soir à huit heures. Si cela ne vous convient pas, vous pouvez indiquer vos heures au lieu de celles que je vous propose, et sur ce point on se conformera à vos désirs.

— Mais vais-je donc rester toujours seule dans cette grande et triste chambre? demanda milady.

— Une femme des environs a été prévenue, qui sera désormais au château, et qui viendra toutes les fois que vous désirerez sa présence.

—Je vous rends grâce, monsieur, répondit humblement la prisonnière.

Felton fit un léger salut et se dirigea vers la porte. Au moment où il allait en franchir le seuil, lord de Winter parut dans le corridor, suivi du soldat qui était allé lui porter la nouvelle de l'évanouissement de milady; il tenait à la main un flacon de sels.

— Eh bien! qu'est-ce, et que se passe-t-il donc ici? dit-il d'une voix railleuse en voyant sa prisonnière debout et Felton prêt à sortir. Cette morte est-elle donc déjà ressuscitée? Pardieu, Felton, mon enfant, tu n'as donc pas vu qu'on te prenait pour un novice et qu'on te jouait le premier acte d'une comédie dont nous aurons sans doute le plaisir de suivre tous les développements?

— Je l'ai bien pensé, milord, dit Felton, mais enfin comme la prisonnière est femme après tout, j'ai voulu avoir les égards que tout homme bien né doit à une femme, sinon pour elle, du moins pour lui-même.

Milady frissonna par tout son corps. Ces paroles de Felton passaient comme une glace par toutes ses veines.

— Ainsi, reprit de Winter en riant, ces

beaux cheveux savamment étalés, cette peau blanche et ce langoureux regard ne t'ont pas encore séduit, cœur de pierre?

— Non, milord, répondit l'impassible jeune homme, et croyez-moi bien, il faut plus que des manéges et des coquetteries de femme pour me corrompre.

— En ce cas, mon brave lieutenant, laissons milady chercher autre chose et allons souper. Oh! sois tranquille, elle a l'imagination féconde et le second acte de la comédie ne tardera pas à suivre le premier.

Et à ces mots lord de Winter passa son bras sous celui de Felton et l'emmena en riant.

— Oh! je trouverai bien ce qu'il te faut, murmura milady entre ses dents; sois tranquille, pauvre moine manqué, pauvre soldat converti, qui t'es taillé ton uniforme dans un froc.

— A propos, reprit de Winter en s'arrêtant sur le seuil de la porte, il ne faut pas, milady, que cet échec vous ôte l'appétit. Tâtez de ce poulet et de ces poissons que je n'ai pas fait empoisonner, sur l'honneur. Je m'accommode assez de mon cuisinier, et comme il ne doit pas hériter de moi, j'ai en

lui pleine et entière confiance. Faites comme moi. Adieu, chère sœur. A votre prochain évanouissement.

C'était tout ce que pouvait supporter milady. Ses mains se crispèrent sur son fauteuil, ses dents grincèrent sourdement, ses yeux suivirent le mouvement de la porte qui se fermait derrière lord de Winter et Felton, et lorsqu'elle se vit seule, une nouvelle crise de désespoir la prit; elle jeta les yeux sur la table, vit briller un couteau, s'élança et le saisit, mais son désappointement fut cruel, la lame en était ronde et d'argent flexible.

Un éclat de rire retentit derrière la porte mal refermée, et la porte se rouvrit.

— Ah! ah! s'écria lord de Winter, ah! ah! ah! Vois-tu bien, mon brave Felton, vois-tu ce que je t'avais dit? Ce couteau, c'était pour toi, mon enfant, elle t'aurait tué; vois-tu, c'est un de ses travers de se débarrasser ainsi, d'une façon ou de l'autre, des gens qui la gênent. Si je t'eusse écouté, le couteau eût été pointu et d'acier; alors plus de Felton, elle t'aurait égorgé, et après toi tout le monde. Vois donc, John, comme elle sait bien tenir un couteau!

En effet, milady tenait encore l'arme inoffensive dans sa main crispée; ces derniers mots, cette suprême insulte détendirent ses mains, ses forces et jusqu'à sa volonté.

Le couteau tomba par terre.

— Vous avez raison, milord, dit Felton avec un accent de profond dégoût qui retentit jusqu'au fond du cœur de milady, vous avez raison, et c'est moi qui avais tort.

Et tous deux sortirent de nouveau.

Mais cette fois, milady prêta une oreille plus attentive que la première, et elle entendit leurs pas s'éloigner et s'éteindre dans le fond des corridors.

— Je suis perdue, murmura-t-elle; me voilà au pouvoir de gens sur lesquels je n'aurai pas plus de prise que sur des statues de bronze ou de granit; ils me savent par cœur et sont cuirassés contre toutes mes armes. Il est cependant impossible, reprit-elle après un instant, que cela se finisse ainsi qu'ils l'ont décidé.

En effet, comme l'indiquait cette dernière réflexion, ce retour instinctif à l'espérance, la crainte et les sentiments faibles ne surnageaient pas longtemps dans cette âme pro-

fonde. Milady se mit à table, mangea de plusieurs mets, but un peu de vin d'Espagne, et sentit revenir toute sa résolution.

Avant de se coucher, elle avait déjà commenté, analysé, retourné sous toutes les faces, examiné sur tous leurs points, les paroles, les pas, les gestes, les signes et jusqu'au silence de ses geôliers ; et de cette étude profonde, habile et savante, il était résulté que Felton était à tout prendre le moins invulnérable des deux.

Un mot surtout revenait à l'esprit de la prisonnière.

— Si je t'eusse écouté, avait dit lord de Winter à Felton.

Donc Felton avait parlé en sa faveur, puisque lord de Winter n'avait pas voulu écouter Felton.

— Faible ou forte, répétait milady, cet homme a donc une lueur de pitié dans son âme. De cette lueur je ferai un incendie qui le dévorera. Quant à l'autre, il me connaît, il me craint et sait ce qu'il a à attendre de moi, si jamais je m'échappe de ses mains, il est donc inutile de rien tenter sur lui. Mais Felton, c'est autre chose, c'est un jeune

homme naïf, pur et qui semble vertueux. Celui-là, il y a moyen de le perdre.

Et milady se coucha et s'endormit le sourire sur les lèvres; quelqu'un qui l'eût vue dormant, eût cru voir une jeune fille rêvant à la couronne de fleurs qu'elle devait mettre sur son front à la prochaine fête.

CHAPITRE II.

Deuxième journée de captivité.

Milady rêvait qu'elle tenait enfin d'Artagnan, qu'elle assistait à son supplice ; et c'était la vue de son sang odieux coulant sous la hache du bourreau, qui dessinait ce charmant sourire sur ses lèvres.

Elle dormait comme dort un prisonnier bercé par sa première espérance.

Le lendemain, lorsqu'on entra dans sa chambre, elle était encore au lit. Felton se

tenait dans le corridor ; il amenait la femme dont il avait parlé la veille, et qui venait d'arriver. Cette femme entra et s'approcha du lit de milady en lui offrant ses services.

Milady était habituellement pâle ; son teint pouvait donc tromper une personne qui la voyait pour la première fois.

— J'ai la fièvre, dit-elle ; je n'ai pas dormi un seul instant pendant toute cette longue nuit. Je souffre horriblement, serez-vous plus humaine qu'on ne l'a été hier avec moi? Tout ce que je demande, au reste, c'est la permission de rester couchée.

— Voulez-vous qu'on appelle un médecin? dit la femme.

Felton écoutait ce dialogue sans dire une seule parole.

Milady réfléchissait que plus on l'entourerait de monde, plus elle aurait de gens à apitoyer, et plus la surveillance de lord de Winter redoublerait. D'ailleurs, le médecin pouvait déclarer que la maladie était feinte ; et milady, après avoir perdu la première partie, ne voulait pas perdre la seconde.

— Aller chercher un médecin? dit-elle, à quoi bon ; ces messieurs ont déclaré hier que

mon mal était une comédie. Il en serait sans doute de même aujourd'hui ; car depuis hier soir on a eu le temps de prévenir le docteur.

— Alors, dit Felton impatienté, dites vous-même, madame, quel traitement vous voulez suivre.

— Eh ! le sais-je, mon Dieu ! Je sens que je souffre, voilà tout. Qu'on me donne ce que l'on voudra, peu m'importe !

— Allez chercher lord de Winter, dit Felton, fatigué de ces plaintes éternelles.

— Oh ! non, non ! s'écria milady ; non, monsieur, ne l'appelez pas, je vous en conjure ; je suis bien, je n'ai besoin de rien ; ne l'appelez pas.

Elle mit une véhémence si naturelle dans cette exclamation, que Felton, entraîné, fit quelques pas dans la chambre.

— Il est ému, pensa milady.

— Cependant, madame, dit Felton, si vous souffrez *réellement*, on enverra chercher un médecin, et si vous nous trompez, eh bien, ce sera tant pis pour vous ; mais du moins, de notre côté, nous n'aurons rien à nous reprocher.

Milady ne répondit rien ; mais, renversant

sa belle tête sur son oreiller, elle fondit en larmes et éclata en sanglots.

Felton la regarda un instant avec son impassibilité ordinaire, puis voyant que la crise menaçait de se prolonger, il sortit. La femme le suivit. Lord de Winter ne parut pas.

— Je crois que je commence à voir clair, murmura milady avec une joie sauvage, en s'ensevelissant sous les draps pour cacher à tous ceux qui pourraient l'épier cet élan de satisfaction intérieure.

Deux heures s'écoulèrent.

— Maintenant, il est temps que la maladie cesse, dit-elle, levons-nous et obtenons quelques succès dès aujourd'hui. Je n'ai que dix jours, et ce soir il y en aura deux d'écoulés.

En entrant le matin dans la chambre de milady, les gens de service lui avaient apporté son déjeuner. Or elle avait pensé qu'on ne tarderait pas à venir l'enlever et qu'en ce moment elle reverrait Felton.

Milady ne se trompait pas, Felton reparut et sans faire attention si milady avait ou non touché au repas, il fit un signe pour qu'on emportât hors de la chambre la table que l'on apportait ordinairement toute servie.

Felton sortit le dernier, il tenait un livre à la main.

Milady, couchée dans un fauteuil près de la cheminée, belle, pâle et résignée, ressemblait à une vierge sainte attendant le martyre.

Felton s'approcha d'elle et dit :

— Lord de Winter, qui est catholique comme vous, madame, a pensé que la privation des rites et des cérémonies de votre religion peut vous être pénible : il consent donc à ce que vous lisiez chaque jour l'ordinaire de *votre messe,* et voici un livre qui en contient le rituel.

A l'air dont Felton déposa ce livre sur la petite table près de laquelle était milady, au ton dont il prononça ces deux mots : *votre messe,* au sourire dédaigneux dont il les accompagna, milady leva la tête et regarda plus attentivement l'officier.

Alors, à cette coiffure sévère, à ce costume d'une simplicité exagérée, à ce front poli comme le marbre, mais dur et impénétrable comme lui, elle reconnut un de ces sombres puritains qu'elle avait rencontrés si souvent, tant à la cour du roi Jacques qu'à celle du

roi de France, où, malgré le souvenir de la Saint-Barthélemy, ils venaient parfois chercher un refuge.

Elle eut donc une de ces inspirations subites comme les gens de génie seuls en reçoivent dans les grandes crises, dans les moments suprêmes qui doivent décider de leur fortune ou de leur vie.

Ces deux mots : *votre messe,* et un simple coup d'œil jeté sur Felton lui avaient en effet révélé toute l'importance de la réponse qu'elle allait faire.

Mais, avec la rapidité d'intelligence qui lui était particulière, cette réponse toute formulée se présenta sur ses lèvres :

— Moi ? dit-elle, avec un accent de dédain monté à l'unisson de celui qu'elle avait remarqué dans la voix du jeune officier, moi, monsieur, *ma messe?* Lord de Winter, le catholique corrompu, sait bien que je ne suis pas de sa religion, et c'est un piége qu'il veut me tendre.

— Et de quelle religion êtes-vous donc, madame? demanda Felton avec un étonnement que, malgré son empire sur lui-même, il ne put cacher entièrement.

— Je le dirai, s'écria milady avec une exaltation feinte, le jour où j'aurai assez souffert pour ma foi.

Le regard de Felton découvrit à milady toute l'étendue de l'espace qu'elle venait de s'ouvrir par cette seule parole.

Cependant le jeune officier demeura muet et immobile; son regard seul avait parlé.

— Je suis aux mains de mes ennemis, continua-t-elle avec ce ton d'enthousiasme qu'elle savait familier aux puritains. Eh bien! que mon Dieu me sauve où que je périsse pour mon Dieu! Voilà la réponse que je vous prie de faire à lord de Winter. Et quant à ce livre, ajouta-t-elle en montrant le rituel du bout du doigt, mais sans le toucher, comme si elle eût dû être souillée par cet attouchement, vous pouvez le remporter et vous en servir pour vous-même, car sans doute vous êtes doublement complice de lord de Winter, complice dans sa persécution, complice dans son hérésie.

Felton ne répondit rien, prit le livre avec le même sentiment de répugnance qu'il avait déjà manifesté, et se retira pensif.

Lord de Winter vint vers les cinq heures du

soir. Milady avait eu le temps pendant toute la journée de se tracer son plan de conduite; elle le reçut en femme qui a déjà repris tous ses avantages.

— Il paraît, dit le baron en s'asseyant dans un fauteuil en face de celui qu'occupait milady et en étendant nonchalamment ses pieds vers le foyer, il paraît que nous avons fait une petite apostasie?

— Que voulez-vous dire, monsieur?

— Je veux dire que depuis la dernière fois que nous ne nous sommes vus, nous avons changé de religion. Auriez-vous épousé un troisième mari protestant, par hasard?

— Expliquez-vous, milord, reprit la prisonnière avec majesté, car je vous déclare que j'entends vos paroles, mais que je ne les comprends pas.

— Alors, c'est que vous n'avez pas de religion du tout; j'aime mieux cela, reprit en ricanant lord de Winter.

— Il est certain que cela est plus selon vos principes, reprit froidement milady.

— Oh! je vous avoue que cela m'est parfaitement égal.

— Oh! vous n'avoueriez pas cette indiffé-

rence religieuse, milord, que vos débauches et vos crimes en font foi.

— Hein ! vous parlez de débauches, madame Messaline? vous parlez de crimes, lady Macbeth? Ou j'ai mal entendu, ou vous êtes, par Dieu, bien impudente !

— Vous parlez ainsi parce qu'on nous écoute, monsieur, répondit froidement milady, et que vous voulez intéresser vos geôliers et vos bourreaux contre moi.

— Mes geôliers ! mes bourreaux ! Ouais, madame, vous le prenez sur le ton poétique, et la comédie d'hier tourne ce soir à la tragédie. Au reste, dans huit jours vous serez où vous devez être, et ma tâche sera achevée.

— Tâche infâme ! tâche impie ! reprit milady avec l'exaltation de la victime qui provoque son juge.

— Je crois, ma parole d'honneur ! dit de Winter en se levant, que la drôlesse devient folle. Allons, allons, calmez-vous, madame la puritaine, ou je vous fais mettre au cachot. Pardieu ! c'est mon vin d'Espagne qui vous monte à la tête, n'est-ce pas? Mais soyez tranquille, cette ivresse-là n'est pas dangereuse et n'aura pas de suites.

Et lord de Winter se retira en jurant, ce qui, à cette époque, était une habitude toute cavalière.

Felton était en effet derrière la porte et n'avait pas perdu un mot de toute cette scène.

Milady avait deviné juste.

— Oui, va! va! dit-elle à son frère, les suites approchent, au contraire; mais tu ne les sauras, imbécile, que lorsqu'il ne sera plus temps de les éviter.

Le silence se rétablit, deux heures s'écoulèrent; on apporta le souper et l'on trouva milady occupée à faire ses prières, prières qu'elle avait apprises d'un vieux serviteur de son second mari, puritain des plus austères. Elle semblait en extase, et ne parut pas même faire attention à ce qui se passait autour d'elle. Felton fit signe qu'on ne la dérangeât pas, et lorsque tout fut en état, il sortit sans bruit avec les soldats.

Milady savait qu'elle pouvait être épiée, elle continua donc ses prières jusqu'à la fin, et il lui sembla que le soldat qui était de sentinelle à sa porte ne marchait plus du même pas et paraissait écouter.

Pour le moment, elle n'en voulait pas davantage ; elle se releva, se mit à table, mangea peu et ne but que de l'eau.

Une heure après on vint enlever la table, mais milady remarqua que cette fois Felton n'accompagnait point les soldats.

Il craignait donc de la voir trop souvent.

Elle se retourna pour sourire, car il y avait dans ce sourire une telle expression de triomphe que ce seul sourire l'eût dénoncée.

Elle laissa encore s'écouler une demi-heure, et comme en ce moment tout faisait silence dans le vieux château, comme on n'entendait que l'éternel murmure de la houle, cette respiration immense de l'Océan, de sa voix pure, harmonieuse et vibrante, elle commença le premier couplet de ce psaume alors en faveur chez les puritains :

O Seigneur, tu nous abandonnes,
Pour juger si nous sommes forts,
Mais ensuite c'est toi qui donnes
De ta céleste main la palme à nos efforts.

Ces vers n'étaient pas excellents, il s'en fal-

lait même de beaucoup; mais, comme on le sait, les protestants ne se piquaient pas de poésie.

Tout en chantant, milady écoutait : le soldat de garde à sa porte s'était arrêté comme s'il eût été changé en pierre. Milady put donc juger de l'effet qu'elle avait produit.

Alors elle continua son chant avec une ferveur et un sentiment inexprimables; il lui sembla que les sons se répandaient au loin sous les voûtes et allaient comme un charme magique adoucir le cœur de ses geôliers. Cependant il paraît que le soldat en sentinelle, zélé catholique sans doute, secoua le charme, car à travers le guichet, qu'il ouvrit :

— Taisez-vous donc, madame, dit-il, votre chanson est triste comme un *De profundis*, et si, outre l'agrément d'être en garnison ici, il faut encore y entendre de pareilles choses, ce sera à n'y point tenir.

— Silence! dit alors une voix grave, que milady reconnut pour celle de Felton; de quoi vous mêlez-vous, drôle? Vous a-t-on ordonné d'empêcher cette femme de chanter? Non. On vous a dit de la garder, de tirer sur elle, si elle essayait de fuir. Gardez-la; si

elle fuit, tuez-la ; mais ne changez rien à la consigne.

Une expression de joie indicible illumina le visage de milady ; mais cette expression fut fugitive comme le reflet d'un éclair, et sans paraître avoir entendu le dialogue, dont elle n'avait pas perdu un mot, elle reprit en donnant à sa voix tout le charme, toute l'étendue et toute la séduction que le démon y avait mis :

> Pour tant de pleurs, tant de misère,
> Pour mon exil et pour mes fers,
> J'ai ma jeunesse, ma prière,
> Et Dieu, qui comptera les maux que j'ai soufferts.

Cette voix, d'une étendue inouïe et d'une passion sublime, donnait à la poésie rude et inculte de ces psaumes une magie et une expression que les puritains les plus exaltés trouvaient rarement dans les chants de leurs frères, et qu'ils étaient forcés d'orner de toutes les ressources de leur imagination. Felton crut entendre chanter l'ange qui consolait les trois Hébreux dans la fournaise.

Milady continua :

Mais le jour de la délivrance
Viendra pour nous, Dieu juste et fort!
Et s'il trompe notre espérance,
Il nous reste toujours le martyre et la mort.

Ce couplet, dans lequel la terrible enchanteresse mit toute son âme, acheva de porter le désordre dans le cœur du jeune officier; il ouvrit brusquement la porte, et milady le vit apparaître pâle comme toujours mais les yeux ardents et presque égarés.

— Pourquoi chantez-vous ainsi, dit-il, et avec une pareille voix?

— Pardon, monsieur, dit milady avec douceur, j'oubliais que mes chants ne sont pas de mise dans cette maison. Je vous ai sans doute offensée dans vos croyances, mais c'était sans le vouloir, je vous jure. Pardonnez-moi donc une faute qui peut être grande, mais qui certainement est involontaire.

Milady était si belle dans ce moment, l'extase religieuse dans laquelle elle se trouvait plongée donnait une telle expression à sa physionomie, que Felton, ébloui, crut voir l'ange que tout à l'heure il lui semblait seulement entendre.

— Oui, oui, répondit-il, oui, vous trou-

blez, vous agitez les gens qui habitent le château.

Et le pauvre insensé ne s'apercevait pas lui-même de l'incohérence de ses discours, tandis que milady plongeait son œil de lynx au plus profond de son cœur.

— Je me tairai, dit milady en baissant les yeux, avec toute la douceur qu'elle put donner à sa voix, avec toute la résignation qu'elle put imprimer à son maintien.

— Non, non, madame, dit Felton, seulement chantez moins haut, la nuit surtout.

Et à ces mots, Felton, sentant qu'il ne pourrait pas conserver plus longtemps sa sévérité à l'égard de la prisonnière, s'élança hors de son appartement.

— Vous avez bien fait, lieutenant, dit le soldat, ces chants bouleversent l'âme ; cependant on finit par s'y accoutumer : la voix est si belle !

CHAPITRE III.

Troisième jour de captivité.

Felton était venu, mais il y avait encore un pas à faire ; il fallait le retenir, ou plutôt il fallait qu'il restât tout seul, et milady ne voyait encore qu'obscurément le moyen qui devait la conduire à ce résultat.

Il fallait plus encore, il fallait le faire parler, afin de lui parler aussi ; car, milady le savait bien, sa plus grande séduction était dans sa voix, qui parcourait si habilement

toute la gamme des tons, depuis la parole humaine jusqu'au langage céleste.

Et cependant, malgré toute cette séduction, milady pouvait échouer, car Felton était prévenu ; et cela contre le moindre hasard. Dès lors, elle surveilla toutes ses actions, toutes ses paroles, jusqu'au plus simple regard de ses yeux, jusqu'à son geste, jusqu'à sa respiration qu'on pouvait interpréter comme un soupir. Enfin elle étudia tout comme fait un habile comédien à qui l'on vient de donner un rôle nouveau dans un emploi qu'il n'a pas l'habitude de tenir.

Vis-à-vis de lord de Winter, sa conduite était plus facile, aussi avait-elle été arrêtée dès la veille. Rester muette et digne en sa présence, de temps en temps l'irriter par un dédain affecté, par un mot méprisant, le pousser à des menaces et à des violences qui faisaient un contraste avec sa résignation à elle, tel était son projet. Felton verrait; peut-être ne dirait-il rien, mais il verrait.

Le matin Felton vint comme d'habitude ; mais milady lui laissa présider tous les apprêts du déjeuner sans lui adresser la parole. Aussi, au moment où il allait se retirer eut-

elle une lueur d'espoir, car elle crut que c'était lui qui allait parler ; mais ses lèvres remuèrent sans qu'aucun son sortît de sa bouche, et, faisant un effort sur lui-même, il renferma dans son cœur les paroles qui allaient s'échapper de ses lèvres, et partit.

Vers midi, lord de Winter entra.

Il faisait une assez belle journée d'été, et un rayon de ce pâle soleil d'Angleterre, qui éclaire, mais qui n'échauffe pas, passait à travers les barreaux de la prison.

Milady regardait par sa fenêtre et fit semblant de ne pas entendre la porte qui s'ouvrait.

— Ah ! ah ! dit lord de Winter, après avoir fait de la comédie, après avoir fait de la tragédie, voilà que nous faisons de la mélancolie ?

La prisonnière ne répondit pas.

— Oui, oui, continua lord de Winter, je comprends : vous voudriez bien être en liberté sur ce rivage ; vous voudriez bien, sur un bon navire, fendre les flots de cette mer verte comme de l'émeraude ; vous voudriez bien, soit sur terre, soit sur l'Océan, me dresser une de ces bonnes petites embuscades comme

vous savez si bien les combiner. Patience, patience! dans quatre jours le rivage vous sera permis, la mer vous sera ouverte, plus ouverte que vous ne voudrez, car dans quatre jours l'Angleterre sera débarrassée de vous.

Milady joignit les mains et leva les yeux vers le ciel :

— Seigneur, Seigneur, dit-elle avec une angélique suavité de geste et d'intonation, pardonnez à cet homme comme je lui pardonne moi-même!

— Oui, prie, maudite! s'écria le baron, ta prière est d'autant plus généreuse que tu es, je te le jure, au pouvoir d'un homme qui ne pardonnera pas.

Et il sortit.

Au moment où il sortait, un regard perçant glissa par la porte entre-bâillée et elle aperçut Felton qui se rangeait rapidement pour n'être pas vu d'elle.

Alors elle se jeta à genoux et se mit à prier.

— Mon Dieu! mon Dieu! dit-elle, vous savez pour quelle sainte cause je souffre; donnez-moi donc la force de souffrir.

La porte s'ouvrit doucement, la belle sup-

pliante fit semblant de ne pas avoir entendu, et, d'une voix pleine de larmes, elle continua :

— Dieu vengeur! Dieu de bonté! laisserez-vous s'accomplir les affreux projets de cet homme!

Alors seulement elle feignit d'entendre le bruit des pas de Felton, et, se relevant rapide comme la pensée, elle rougit comme si elle eût été honteuse d'avoir été surprise à genoux.

— Je n'aime point à déranger ceux qui prient, madame, dit gravement Felton ; ne vous dérangez donc pas pour moi, je vous en conjure!

— Comment savez-vous que je priais, monsieur? dit milady d'une voix suffoquée par les sanglots ; vous vous trompiez, monsieur, je ne priais pas.

— Pensez-vous donc, madame, répondit Felton de sa même voix grave, quoique avec un accent plus doux, que je me croie le droit d'empêcher une créature de se prosterner devant son Créateur? à Dieu ne plaise! D'ailleurs, le repentir sied bien aux coupables, quelque crime qu'ils aient commis ; un coupable m'est sacré aux pieds de Dieu.

— Coupable, moi ! dit milady avec un sourire qui eût désarmé l'ange du jugement dernier. Coupable ! oh ! mon Dieu ! tu sais si je le suis : dites que je suis condamnée, monsieur, à la bonne heure ; mais, vous le savez, Dieu qui aime les martyrs permet que l'on condamne quelquefois les innocents.

— Fussiez-vous condamnée, fussiez-vous innocente, fussiez-vous martyre, répondit Felton, raison de plus pour prier, et moi-même je vous aiderai de mes prières.

—Oh ! vous êtes un juste, vous, s'écria milady en se précipitant à ses pieds ; tenez, je n'y puis tenir plus longtemps, car je crains de manquer de force au moment où il me faudra soutenir la lutte et confesser ma foi ; écoutez donc la supplication d'une femme au désespoir. On vous abuse, monsieur ! Mais il n'est pas question de cela ; je ne vous demande qu'une grâce, et si vous me l'accordez, je vous bénirai dans ce monde et dans l'autre.

— Parlez au maître, madame, dit Felton ; je ne suis heureusement chargé, moi, ni de pardonner, ni de punir, et c'est à plus haut que Dieu a remis cette responsabilité.

—Non : à vous, à vous seul. Écoutez-moi,

plutôt que de contribuer à ma perte, plutôt que de contribuer à mon ignominie...

— Si vous avez mérité cette honte, madame, si vous avez encouru cette ignominie, il faut la subir en l'offrant à Dieu.

— Que dites-vous? oh! vous ne me comprenez pas; quand je parle d'ignominie, vous croyez que je parle d'un châtiment quelconque, de la prison ou de la mort? Plût au ciel! que m'importent à moi la mort ou la prison!

— C'est moi qui ne vous comprends plus, madame, dit Felton.

— Ou qui faites semblant de ne plus me comprendre, monsieur, répondit la prisonnière avec un sourire de doute.

— Non, madame; sur l'honneur d'un soldat, sur la foi d'un chrétien!

— Comment! vous ignorez les desseins de lord de Winter sur moi?

— Je les ignore.

— Impossible! vous son confident!

— Je ne mens jamais, madame.

— Oh! mais il se cache trop peu, cependant, pour qu'on ne les devine pas.

— Je ne cherche à rien deviner, madame, j'attends qu'on me confie, et à part ce qu'il

m'a dit devant vous, lord de Winter ne m'a rien confié.

— Mais, s'écria milady avec un incroyable accent de vérité, vous n'êtes donc pas son complice? vous ne savez donc pas qu'il me destine une honte que tous les châtiments de la terre ne sauraient égaler en horreur?

— Vous vous trompez, madame, dit Felton en rougissant; lord de Winter n'est pas capable d'un tel crime.

— Bon! dit milady en elle-même: sans savoir ce que c'est, il appelle cela un crime.

Puis tout haut:

— L'ami de l'infâme est capable de tout!

— Qu'appelez-vous l'infâme? dit Felton.

— Y a-t-il donc en Angleterre deux hommes à qui un semblable nom puisse convenir?

— Vous voulez parler de George Villiers? dit Felton dont les regards s'enflammèrent.

— Que les païens, les gentils et les infidèles appellent duc de Buckingham, reprit milady; je n'aurais pas cru qu'il y aurait eu un Anglais dans toute l'Angleterre qui eût eu besoin d'une si longue explication pour reconnaître celui dont je voulais parler.

— La main du Seigneur est étendue sur

lui, il n'échappera pas au châtiment qu'il mérite.

Felton ne faisait qu'exprimer à l'égard du duc le sentiment d'exécration que tous les Anglais avaient voué à celui que les catholiques eux-mêmes appelaient l'exacteur, le concussionnaire, le débauché, et que les puritains appelaient tout simplement Satan.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! s'écria milady, que je vous supplie d'envoyer à cet homme le châtiment qui lui est dû, vous savez que ce n'est pas ma propre vengeance que je poursuis, mais la délivrance de tout un peuple que j'implore.

— Le connaissez-vous donc? demanda Felton.

Enfin il m'interroge! se dit en elle-même milady au comble de la joie d'en être arrivée si vite à un si grand résultat.

— Oh! si je le connais! oh! oui, pour mon malheur, pour mon malheur éternel!

Et milady se tordit les bras comme arrivée au paroxysme de la douleur.

Felton sentit sans doute en lui-même que sa force l'abandonnait, il fit quelques pas vers la porte; la prisonnière, qui ne le per-

dait pas de vue, bondit à sa poursuite et l'arrêta.

— Monsieur, s'écria-t-elle, soyez bon, soyez clément, écoutez ma prière ! Ce couteau, que la fatale prudence du baron m'a enlevé parce qu'il sait l'usage que j'en veux faire... Oh ! écoutez-moi jusqu'au bout ! Ce couteau, rendez-le-moi une minute seulement, par grâce, par pitié ! J'embrasse vos genoux, voyez ! Vous fermerez la porte... Ce n'est pas à vous que j'en veux. Dieu ! vous en vouloir à vous, le seul être juste, bon et compatissant que j'aie rencontré ! à vous, mon sauveur peut-être ! Une minute ce couteau, une minute, une seule, et je vous le rends par le guichet de la porte ! Rien qu'une minute, M. Felton, et vous m'aurez sauvé l'honneur !

— Vous tuer ! s'écria Felton avec terreur, oubliant de retirer ses mains des mains de sa prisonnière ; vous tuer !

— J'ai dit, monsieur, murmura milady en baissant la voix et en se laissant tomber affaissée sur le parquet, j'ai dit mon secret ! Il sait tout, mon Dieu ! je suis perdue !

Felton demeurait debout, immobile et indécis.

— Il doute encore, pensa milady ; je n'ai pas été assez vraie.

On entendit marcher dans le corridor ; milady reconnut le pas lent de lord de Winter.

Felton le reconnut aussi et fit un pas vers la porte.

Milady s'élança.

— Oh ! pas un mot, dit-elle d'une voix concentrée, pas un mot de tout ce que je vous ai dit, à cet homme, ou je suis perdue ; et c'est vous... vous...

Puis, comme les pas se rapprochaient, elle se tut de peur qu'on n'entendît sa voix, appuyant avec un geste de terreur infinie sa belle main sur la bouche de Felton.

Felton repoussa doucement milady, qui alla tomber sur une chaise longue.

Lord de Winter passa devant la porte sans s'arrêter, et l'on entendit le bruit des pas qui s'éloignaient.

Felton, pâle comme la mort, resta quelques instants l'oreille tendue et écoutant ; puis, quand le bruit se fut éteint tout à fait, il respira comme un homme qui sort d'un songe et s'élança hors de l'appartement.

— Ah ! dit milady en écoutant à son tour

le bruit des pas de Felton, qui s'éloignaient dans la direction opposée de ceux de lord de Winter, enfin tu es donc à moi!

Puis son front se rembrunit.

— S'il parle au baron, dit-elle, je suis perdue ; car le baron, qui sait bien que je ne me tuerai pas, me mettra devant lui un couteau entre les mains, et il verra bien que tout ce grand désespoir n'était qu'un jeu.

Elle alla se placer devant sa glace et se regarda ; jamais elle n'avait été si belle.

— Oh oui! dit-elle en souriant, mais il ne lui parlera pas!

Le soir, lord de Winter accompagna le souper.

— Monsieur, lui dit milady, votre présence est-elle un accessoire obligé de ma captivité, et ne pourriez-vous m'épargner ce surcroît de tortures que me causent vos visites?

— Comment donc, chère sœur, dit de Winter, ne m'avez-vous pas sentimentalement annoncé de cette jolie bouche si cruelle pour moi aujourd'hui, que vous veniez en Angleterre à cette seule fin de me voir tout à votre aise : jouissance dont, me disiez-vous, vous ressentiez si vivement la privation, que

vous avez tout risqué pour cela, mal de mer, tempête, captivité? Eh bien! me voilà, soyez satisfaite, d'ailleurs cette fois ma visite a un motif.

Milady frissonna, elle crut que Felton avait parlé; jamais de sa vie, peut-être, cette femme qui avait éprouvé tant d'émotions puissantes et opposées n'avait senti battre son cœur si violemment.

Elle était assise; lord de Winter prit un fauteuil, le tira à ses côtés, et s'assit auprès d'elle; puis prenant dans sa poche un papier qu'il déploya lentement :

— Tenez, lui dit-il, je voulais vous montrer cette espèce de passe-port, que j'ai rédigé moi-même et qui vous servira désormais de numéro d'ordre dans la vie que je consens à vous laisser.

Puis ramenant ses yeux de milady sur le papier, il lut :

— « Ordre de conduire à ..., » le nom est en blanc, interrompit de Winter; si vous avez quelque préférence, vous me l'indiquerez, et pour peu que ce soit à un millier de lieues de Londres, il sera fait droit à votre requête. Je reprends donc : « Ordre de conduire à... la

nommée Charlotte Backson, flétrie par la justice du royaume de France, mais libérée après châtiment; elle demeurera dans cette résidence sans jamais s'en écarter de plus de trois lieues. En cas de tentative d'évasion, la peine de mort lui sera appliquée. Elle touchera cinq schellings par jour pour son logement et sa nourriture. »

Cet ordre ne me concerne pas, répondit froidement milady, puisqu'un autre nom que le mien y est porté.

— Un nom! Est-ce que vous en avez un?

— J'ai celui de votre frère.

— Vous vous trompez : mon frère n'est que votre second mari, et le premier vit encore. Dites-moi son nom, et je le mettrai en place du nom de Charlotte Backson. Non, vous ne le voulez pas... vous gardez le silence. C'est bien; vous serez écrouée sous le nom de Charlotte Backson.

Milady demeura silencieuse; seulement, cette fois ce n'était plus par affectation, c'était par terreur. Elle crut l'ordre prêt à être exécuté; pensa que lord de Winter avait avancé son départ; elle crut qu'elle était condamnée à partir le soir même; tout dans son

esprit fut donc perdu pendant un instant, quand tout à coup elle s'aperçut que l'ordre n'était revêtu d'aucune signature.

La joie qu'elle ressentit de cette découverte fut si grande qu'elle ne put la cacher.

— Oui, oui, dit lord de Winter, qui remarqua ce qui se passait en elle, oui, vous cherchez la signature et vous vous dites : Tout n'est point perdu, puisque cet acte n'est pas signé. On me le montre pour m'effrayer, voilà tout. Vous vous trompez, demain cet ordre sera envoyé à lord Buckingham ; après-demain il reviendra signé de sa main et revêtu de son sceau, et vingt-quatre heures après, c'est moi qui vous en réponds, il recevra son commencement d'exécution. Adieu, madame, voilà tout ce que j'avais à vous dire.

— Et moi je vous répondrai, monsieur, que cet abus de pouvoir, que cet exil sous un nom supposé, sont une infamie.

— Aimez-vous mieux être pendue sous votre vrai nom, milady? Vous le savez, les lois anglaises sont inexorables sur l'abus que l'on fait du mariage ; expliquez-vous franchement. Quoique mon nom, ou plutôt que le nom de mon frère se trouve mêlé dans tout

cela, je risquerai le scandale d'un procès pu blic pour être sûr que du coup je serai débarrassé de vous.

Milady ne répondit pas, mais devint pâle comme un cadavre.

— Oh! je vois que vous aimez mieux la pérégrination. A merveille, madame, et il y a un proverbe qui dit que les voyages forment la jeunesse. Ma foi, vous n'avez pas tout à fait tort, et la vie est bonne. C'est pour cela que je ne me soucie pas que vous me l'ôtiez. Reste donc à régler l'affaire des cinq schellings; je me montre un peu plus parcimonieux, n'est-ce pas? cela tient à ce que je ne me soucie pas que vous corrompiez vos gardiens. D'ailleurs il vous restera toujours un charme pour les séduire. Usez-en, si votre échec avec Felton ne vous a pas dégoûtée des tentatives de ce genre.

— Felton n'a point parlé, se dit milady à elle-même, rien n'est perdu alors.

— Et maintenant, madame, à vous revoir. Demain je reviendrai vous annoncer le départ de mon messager.

Lord de Winter se leva, salua ironiquement milady et sortit.

Milady respira : elle avait encore quatre jours devant elle ; quatre jours lui suffiraient pour achever de séduire Felton.

Cependant une idée terrible lui venait, c'est que lord de Winter enverrait peut-être Felton lui-même pour faire signer l'ordre à Buckingham ; de cette façon Felton lui échappait ; car pour que la prisonnière réussît, il fallait la magie d'une séduction continue.

Cependant, comme nous l'avons dit, une chose la rassurait : Felton n'avait pas parlé.

Elle ne voulut point paraître émue par les menaces de lord de Winter : elle se mit à table et mangea.

Puis, comme elle avait fait la veille, elle se mit à genoux et répéta tout haut ses prières. Comme la veille, le soldat cessa de marcher et s'arrêta pour l'écouter.

Bientôt elle entendit des pas plus légers que ceux de la sentinelle, qui venaient du fond du corridor et qui s'arrêtaient devant sa porte.

— C'est lui, dit-elle.

Et elle commença le même chant religieux qui la veille avait si violemment exalté Felton.

Mais quoique sa voix douce, pleine et sonore, eût vibré plus harmonieuse et plus

déchirante que jamais, la porte resta close. Il parut bien à milady, dans un des regards furtifs qu'elle lançait sur le petit guichet, apercevoir à travers le grillage serré les yeux ardents du jeune homme ; mais que ce fût une réalité ou une vision, cette fois il eut sur lui-même la puissance de ne pas entrer.

Seulement, quelques instants après qu'elle eut fini son chant religieux, milady crut entendre un profond soupir ; puis les mêmes pas qu'elle avait entendus s'approcher s'éloignèrent lentement et comme à regret.

CHAPITRE IV.

Quatrième jour de captivité.

Le lendemain, lorsque Felton entra chez milady, il la trouva debout, montée sur un fauteuil, tenant entre ses mains une corde tissue à l'aide de quelques mouchoirs de batiste déchirés en lanières, tressés les uns avec les autres et attachés bout à bout. Au bruit que fit Felton en ouvrant la porte, milady sauta légèrement à bas de son fauteuil et essaya de cacher derrière elle cette

corde improvisée, qu'elle tenait à la main.

Le jeune homme était plus pâle encore que d'habitude, et ses yeux, rougis par l'insomnie, indiquaient qu'il avait passé une nuit fiévreuse.

Cependant son front était armé d'une sérénité plus austère que jamais.

Il s'avança lentement vers milady, qui s'était assise, et, prenant un bout de la tresse meurtrière que, par mégarde, ou à dessein peut-être, elle avait laissé passer :

— Qu'est-ce que cela, madame? demanda-t-il froidement.

— Cela? rien, dit milady en souriant avec cette expression douloureuse qu'elle savait si bien donner à son sourire. L'ennui, vous ne l'ignorez pas, est l'ennemi mortel des prisonniers. Je m'ennuyais, et je me suis amusée à tresser cette corde.

Felton porta les yeux sur le point du mur de l'appartement devant lequel il avait trouvé milady debout sur le fauteuil où elle était assise maintenant, et au-dessus de sa tête il aperçut un crampon doré, scellé dans le mur, et qui servait à accrocher soit des hardes, soit des armes.

Il tressaillit, et la prisonnière vit ce tressaillement, car, quoiqu'elle eût les yeux baissés, rien ne lui échappait.

— Et que faisiez-vous debout sur ce fauteuil? demanda-t-il.

— Que vous importe? répondit milady.

— Mais, reprit Felton, je désire le savoir.

— Ne m'interrogez pas, dit la prisonnière; vous savez bien qu'à nous autres véritables chrétiens, il nous est défendu de mentir.

— Eh bien! dit Felton, je vais vous le dire, ce que vous faisiez, ou plutôt ce que vous alliez faire. Vous alliez achever l'œuvre fatale que vous nourrissez dans votre esprit. Songez-y, madame, si votre Dieu défend le mensonge, il défend bien plus sévèrement encore le suicide.

— Quand Dieu voit une de ses créatures persécutée injustement, placée entre le suicide et le déshonneur, croyez-moi, monsieur, répondit milady d'un ton de profonde convic tion, Dieu lui pardonne le suicide, car alors le suicide c'est le martyre.

— Vous en dites trop ou trop peu; parlez, madame, au nom du ciel, expliquez-vous!

— Que je vous raconte mes malheurs, pour que vous les traitiez de fables ! que je vous dise mes projets, pour que vous alliez les dénoncer à mon persécuteur ! Non, monsieur. D'ailleurs, que vous importe la vie ou la mort d'une malheureuse condamnée ? Vous ne répondez que de mon corps, n'est-ce pas ? et pourvu que vous représentiez un cadavre qui soit reconnu pour le mien, on ne vous en demandera pas davantage, et peut-être même aurez-vous double récompense.

— Moi ! madame ; moi ! s'écria Felton ; supposer que j'accepterais jamais le prix de votre vie ! Oh ! vous ne pensez pas ce que vous dites.

— Laissez-moi faire, Felton ; laissez-moi faire, dit milady en s'exaltant. Tout soldat doit être ambitieux, n'est-ce pas ? Vous êtes lieutenant, eh bien ! vous suivrez mon convoi avec le grade de capitaine.

— Mais que vous ai-je donc fait ? dit Felton ébranlé, pour que vous me chargiez d'une pareille responsabilité devant les hommes et devant Dieu ? Dans quelques jours vous allez être loin d'ici, madame ; votre vie ne sera plus sous ma garde, et, ajouta-t-il avec un

soupir, alors... alors vous en ferez ce que vous voudrez.

— Ainsi, s'écria milady, comme si elle ne pouvait résister à une sainte indignation, vous, un homme pieux, vous que l'on appelle un juste, vous ne demandez qu'une chose, c'est de n'être point inculpé, inquiété pour ma mort?

— Je dois veiller sur votre vie, madame, et j'y veillerai.

— Mais comprenez-vous la mission que vous remplissez? Cruelle déjà si j'étais coupable, quel nom lui donnerez-vous, quel nom le Seigneur lui donnera-t-il si je suis innocente?

— Je suis soldat, madame, et j'accomplis les ordres que j'ai reçus.

— Croyez-vous qu'au jour du jugement dernier, Dieu séparera les bourreaux aveugles des juges iniques? Vous ne voulez pas que je tue mon corps, et vous vous faites l'agent de celui qui veut tuer mon âme!

— Mais, je vous le répète, reprit Felton ébranlé, aucun danger ne vous menace, et je réponds de lord de Winter comme de moi-même.

— Insensé ! s'écria milady, pauvre insensé qui ose répondre d'un autre homme, quand les plus sages, quand les plus selon Dieu hésitent à répondre d'eux-mêmes, et qui se range du parti le plus fort et le plus heureux pour accabler la plus faible et la plus malheureuse !

— Impossible, madame, impossible, murmura Felton, qui sentait au fond du cœur la justesse de cet argument ; prisonnière, vous ne recouvrerez pas par moi la liberté ; vivante, vous ne perdrez pas par moi la vie.

— Oui, s'écria milady, mais je perdrai ce qui m'est bien plus cher que la vie, je perdrai l'honneur, Felton, et c'est vous, vous que je ferai responsable devant Dieu et devant les hommes de ma honte et de mon infamie !

Cette fois Felton, tout impassible qu'il était ou qu'il faisait semblant d'être, ne put résister à l'influence secrète qui s'était déjà emparée de lui. Voir cette femme si belle, blanche comme la plus candide vision, la voir tour à tour éplorée et menaçante, subir à la fois l'ascendant de la douleur et de la beauté, c'était trop pour un cerveau miné

par les rêves ardents de la foi extatique, c'était trop pour un cœur corrodé à la fois par l'amour du ciel, qui brûle, par la haine des hommes, qui dévore.

Milady vit le trouble, elle sentit par intuition la flamme des passions opposées qui brûlaient avec le sang dans les veines du jeune fanatique, et pareille à un général habile qui, voyant l'ennemi prêt à reculer, marche sur lui en poussant un cri de victoire, elle se leva, belle comme une prêtresse antique, inspirée comme une vierge chrétienne, et, le bras étendu, le col découvert, les cheveux épars, retenant d'une main sa robe pudiquement ramenée sur sa poitrine, le regard illuminé de ce feu qui avait déjà porté le désordre dans les sens du jeune puritain, elle marcha vers lui, s'écriant sur un air véhément, de sa voix si douce et à laquelle, dans l'occasion, elle donnait un accent si terrible :

Livre à Baal sa victime,
Jette aux lions le martyr :
Dieu te fera repentir !...
Je crie à lui de l'abîme.

Felton s'arrêta comme pétrifié.

— Qui êtes-vous? qui êtes-vous? s'écria-t-il en joignant les mains; êtes-vous ange ou démon? vous appelez-vous Éloa ou Astarté?

— Ne m'as-tu pas reconnue, Felton? Je ne suis ni un ange ni un démon, je suis une fille de la terre, je suis une sœur de la croyance, voilà tout.

— Oui, oui, dit Felton, je doutais encore, mais maintenant je crois.

— Tu crois, et cependant tu es le complice de cet enfant de Bélial qu'on appelle lord de Winter! Tu crois, et cependant tu me laisses aux mains de mes ennemis, de l'ennemi de l'Angleterre, de l'ennemi de Dieu! Tu crois, et cependant tu me livres à celui qui remplit et souille le monde de ses hérésies et de ses débauches, à cet infâme Sardanapale que les aveugles nomment le duc de Buckingham et que les croyants appellent l'antechrist!

— Moi, vous livrer à Buckingham, moi! que dites-vous là?

— Ils ont des yeux, s'écria milady, et ils ne verront pas; ils ont des oreilles, et ils n'entendront point.

— Oui, oui, dit Felton en passant ses mains

sur son front couvert de sueur comme pour en arracher son dernier doute ; oui, je reconnais la voix qui me parle dans mes rêves ; oui, je reconnais les traits de l'ange qui m'apparaît chaque nuit, criant à mon âme, qui ne peut dormir : « Frappe, sauve l'Angleterre, sauve-toi, car tu mourras sans avoir désarmé Dieu ! » Parlez, parlez ! s'écria Felton, je puis vous comprendre à présent.

Un éclair de joie terrible, mais rapide comme la pensée, jaillit des yeux de milady.

Si fugitive que fût cette lueur homicide, Felton la vit et tressaillit comme si cette lueur eût éclairé les abîmes du cœur de cette femme.

Felton se rappela tout à coup les avertissements de lord de Winter, les séductions de milady, ses premières tentatives lors de son arrivée ; il recula d'un pas et baissa la tête, mais sans cesser de la regarder, comme si, fasciné par cette étrange créature, ses yeux ne pouvaient se détacher d'elle.

Milady n'était point femme à se méprendre au sens de cette hésitation. Sous ces émotions apparentes, son sang-froid glacé ne l'abandonnait point. Avant que Felton ne lui eût

répondu et qu'elle ne fût forcée de reprendre cette conversation si difficile à soutenir sur le même accent d'exaltation, elle laissa retomber ses mains, comme si la faiblesse de la femme reprenait le dessus sur l'enthousiasme de l'inspirée.

— Mais non, dit-elle, ce n'est pas à moi d'être la Judith qui délivrera Béthulie de cet Holopherne. Le glaive de l'Éternel est trop lourd pour mon bras. Laissez-moi donc fuir le déshonneur par la mort, laissez-moi me réfugier dans le martyre. Je ne vous demande ni la liberté, comme ferait une coupable, ni la vengeance, comme ferait une païenne. Laissez-moi mourir, voilà tout. Je vous supplie, je vous implore à genoux : laissez-moi mourir, et mon dernier soupir sera une bénédiction pour mon sauveur.

A cette voix douce et suppliante, à ce regard timide et abattu, Felton se rapprocha. Peu à peu, l'enchanteresse avait revêtu cette parure magique qu'elle reprenait et quittait à volonté, c'est-à-dire la beauté, la douceur, les larmes et surtout l'irrésistible attrait de la volupté mystique, la plus dévorante des voluptés.

— Hélas ! dit Felton, je ne puis qu'une chose, vous plaindre si vous me prouvez que vous êtes une victime. Mais lord de Winter a de cruels griefs contre vous. Vous êtes chrétienne, vous êtes ma sœur en religion ; je me sens entraîné vers vous, moi qui n'ai jamais aimé que mon bienfaiteur, moi qui n'ai trouvé dans la vie que des traîtres et des impies. Mais vous, madame, vous si belle en réalité, vous si pure en apparence, pour que lord de Winter vous poursuive ainsi, vous avez donc commis bien des iniquités?

— Ils ont des yeux, répéta milady avec un accent d'indicible douleur, et ils ne verront pas ; ils ont des oreilles, et ils n'entendront point.

— Mais alors, s'écria le jeune officier, parlez, parlez donc !

— Vous confier ma honte ! s'écria milady avec le rouge de la pudeur au visage ; car souvent le crime de l'un est la honte de l'autre. Vous confier ma honte, à vous homme, moi femme ! Oh ! continua-t-elle en ramenant pudiquement sa main sur ses beaux yeux, oh ! jamais, jamais je ne pourrai !

— A moi, à un frère ! s'écria Felton.

Milady le regarda longtemps avec une expression que le jeune officier prit pour du doute, et qui cependant n'était que de l'observation et surtout la volonté de fasciner.

Felton, à son tour suppliant, joignit les mains.

— Eh bien ! dit milady, je me fie à mon frère, j'oserai.

En ce moment on entendit les pas de lord de Winter ; mais cette fois le terrible beau-frère de milady ne se contenta point, comme il avait fait la veille, de passer devant la porte et de s'éloigner : il s'arrêta, échangea deux mots avec la sentinelle, puis la porte s'ouvrit et il parut.

Pendant ces deux mots échangés, Felton s'était reculé vivement, et lorsque lord de Winter parut, il était à quelques pas de la prisonnière.

Le baron entra lentement, et portant son regard scrutateur de la prisonnière au jeune officier :

— Voilà bien longtemps, John, dit-il, que vous êtes ici. Cette femme vous a-t-elle raconté ses crimes ? Alors, je comprends la durée de l'entretien.

Felton tressaillit, et milady sentit qu'elle était perdue si elle ne venait au secours du puritain décontenancé.

— Ah! vous craignez que votre prisonnière ne vous échappe? dit-elle. Eh bien! demandez à votre geôlier quelle grâce à l'instant même je sollicitais de lui.

— Vous demandiez une grâce? dit le baron soupçonneux.

— Oui, milord, reprit le jeune homme confus.

— Et quelle grâce? voyons, ajouta lord de Winter.

— Un couteau qu'elle me rendra par le guichet une minute après l'avoir reçu, répondit Felton.

— Il y a donc quelqu'un caché ici, que cette gracieuse personne veuille égorger? répliqua lord de Winter de sa voix railleuse et méprisante.

— Il y a moi, répondit milady.

— Je vous ai donné le choix entre l'Amérique et Tyburn, reprit lord de Winter; choisissez Tyburn, milady; la corde est, croyez-moi, encore plus sûre que le couteau.

Felton pâlit et fit un pas en avant, en son-

geant qu'au moment où il était entré milady tenait une corde.

— Vous avez raison, dit celle-ci, et j'y avais déjà pensé.

Puis elle ajouta d'une voix sourde :

— J'y penserai encore.

Felton sentit courir un frisson jusque dans la moelle de ses os. Probablement lord de Winter aperçut ce mouvement.

— Méfie-toi, John, dit-il ; John, mon ami, je me suis reposé sur toi ; prends garde, je t'ai prévenu. D'ailleurs, aie bon courage, mon enfant ; dans trois jours nous serons délivrés de cette créature, et où je l'envoie elle ne nuira plus à personne.

— Vous l'entendez! s'écria milady avec éclat, de façon que le baron crût qu'elle s'adressait au ciel et que Felton comprit que c'était à lui.

Felton baissa la tête et rêva.

Le baron prit l'officier par le bras en tournant la tête sur son épaule afin de ne pas perdre milady de vue jusqu'à ce qu'il fût sorti.

— Allons, allons, dit la prisonnière lorsque la porte se fut refermée, je ne suis pas encore si avancée que je croyais. De Winter a

changé sa sottise ordinaire en une prudence inconnue; ce que c'est que le désir de la vengeance, et comme ce désir forme l'homme! Quant à Felton, il hésite. Ah! ce n'est pas un homme résolu comme ce d'Artagnan maudit.

Cependant milady attendit avec impatience, car elle se doutait bien que la journée ne se passerait pas sans qu'elle revît Felton. Enfin, une heure après la scène que nous venons de raconter, elle entendit que l'on parlait bas à la porte, puis bientôt la porte s'ouvrit, et elle reconnut Felton.

Le jeune homme s'avança rapidement dans la chambre en laissant la porte ouverte derrière lui et en faisant signe à milady de se taire. Il avait le visage bouleversé.

— Que me voulez-vous? dit-elle.

— Écoutez, répondit Felton à voix basse, je viens d'éloigner la sentinelle pour pouvoir rester ici sans qu'on sache que je suis venu et pour vous parler sans qu'on puisse entendre ce que je vous dis. Le baron vient de me raconter une histoire effroyable.

Milady prit son sourire de victime résignée et secoua la tête.

— Ou vous êtes un démon, continua Fel-

ton, ou le baron mon bienfaiteur, mon père, est un monstre. Je vous connais depuis quatre jours, je l'aime depuis dix ans, lui; je puis donc hésiter entre vous deux; ne vous effrayez pas de ce que je vous dis; j'ai besoin d'être convaincu; cette nuit, après minuit, je viendrai vous voir, et vous me convaincrez.

— Non, Felton, non, mon frère, dit-elle, le sacrifice est trop grand, et je sens ce qu'il vous coûte. Non, je suis perdue, ne vous perdez pas avec moi. Ma mort sera bien plus éloquente que ma vie, et le silence du cadavre vous convaincra bien mieux que les paroles de la prisonnière.

— Taisez-vous, madame! s'écria Felton, et ne me parlez pas ainsi; je suis venu pour que vous me promettiez sur l'honneur, pour que vous me juriez sur ce que vous avez de plus sacré, que vous n'attenterez pas à votre vie.

— Je ne veux pas promettre, dit milady, car personne plus que moi n'a le respect du serment, et si je promettais, il me faudrait tenir.

— Eh bien! dit Felton, engagez-vous seulement jusqu'au moment où vous m'aurez

revu. Si, lorsque vous m'aurez revu, vous persistez encore, alors vous serez libre, et moi-même je vous donnerai l'arme que vous m'avez demandée.

— Soit! dit milady; pour vous, j'attendrai.

— Jurez-le.

— Je le jure par notre Dieu! Êtes-vous content?

— Bien, dit Felton. A cette nuit.

Et il s'élança hors de l'appartement, referma la porte et attendit en dehors, la demi-pique du soldat à la main et comme s'il eût monté la garde.

Le soldat revenu, Felton lui rendit son arme.

Alors à travers le guichet dont elle s'était rapprochée, milady vit le jeune homme se signer avec une ferveur délirante et s'en aller par le corridor avec un transport de joie.

Quant à elle, elle revint à sa place, un sourire de sauvage mépris sur les lèvres, et elle répéta en blasphémant ce nom terrible de Dieu, par lequel elle avait juré sans avoir jamais appris à le connaître.

— Mon Dieu, dit-elle, fanatique insensé, mon Dieu, c'est moi, moi et celui qui m'aidera à me venger!

CHAPITRE V.

Cinquième journée de captivité.

Cependant, milady en était arrivée à un demi-triomphe, et le succès obtenu doublait ses forces.

Il n'était pas difficile de vaincre, ainsi qu'elle l'avait fait jusque-là, des hommes prompts à se laisser séduire et que l'éducation galante de la cour entraînait vite dans le piége ; milady était assez belle pour charmer les sens, et elle était assez adroite pour

l'emporter sur tous les obstacles de l'esprit.

Mais, cette fois, elle avait à lutter contre une nature sauvage, concentrée, insensible à force d'austérité ; la religion et la pénitence avaient fait de Felton un homme inaccessible aux séductions ordinaires ; il roulait dans cette tête exaltée des plans tellement vastes, des projets tellement tumultueux, qu'il n'y restait plus de place pour l'amour, ce sentiment qui se nourrit de loisirs et grandit par la corruption. Milady avait donc fait brèche, avec sa fausse vertu, dans l'opinion d'un homme prévenu contre elle, et par sa beauté, dans le cœur et les sens d'un homme candide et pur. Enfin elle s'était donné la mesure de ces moyens inconnus d'elle-même jusqu'alors, par cette expérience faite sur le sujet le plus rebelle que la nature et la religion pussent soumettre à son étude.

Bien des fois, néanmoins, pendant la soirée, elle avait désespéré du sort et d'elle-même ; elle n'invoquait pas Dieu, nous le savons, mais elle avait foi dans le génie du mal, cette immense souveraineté qui règne dans tous les détails de la vie humaine et à laquelle, comme dans la fable arabe, un grain

de grenade suffit pour reconstruire un monde perdu.

Milady, bien préparée à recevoir Felton, put dresser ses batteries pour le lendemain ; elle savait qu'il ne lui restait plus que deux jours, qu'une fois l'ordre signé par Buckingham (et Buckingham le signerait d'autant plus facilement que cet ordre portait un faux nom et qu'il ne pourrait reconnaître la femme dont il était question), une fois cet ordre donné, disons-nous, le baron la faisait embarquer sur-le-champ, et elle savait aussi que les femmes condamnées à la déportation usent d'armes bien moins puissantes dans leurs séductions que les prétendues femmes vertueuses dont le soleil du monde éclaire la beauté, dont la voix de la mode vante l'esprit et qu'un reflet d'aristocratie dore de ses lueurs enchantées. Être une femme condamnée à une peine misérable et infamante n'est pas un empêchement à être belle, mais c'est un obstacle à jamais redevenir puissante. Comme tous les gens d'un génie réel, milady connaissait le milieu qui convenait à sa nature, à ses moyens. La pauvreté lui répugnait, l'abjection la diminuait des deux tiers de sa

grandeur. Milady n'était reine que parmi les reines; il fallait à sa domination le plaisir de l'orgueil satisfait. Commander aux êtres inférieurs était plutôt une humiliation qu'un plaisir pour elle.

Certes, elle fût revenue de son exil, elle n'en doutait pas un seul instant; mais combien de temps cet exil pouvait-il durer? Pour une nature agissante et ambitieuse comme celle de milady, les jours qu'on n'occupe point à monter sont des jours néfastes. Comment donc nommer les jours qu'on emploie à descendre? Perdre un an, deux ans, trois ans, c'est-à-dire une éternité; revenir après la mort ou la disgrâce du cardinal peut-être; revenir quand d'Artagnan et ses amis, heureux et triomphants, auraient reçu de la reine la récompense qui leur était bien acquise pour les services qu'ils lui avaient rendus : c'étaient là de ces idées dévorantes qu'une femme comme milady ne pouvait supporter. Au reste, l'orage qui grondait en elle doublait sa force, et elle eût fait éclater les murs de sa prison si son corps eût pu prendre un seul instant les proportions de son esprit.

Puis, ce qui l'aiguillonnait encore au mi-

lieu de tout cela, c'était le souvenir du cardinal. Que devait penser, que devait dire de son silence le cardinal, défiant, inquiet, soupçonneux? Le cardinal, non-seulement son seul appui, son seul soutien, son seul protecteur dans le présent, mais encore le principal instrument de sa fortune et de sa vengeance à venir! Elle le connaissait: elle savait qu'à son retour, après un voyage inutile, elle aurait beau arguer de sa prison, elle aurait beau exalter les souffrances subies, le cardinal répondrait avec ce calme railleur du sceptique puissant à la fois par la force et par le génie: « Il ne fallait pas vous laisser prendre! »

Alors milady réunissait toute son énergie, murmurant au fond de sa pensée le nom de Felton, la seule lueur de jour qui pénétrât jusqu'à elle dans l'enfer où elle était tombée, et comme un serpent qui roule et déroule ses anneaux pour se rendre compte à lui-même de sa force, elle enveloppait d'avance Felton dans les mille replis de son inventive imagination.

Cependant le temps s'écoulait, les heures les unes après les autres semblaient réveiller la cloche en passant, et chaque coup du bat-

tant d'airain retentissait sur le cœur de la prisonnière. A neuf heures, lord de Winter fit la visite accoutumée, regarda les fenêtres et les barreaux, sonda le parquet et les murs, visita la cheminée et les portes, sans que pendant cette longue et minutieuse visite ni lui ni milady prononçassent une seule parole.

Sans doute que tous deux comprenaient que la situation était devenue trop grave pour perdre le temps en mots inutiles et en colère sans effet.

— Allons, allons, dit le baron en la quittant, vous ne vous sauverez pas encore cette nuit.

A dix heures, Felton vint placer une sentinelle. Milady reconnut son pas, elle le devinait maintenant comme une maîtresse devine celui de l'amant de son cœur, et cependant milady détestait et méprisait à la fois ce faible fanatique.

Ce n'était pas l'heure convenue; Felton n'entra point.

Deux heures après, et comme minuit sonnait, la sentinelle fut relevée.

Cette fois c'était l'heure. Aussi, à partir de

ce moment, milady attendit-elle avec impatience.

La nouvelle sentinelle commença à se promener dans le corridor.

Au bout de dix minutes, Felton vint.

Milady prêta l'oreille.

— Écoute, dit le jeune homme à la sentinelle, sous aucun prétexte ne t'éloigne de cette porte, car tu sais que la nuit dernière un soldat a été puni par milord pour avoir quitté son poste un instant, et cependant c'est moi qui, pendant sa courte absence, avais veillé à sa place.

— Oui, je le sais, dit le soldat.

— Je te recommande donc la plus exacte surveillance. Moi, ajouta-t-il, je vais entrer pour visiter une seconde fois la chambre de cette femme qui a, j'en ai peur, de sinistres projets sur elle-même, et que j'ai reçu l'ordre de surveiller.

— Bon, murmura milady, voilà l'austère puritain qui ment.

Quant au soldat il se contenta de sourire.

— Peste! mon lieutenant, dit-il, vous n'êtes pas malheureux d'être chargé d'une commission pareille.

Felton rougit. Dans toute autre circonstance, il eût réprimandé le soldat qui se permettait une pareille plaisanterie, mais sa conscience murmurait trop haut pour que sa bouche osât parler.

— Si j'appelle, dit-il, viens ; de même que si l'on vient, appelle-moi.

— Oui, mon lieutenant, dit le soldat.

Felton entra chez milady. Milady se leva.

— Vous voilà ? dit-elle.

— Je vous avais promis de venir, dit Felton, et je suis venu.

— Vous m'avez promis autre chose encore.

— Quoi donc, mon Dieu ? dit le jeune homme, qui, malgré son empire sur lui-même, sentait ses genoux trembler et la sueur mouiller son front.

— Vous avez promis de m'apporter un couteau et de me le laisser après notre entretien.

— Ne parlez pas de cela, madame, dit Felton ; il n'y a pas de situation, si terrible qu'elle soit, qui autorise une créature de Dieu à se donner la mort. J'ai réfléchi que jamais je ne devais me rendre coupable d'un pareil péché.

— Ah ! vous avez réfléchi, dit la prisonnière en se rasseyant sur son fauteuil avec un sourire de dédain. Et moi aussi j'ai réfléchi !

— A quoi ?

— Que je n'avais rien à dire à un homme qui ne tenait pas sa parole.

— Oh mon Dieu ! murmura Felton.

— Vous pouvez vous retirer, dit milady ; je ne parlerai pas.

— Voilà le couteau, dit Felton tirant de sa poche l'arme que, selon sa promesse, il avait apportée, mais qu'il hésitait à remettre à sa prisonnière.

— Voyons-le, dit milady.

— Pourquoi faire ?

— Sur l'honneur, je vous le rends à l'instant même. Vous le poserez sur cette table, et vous resterez entre lui et moi.

Felton tendit l'arme à milady, qui en examina attentivement la trempe et qui en essaya la pointe sur le bout de son doigt.

— Bien, dit-elle en rendant le couteau au jeune officier, celui-ci est en bel et bon acier... Vous êtes un fidèle ami, Felton.

Felton reprit l'arme et la posa sur la table,

comme il venait d'être convenu avec sa prisonnière.

Milady le suivit des yeux et fit un géste de satisfaction.

— Maintenant, dit-elle, écoutez-moi.

La recommandation était inutile, le jeune officier se tenait debout devant elle, attendant ses paroles pour les dévorer.

— Felton, dit milady avec une solennité pleine de mélancolie, Felton, si votre sœur, la fille de votre père, vous disait : « Jeune encore, assez belle par malheur, on m'a fait tomber dans un piége ; j'ai résisté ; on a multiplié autour de moi les embûches, les violences ; j'ai résisté ; on a blasphémé la religion que je sers, le Dieu que j'adore, parce que j'appelais à mon secours ce Dieu et cette religion ; j'ai résisté ; alors on m'a prodigué les outrages, et, comme on ne pouvait perdre mon âme, on a voulu à tout jamais flétrir mon corps ; enfin... »

Milady s'arrêta et un sourire amer passa sur ses lèvres.

— Enfin, dit Felton, enfin qu'a-t-on fait?

« — Enfin un soir on résolut de paralyser cette résistance qu'on ne pouvait vaincre ; un

soir on mêla à mon eau un narcotique puissant ; à peine eus-je achevé mon repas que je me sentis tomber peu à peu dans une torpeur inconnue. Quoique je fusse sans défiance, une crainte vague me saisit et j'essayai de lutter contre le sommeil. Je me levai, je voulus courir à la fenêtre, appeler au secours, mais mes jambes refusèrent de me porter. Il me semblait que le plafond s'abaissait sur ma tête et m'écrasait de son poids : je tendis les bras, j'essayai de parler, je ne pus que pousser des sons inarticulés ; un engourdissement irrésistible s'emparait de moi ; je me retins à un fauteuil, sentant que j'allais tomber ; mais bientôt cet appui fut insuffisant pour mes bras débiles, je tombai sur un genou, puis sur les deux ; je voulus prier, ma langue était glacée. Dieu ne me vit ni ne m'entendit, sans doute, et je glissai sur le parquet en proie à un sommeil qui ressemblait à la mort.

« De tout le temps qui s'écoula pendant ce sommeil, je n'eus aucun souvenir ; la seule chose que je me rappelle, c'est que je me réveillai transportée dans une chambre ronde dont l'ameublement était somptueux, et dans

laquelle le jour ne pénétrait que par une ouverture au plafond. Du reste, aucune porte ne semblait y donner entrée ; on eût dit d'une magnifique prison.

« Je fus longtemps à pouvoir me rendre compte du lieu où je me trouvais et de tous les détails que je rapporte ; mon esprit semblait lutter inutilement pour secouer les pesantes ténèbres de ce sommeil auquel je ne pouvais m'arracher ; javais des perceptions vagues d'un espace parcouru, du roulement d'une voiture, mais tout cela était si sombre et si indistinct dans ma pensée, que ces événements semblaient appartenir à une autre vie que la mienne, et cependant mêlée à la mienne par une fantastique dualité.

« Quelque temps l'état dans lequel je me trouvais me sembla si étrange que je crus que je faisais un rêve. Peu à peu cependant la réalité se présenta à moi pleine de terreur ; je n'étais plus dans la maison que j'habitais ; autant que j'en pouvais juger par la lumière du soleil, le jour était déjà aux deux tiers écoulé ; c'était la veille au soir que je m'étais endormie ; mon sommeil avait donc déjà duré

près de vingt-quatre heures. Que s'était-il passé pendant ce long sommeil?

« Je me levai chancelante. Tous mes mouvements lents et engourdis attestaient que l'influence du narcotique n'était point encore entièrement dissipée. Au reste cette chambre était meublée pour recevoir une femme, et la coquette la plus achevée n'eût pas eu un souhait à former qu'en promenant son regard autour de l'appartement elle n'eût vu son souhait accompli.

« Certes je n'étais pas la première captive qui s'était vue enfermée dans cette splendide prison; mais, vous le comprenez, Felton, plus la prison était belle plus je m'épouvantais.

« Oui, c'était une prison, car j'essayai vainement d'en sortir; je sondai tous les murs afin de découvrir une porte, partout les murs rendirent un son plein et mat.

« Je fis peut-être vingt fois le tour de cette chambre, cherchant une issue quelconque : il n'y en avait pas. Je tombai écrasée de fatigue et de frayeur sur un fauteuil.

« Pendant ce temps la nuit venait rapidement, et avec la nuit mes terreurs augmentaient. Je ne savais si je devais rester où j'étais

assise, il me semblait que j'étais entourée de dangers inconnus dans lesquels j'allais tomber à chaque pas. Quoique je n'eusse rien mangé depuis la veille, mes craintes m'empêchaient de ressentir la faim.

« Aucun bruit du dehors qui me permît de mesurer le temps ne venait jusqu'à moi ; je présumai seulement qu'il pouvait être sept ou huit heures du soir, car nous étions au mois d'octobre et il faisait nuit entière.

« Tout à coup le cri d'une porte qui tourne sur ses gonds me fit tressaillir ; un globe de feu apparut au-dessus de l'ouverture vitrée du plafond, jetant une vive lumière dans ma chambre, et je m'aperçus avec épouvante qu'un homme était debout à quelques pas de moi.

« Une table à deux couverts, supportant un souper tout préparé, s'était dressée comme par magie au milieu de l'appartement.

« Cet homme était celui qui me poursuivait depuis un an, qui avait juré mon déshonneur, et qui, aux premiers mots qui sortirent de sa bouche, me fit comprendre que sa détermination ne me laissait aucun espoir d'être rendue à la liberté. »

— L'infâme ! murmura Felton.

« — Oh ! oui ! l'infâme ! s'écria milady, voyant l'intérêt que le jeune officier, dont l'âme semblait suspendue à ses lèvres, prenait à cet étrange récit ; oh ! oui, l'infâme ! il avait cru qu'il lui suffisait de m'avoir fait enlever dans mon sommeil pour que tout fût dit ; il venait, espérant que j'accepterais ma honte, puisque ma honte était consommée, il venait m'offrir sa fortune en échange de mon amour.

« Tout ce que le cœur d'une femme peut contenir de superbes mépris et de paroles dédaigneuses, je le versai sur cet homme ; sans doute il était habitué à de pareils reproches, car il m'écouta, calme, souriant, et les bras croisés sur la poitrine ; puis, lorsqu'il crut que j'avais tout dit, il s'avança pour saisir ma main ; je bondis vers la table, je pris un couteau, je l'appuyai sur ma poitrine.

« — Faites un pas de plus, lui dis-je, et outre mon déshonneur, vous aurez encore ma mort à vous reprocher.

« Sans doute il y avait dans mon regard, dans ma voix, dans toute ma personne cette vérité de geste, de pose et d'accent qui porte

la conviction dans les âmes les plus perverses, car il s'arrêta.

« — Votre mort? me dit-il; oh! non, vous êtes une trop charmante prisonnière pour que je consente à vous perdre ainsi. Adieu, ma toute belle, j'attendrai pour revenir vous faire ma visite que vous soyez dans de meilleures dispositions.

« A ces mots, il donna un coup de sifflet; le globe de flamme qui éclairait ma chambre remonta et disparut. Je me retrouvai dans l'obscurité. Le même bruit d'une porte qui s'ouvre et se referme se reproduisit un instant après, le globe flamboyant descendit de nouveau, et je me retrouvai seule.

« Ce moment fut affreux; si j'avais encore quelques doutes sur mon malheur, ces doutes s'étaient évanouis dans une désespérante réalité; j'étais au pouvoir d'un homme que non-seulement je détestais, mais que je méprisais, d'un homme qui m'avait déjà donné une preuve fatale de ce qu'il pouvait oser. »

— Mais quel était donc cet homme? demanda Felton.

Milady ne répondit pas à cette question et continua en ces termes :

« Je passai la nuit sur une chaise, tressaillant au moindre bruit, car à minuit à peu près la lampe était éteinte, et je m'étais retrouvée dans l'obscurité; mais la nuit se passa sans aucune nouvelle apparition de mon persécuteur ; le jour vint, la table avait disparu ; seulement j'avais encore le couteau à la main.

« Ce couteau était tout mon espoir.

« J'étais écrasée de fatigue, l'insomnie brûlait mes yeux, je n'avais pas osé dormir un seul instant. Le jour me rassura, j'allai me jeter sur mon lit sans quitter mon couteau libérateur, que je cachai sous mon oreiller.

« Quand je me réveillai, une nouvelle table était servie.

« Cette fois, malgré mes terreurs, en dépit de mes angoisses, une faim dévorante se faisait sentir, il y avait quarante-huit heures que je n'avais pris aucune nourriture : je mangeai du pain et quelques fruits, puis me rappelant le narcotique mêlé à l'eau que j'avais bue, je ne touchai point à celle qui était sur la table et j'allai remplir mon verre à une fontaine de marbre scellée dans le mur au-dessus de ma toilette.

« Cependant, malgré cette précaution, je ne demeurai pas moins quelque temps encore dans une affreuse angoisse, mais mes craintes, cette fois, n'étaient pas fondées; je passai la journée sans rien éprouver qui ressemblât à ce que je redoutais.

« J'avais eu la précaution de vider à demi la carafe, pour qu'on ne s'aperçût pas de ma défiance.

« Le soir vint; mais si profonde que fût l'obscurité, mes yeux commençaient à s'y habituer; je vis au milieu des ténèbres la table s'enfoncer dans le plancher; un quart d'heure après, elle reparut portant mon souper; un instant après, grâce à la même lampe, ma chambre s'éclaira de nouveau.

« J'étais résolue à ne manger que des objets auxquels il était impossible de mêler aucun somnifère; deux œufs et quelques fruits composèrent mon repas, puis j'allai puiser un verre d'eau à ma fontaine protectrice et je le bus.

« Aux premières gorgées, il me sembla qu'elle n'avait plus le même goût que le matin; un soupçon rapide me prit; je m'arrêtai, mais j'en avais déjà avalé un demi-verre.

« Je jetai le reste avec horreur, et j'attendis, la sueur de l'épouvante au front.

« Sans doute quelque invisible témoin m'avait vu prendre de l'eau à cette fontaine, et avait profité de ma confiance même pour mieux assurer ma perte, si froidement résolue, si cruellement poursuivie.

« Une demi-heure ne s'était pas écoulée que les mêmes symptômes se reproduisirent ; seulement, comme cette fois je n'avais bu qu'un demi-verre d'eau, je luttai plus longtemps, et au lieu de m'endormir tout à fait, je tombai dans un état de somnolence qui me laissait le sentiment de ce qui se passait autour de moi, tout en m'ôtant la force de fuir.

« Je me traînai vers mon lit pour y chercher la seule défense qui me restât, mon couteau sauveur, mais je ne pus arriver jusqu'au chevet, je tombai à genoux, les mains cramponnées à l'une des colonnes du pied. »

Felton pâlit affreusement et un frisson convulsif courut par tout son corps.

« Et ce qu'il y avait de plus affreux, » continua milady, la voix altérée, comme si elle eût encore éprouvé la même angoisse qu'en ce moment terrible, « c'est que cette fois j'avais

la conscience du danger qui me menaçait ; c'est que mon âme, si je puis le dire, veillait dans mon corps endormi ; c'est que je voyais, c'est que j'entendais ; il est vrai que tout cela était comme dans un rêve, mais ce n'en était que plus effrayant.

« Je vis la lampe qui remontait et qui peu à peu me laissait dans l'obscurité.

« Puis j'entendis le cri si bien connu de cette porte, quoique cette porte ne se fût ouverte que deux fois.

« Je sentis instinctivement qu'on s'approchait de moi; on dit que le malheureux perdu dans les déserts de l'Amérique sent ainsi l'approche du serpent.

« Je voulus faire un effort, je tentai de crier ; par une incroyable énergie de volonté, je me relevai même, mais pour retomber aussitôt. »

— Mais dites-moi donc quel était votre persécuteur ! s'écria le jeune officier.

Milady vit d'un seul coup d'œil tout ce qu'elle inspirait de souffrance à Felton en pesant sur chaque détail de son récit ; mais elle ne voulait lui faire grâce d'aucune torture. Plus profondément elle lui briserait le

cœur, plus sûrement il la vengerait. Elle continua donc cette fois encore comme si elle n'eût point entendu son exclamation ou comme si elle eût pensé que le moment n'était pas encore venu d'y répondre.

« — Je l'entendis s'écrier en m'apercevant : — Ces misérables puritaines! je savais bien qu'elles fatiguaient leurs bourreaux, mais je les croyais moins fortes contre leurs séducteurs. »

Felton écoutait sans faire entendre autre chose qu'une espèce de rugissement ; seulement la sueur ruisselait sur son front de marbre, et sa main cachée sous son habit déchirait sa poitrine.

« — Mon premier mouvement en revenant à moi, reprit milady, fut de chercher sous mon oreiller ce couteau que je n'avais pu atteindre ; s'il n'avait point servi à la défense, il pouvait au moins servir à l'expiation.

« Mais en prenant ce couteau, Felton, une idée terrible me vint. J'ai juré de tout vous dire et je vous dirai tout ; je vous ai promis la vérité, je la dirai, dût-elle me perdre. »

— L'idée vous vint de vous venger de cet homme, n'est-ce pas? s'écria Felton.

— Eh bien! oui, dit milady; cette idée n'était pas d'une chrétienne, je le sais. Sans doute l'éternel ennemi de notre âme la soufflait à mon esprit. Enfin que vous dirai-je, Felton, continua milady du ton d'une femme qui s'accuse d'un crime, cette idée me vint et ne me quitta plus. C'est peut-être de cette pensée homicide que je porte aujourd'hui la punition.

— Continuez, continuez, dit Felton; j'ai hâte de vous voir arriver à la vengeance.

— Oh! je résolus qu'elle aurait lieu le plus tôt possible, je ne doutais pas qu'il ne revînt la nuit suivante. Dans le jour je n'avais rien à craindre.

« Aussi, quand vint l'heure du déjeuner, je n'hésitai pas à manger et à boire; j'étais résolue à faire semblant de souper, mais à ne rien prendre; je devais donc, par la nourriture du matin, combattre le jeûne du soir.

« Je cachai un verre d'eau soustraite à mon déjeuner, la soif ayant été ce qui m'avait le plus fait souffrir quand j'étais demeurée quarante-huit heures sans boire ni manger.

« La journée s'écoula sans avoir d'autre in-

fluence sur moi que de m'affermir dans la résolution prise; seulement j'eus soin que mon visage ne trahît en rien la pensée de mon cœur, car je ne doutais pas que je ne fusse observée; plusieurs fois même je sentis un sourire sur mes lèvres. Felton, je n'ose pas vous dire à quelle idée je souriais, vous me prendriez en horreur. »

— Continuez, continuez, dit Felton, vous voyez bien que j'écoute et que j'ai hâte d'arriver.

« — Le soir vint, continua milady, les événements ordinaires s'accomplirent; pendant l'obscurité, comme d'habitude, mon souper fut servi, puis la lampe s'alluma et je me mis à table.

« Je mangeai quelques fruits seulement, je fis semblant de me verser de l'eau de la carafe, mais je ne bus que celle que j'avais conservée dans mon verre; la substitution au reste fut faite assez adroitement pour que mes espions, si j'en avais, ne conçussent aucun soupçon.

« Après le souper, je donnai les mêmes marques d'engourdissement que la veille; mais cette fois, comme si je succombais à la fatigue

ou comme si je me familiarisais avec le danger, je fis semblant de m'endormir.

« Cette fois j'avais retrouvé mon couteau, et tout en feignant de dormir, ma main serrait convulsivement la poignée.

« Deux heures s'écoulèrent sans qu'il se passât rien de nouveau. Cette fois, ô mon Dieu! qui m'eût dit cela la veille? je commençais à craindre qu'il ne vînt pas.

« Enfin je vis la lampe s'élever doucement et disparaître dans les profondeurs du plafond : ma chambre s'emplit de ténèbres, mais je fis un effort pour percer du regard l'obscurité.

« Dix minutes à peu près se passèrent, je n'entendais d'autre bruit que celui des battements de mon cœur.

« J'implorai le ciel pour qu'il vînt.

« Enfin, j'entendis le cri si connu de la porte qui s'ouvrait et se refermait; j'entendis, malgré l'épaisseur du tapis, un pas qui faisait crier le parquet; je vis, malgré l'obscurité, une ombre qui s'approchait de moi. »

— Hâtez-vous, hâtez-vous! interrompit Felton : ne voyez-vous pas que chacune de vos paroles me brûle comme du plomb fondu?

« — Alors, continua milady, alors je réu-

nis toutes mes forces, je me rappelai que le moment de la vengeance ou plutôt de la justice avait sonné, je me regardais comme une autre Judith; je tenais mon couteau à la main, et quand je le vis près de moi, alors, avec le dernier cri de la douleur et du désespoir, je le frappai au milieu de la poitrine.

« Le misérable! il avait tout prévu, sa poitrine était couverte d'une cotte de mailles : le couteau s'émoussa.

« — Ah! ah! s'écria-t-il en me saisissant le bras et en m'arrachant l'arme qui m'avait si mal servie, vous en voulez à ma vie, ma belle puritaine; mais c'est plus que de la haine, cela, c'est de l'ingratitude. Allons, allons, calmez-vous, ma belle enfant; j'avais cru que vous étiez adoucie. Je ne suis pas de ces tyrans qui gardent les femmes de force. Vous ne m'aimez pas? J'en doutais, avec ma fatuité ordinaire; maintenant, j'en suis convaincu. Demain, vous serez libre.

« Je n'avais qu'un désir, c'était qu'il me tuât.

« — Prenez garde, lui dis-je, car ma liberté c'est votre déshonneur!

« — Expliquez-vous, ma belle sibylle.

« — Oui, car à peine sortie d'ici je dirai tout : je dirai la violence dont vous avez usé envers moi ; je dirai ma captivité ; je dénoncerai ce palais d'infamie ! Vous êtes bien haut placé, milord, mais tremblez ! Au-dessus de vous il y a le roi ! au-dessus du roi il y a Dieu !

« Si maître qu'il parût de lui, mon persécuteur laissa échapper un mouvement de colère. Je ne pouvais voir l'expression de son visage, mais j'avais senti frémir son bras, sur lequel était posée ma main.

« — Alors vous ne sortirez pas d'ici, dit-il.

« — Bien ! bien ! m'écriai-je ; alors le lieu de mon supplice sera aussi le lieu de mon tombeau. Bien ! je mourrai ici, et vous verrez si un fantôme qui accuse n'est pas plus terrible encore qu'un vivant qui menace.

« — On ne vous laissera aucune arme.

« — Il y en a une que le désespoir a mise à la portée de toute créature qui a le courage de s'en servir. Je me laisserai mourir de faim.

« — Voyons, dit le misérable, la paix ne vaut-elle pas mieux qu'une pareille guerre ? Je vous rends la liberté à l'instant même, je

vous proclame une vertu, je vous surnomme la Lucrèce de l'Angleterre.

« — Et moi je dis que vous en êtes le Sextus; moi je vous dénonce aux hommes comme je vous ai déjà dénoncé à Dieu, et s'il faut que, comme Lucrèce, je signe mon accusation de mon sang, je la signerai.

« — Ah! ah! dit mon ennemi d'un ton railleur, alors c'est autre chose. Ma foi, au bout du compte, vous êtes bien ici, rien ne vous manquera, et si vous vous laissez mourir de faim, ce sera votre faute.

« A ces mots, il se retira, j'entendis s'ouvrir et se refermer la porte et je restai abîmée, moins encore, je l'avoue, dans ma douleur, que dans la honte de n'être pas vengée.

« Il me tint parole. Toute la journée, toute la nuit du lendemain s'écoula sans que je le revisse; mais moi aussi je lui tins parole, et je ne mangeai ni ne bus; j'étais, comme je le lui avais dit, résolue à me laisser mourir de faim.

« Je passai le jour et la nuit en prières, car j'espérais que Dieu me pardonnerait mon suicide.

« La seconde nuit, la porte s'ouvrit, j'étais

couchée sur le parquet, les forces commençaient à m'abandonner..

« Au bruit, je me relevai sur une main.

« — Eh bien ! me dit une voix qui vibrait d'une façon trop terrible à mon oreille pour que je ne la reconnusse pas, eh bien! sommes-nous un peu adoucie, et payerons-nous notre liberté d'une seule promesse de silence? Tenez, je suis bon prince, ajouta-t-il, et, quoique je n'aime pas les puritains, je leur rends justice, ainsi qu'aux puritaines, quand elles sont jolies. Allons, faites-moi un petit serment sur la croix, je ne vous en demande pas davantage.

« — Sur la croix! m'écriai-je en me relevant, car à cette voix abhorrée, j'avais retrouvé toutes mes forces : sur la croix, je jure que nulle promesse, nulle menace, nulle torture ne me fermera la bouche; sur la croix, je jure de vous dénoncer partout, comme un meurtrier, comme un larron d'honneur, comme un lâche; sur la croix, je jure, si jamais je parviens à sortir d'ici, de demander vengeance contre vous au genre humain entier.

« — Prenez garde, dit la voix avec un accent

de menace que je n'avais pas encore entendu, j'ai un moyen suprême, que je n'emploierai qu'à la dernière extrémité, de vous fermer la bouche, ou du moins d'empêcher qu'on ne croie à un seul mot de ce que vous direz.

« Je rassemblai toutes mes forces pour répondre par un éclat de rire...

« Il vit que c'était entre nous désormais une guerre à mort.

« — Écoutez, dit-il, je vous donne encore le reste de cette nuit et la journée de demain. Réfléchissez. Promettez de vous taire, la richesse, la considération, les honneurs même vous entoureront ; menacez de parler, et je vous condamne à l'infamie.

« — Vous? m'écriai-je, vous !

« — A l'infamie éternelle, ineffaçable !

« — Vous ! répétai-je. Oh ! je vous le dis, Felton, je le croyais insensé.

« — Oui, moi, reprit-il.

« — Ah ! laissez-moi, lui dis-je. Sortez si vous ne voulez pas qu'à vos yeux je me brise la tête contre la muraille.

« — C'est bien, reprit-il, vous le voulez? A demain soir.

— A demain soir, répondis-je en me lais-

sant tomber et en mordant le tapis de rage. »

Felton s'appuyait sur un meuble, et milady voyait avec une joie de démon que la force manquerait peut-être au jeune officier avant la fin du récit.

CHAPITRE VI.

Un moyen de tragédie classique.

Après un moment de silence employé par milady à observer le jeune homme qui l'écoutait, milady continua son récit :

« Il y avait près de trois jours que je n'avais ni bu ni mangé, dit-elle, je souffrais des tortures atroces ; parfois il me passait comme des nuages qui me serraient le front, qui me voilaient les yeux : c'était le délire.

« Le soir vint; j'étais si faible qu'à chaque instant je m'évanouissais, et à chaque fois que je m'évanouissais je remerciais Dieu, car je croyais que j'allais mourir.

« Au milieu d'un de ces évanouissements, j'entendis la porte s'ouvrir; la terreur me rappela à moi.

« Mon persécuteur entra suivi d'un homme masqué; il était masqué lui-même; mais je reconnus son pas, je reconnus sa voix, je reconnus cet air imposant que l'enfer a donné à sa personne pour le malheur de l'humanité.

« — Eh bien! me dit-il, êtes-vous décidée à me faire le serment que je vous ai demandé?

« — Vous l'avez dit, les puritains n'ont qu'une parole; la mienne, vous l'avez entendue: c'est de vous poursuivre sur la terre au tribunal des hommes, dans le ciel au tribunal de Dieu!

« — Ainsi vous persistez?

« — Je le jure devant ce Dieu qui m'entend; je prendrai le monde tout entier à témoin de votre crime, et cela jusqu'à ce que j'aie trouvé un vengeur.

« — Vous êtes une prostituée, dit-il d'une voix tonnante, et vous subirez le supplice

des prostituées! Flétrie aux yeux du monde que vous invoquerez, tâchez de prouver à ce monde que vous n'êtes ni coupable ni folle.

« Puis, s'adressant à l'homme qui l'accompagnait :

« — Bourreau, dit-il, fais ton devoir! »

— Oh! son nom, son nom! s'écria de nouveau Felton; son nom! dites-le-moi!

« — Alors, malgré mes cris, malgré ma résistance, car je commençais à comprendre qu'il s'agissait pour moi de quelque chose de pire que la mort, le bourreau me saisit, me renversa sur le parquet, me meurtrit de ses étreintes, et, suffoquée par les sanglots, presque sans connaissance, invoquant Dieu, qui ne m'écoutait pas, je poussai tout à coup un effroyable cri de douleur et de honte : un fer brûlant, un fer rouge, le fer du bourreau, s'était imprimé sur mon épaule. »

Felton poussa un rugissement.

« — Tenez, dit milady en se levant alors avec une majesté de reine, tenez, Felton, voyez comment on a inventé un nouveau martyre pour la jeune fille pure et cependant victime de la brutalité d'un scélérat.

Apprenez à connaître le cœur des hommes, et désormais faites-vous moins facilement l'instrument de leurs injustes vengeances. »

Milady, d'un geste rapide, ouvrit sa robe, déchira la batiste qui couvrait son épaule, et, rouge d'une feinte colère et d'une honte jouée, montra au jeune homme l'empreinte ineffaçable qui déshonorait cette épaule si belle.

— Mais, s'écria Felton, c'est une fleur de lis que je vois !

— Et voilà justement où est l'infamie, répondit milady. La flétrissure d'Angleterre !... il eût fallu prouver quel tribunal me l'avait imposée, et j'aurais fait un appel public à tous les tribunaux du royaume ; mais la flétrissure de France... oh ! par elle, j'étais bien réellement flétrie.

C'en était trop pour Felton.

Pâle, immobile, écrasé par cette révélation effroyable, ébloui par la beauté surhumaine de cette femme qui se dévoilait à lui avec une impudeur qu'il trouva sublime, il finit par tomber à genoux devant elle comme faisaient les premiers chrétiens devant ces pures et saintes martyres que la persécution

des empereurs livrait dans le cirque à la sanguinaire lubricité des populaces. La flétrissure disparut, la beauté seule resta.

— Pardon, pardon, s'écria Felton, oh! pardon!

Milady lut dans ses yeux : Amour, amour!

— Pardon de quoi? demanda-t-elle.

— Pardon de m'être joint à vos persécuteurs.

Milady lui tendit la main.

— Si belle! si jeune! s'écriait Felton en couvrant cette main de baisers.

Milady laissa tomber sur lui un de ces regards qui d'un esclave font un roi.

Felton était puritain : il quitta la main de cette femme pour baiser ses pieds.

Il ne l'aimait déjà plus, il l'adorait.

Quand cette crise fut passée, quand milady parut avoir repris son sang-froid, qu'elle n'avait jamais perdu :

— Ah! maintenant, dit-il, je n'ai plus qu'une chose à vous demander, c'est le nom de votre véritable bourreau, car pour moi il n'y en a qu'un; l'autre était l'instrument, voilà tout.

— Eh quoi! frère, s'écria milady, il faut

encore que je le nomme? et tu ne l'as pas deviné!

— Quoi! reprit Felton, lui!... encore lui!... toujours lui!... Quoi! le vrai coupable?...

— Le vrai coupable, dit milady, c'est le ravageur de l'Angleterre, le persécuteur des vrais croyants, le lâche ravisseur de l'honneur de tant de femmes, celui qui, pour un caprice de son cœur corrompu, va faire verser tant de sang à l'Angleterre, qui protége les protestants aujourd'hui et qui les trahira demain.

— Buckingham! C'est donc Buckingham! s'écria Felton exaspéré.

Milady cacha son visage dans ses mains, comme si elle n'eût pu supporter la honte que lui rappelait ce nom.

— Buckingham! le bourreau de cette angélique créature! s'écria Felton. Et tu ne l'as pas foudroyé, mon Dieu! et tu l'as laissé noble, honoré, puissant pour notre perte à tous!

— Dieu abandonne qui s'abandonne lui-même, dit milady.

— Mais il veut donc attirer sur sa tête le châtiment réservé aux maudits! continua

Felton avec une exaltation croissante. Il veut donc que la vengeance humaine prévienne la justice céleste!

— Les hommes le craignent et l'épargnent.

— Oh! moi, dit Felton, je ne le crains pas et je ne l'épargnerai pas!...

Milady sentit son âme baignée d'une joie infernale.

— Mais comment lord de Winter, mon protecteur, mon père, demanda Felton, se trouve-t-il mêlé à tout cela?

— Écoutez, Felton, reprit milady, car à côté des hommes lâches et méprisables, il est des natures grandes et généreuses; j'avais un fiancé, un homme que j'aimais et qui m'aimait; un cœur comme le vôtre, Felton, un homme comme vous. Je vins à lui et je lui racontai tout; il me connaissait, celui-là, et ne douta point un instant. C'était un grand seigneur; c'était un homme en tout point l'égal de Buckingham. Il ne dit rien, il ceignit seulement son épée, s'enveloppa de son manteau et se rendit à Buckingham-Palace.

— Oui, oui, dit Felton, je comprends, quoique avec de pareils hommes ce ne soit

pas l'épée qu'il faille employer, mais le poignard.

— Buckingham était parti depuis la veille, envoyé comme ambassadeur en Espagne, où il allait demander la main de l'infante pour le roi Charles Ier, qui n'était alors que prince de Galles. Mon fiancé revint.

« — Écoutez, me dit-il, cet homme est parti, et pour le moment, par conséquent, il échappe à ma vengeance ; mais en attendant, soyons unis comme nous devions l'être, puis rapportez-vous-en à lord de Winter pour soutenir son honneur et celui de sa femme. »

— Lord de Winter! s'écria Felton.

— Oui, dit milady, lord de Winter; et maintenant vous devez tout comprendre, n'est-ce pas? Buckingham resta près d'un an absent; huit jours avant son arrivée, lord de Winter mourut subitement, me laissant sa seule héritière. D'où venait le coup? Dieu, qui sait tout, le sait sans doute; moi je n'accuse personne.

— Oh! quel abîme! quel abîme! s'écria Felton.

— Lord de Winter était mort sans rien dire à son frère. Le secret terrible devait être

caché à tous, jusqu'à ce qu'il éclatât comme la foudre sur la tête du coupable; votre protecteur avait vu avec peine ce mariage de son frère avec une jeune fille sans fortune. Je sentis que je ne pouvais attendre aucun appui d'un homme trompé dans ses espérances d'héritage. Je passai en France, résolue à y demeurer pendant tout le reste de ma vie; mais toute ma fortune est en Angleterre; les communications fermées par la guerre, tout me manqua, force me fut alors d'y revenir; il y a six jours j'abordai à Portsmouth.

— Eh bien? dit Felton.

— Eh bien, Buckingham apprit sans doute mon retour, il en parla à lord de Winter, déjà prévenu contre moi, et lui dit que sa belle-sœur était une prostituée, une femme flétrie. La voix noble et pure de mon mari n'était plus là pour me défendre. Lord de Winter crut tout ce qu'on lui dit, avec d'autant plus de facilité qu'il avait intérêt à le croire. Il me fit arrêter et conduire ici, me remit sous votre garde. Vous savez le reste: après-demain il me bannit, il me déporte; après-demain il me relègue parmi les in-

fâmes ! Oh ! la trame est bien ourdie, allez ! le complot est habile, et mon honneur n'y survivra pas. Vous voyez bien qu'il faut que je meure, Felton ; Felton, donnez-moi ce couteau.

Et à ces mots, comme si toutes ses forces étaient épuisées, milady se laissa aller débile et languissante entre les bras du jeune officier.

— Non, non, dit-il, non, tu vivras, tu vivras honorée et pure, tu vivras pour triompher de tes ennemis !

Milady le repoussa lentement de la main en l'attirant du regard.

— Oh ! la mort ! la mort ! dit-elle en voilant sa voix et ses paupières, oh ! la mort plutôt que la honte. Felton, mon frère, mon ami, je t'en conjure.

— Non, s'écria Felton, non, tu vivras et tu seras vengée !

— Felton, je porte malheur à tout ce qui m'entoure ; Felton, abandonne-moi ; Felton, laisse-moi mourir.

— Eh bien ! nous mourrons donc ensemble ! s'écria-t-il.

Plusieurs coups retentirent à la porte.

— Écoute, dit-elle, on nous a entendus.

On vient, c'en est fait, nous sommes perdus.

— Non, dit Felton, c'est la sentinelle qui me prévient seulement qu'une ronde arrive.

— Alors, courez à la porte et ouvrez vous-même.

Felton obéit; cette femme était déjà toute sa pensée, toute son âme.

Il se trouva en face d'un sergent, commandant une patrouille de surveillance.

— Eh bien! qu'y a-t-il? demanda le jeune lieutenant.

— Vous m'aviez dit d'ouvrir la porte si j'entendais crier au secours, dit le soldat, mais vous aviez seulement oublié de me laisser la clef. Je vous ai entendu crier sans comprendre ce que vous disiez; j'ai voulu ouvrir la porte, elle était fermée au dedans, alors j'ai appelé le sergent.

— Et me voilà, dit le sergent.

Felton, égaré, presque fou, demeurait sans voix.

Milady comprit que c'était à elle de s'emparer de la situation, elle courut à la table et prit le couteau qu'y avait déposé Felton.

— Et de quel droit voulez-vous m'empêcher de mourir? dit-elle.

— Grand Dieu ! s'écria Felton en voyant le couteau luire à sa main.

En ce moment, un éclat de rire ironique retentit dans le corridor.

Le baron, attiré par le bruit, en robe de chambre, son épée sous le bras, se tenait debout sur le seuil de la porte.

— Ah ! ah ! dit-il, nous voici au dernier acte de la tragédie ; vous le voyez, Felton, le drame a suivi toutes les phases que j'avais indiquées ; mais soyez tranquille, le sang ne coulera pas.

Milady comprit qu'elle était perdue si elle ne donnait pas à Felton une preuve immédiate et terrible de son courage.

— Vous vous trompez, milord, le sang coulera, et puisse ce sang retomber sur ceux qui le font couler !

Felton jeta un cri et se précipita vers elle ; il était trop tard, milady s'était frappée.

Mais le couteau avait rencontré heureusement, nous devrions dire adroitement, le busc de fer qui à cette époque défendait comme une cuirasse la poitrine des femmes ; il avait glissé en déchirant la robe et avait pénétré de biais entre les chairs et les côtes.

La robe de milady n'en fut pas moins tachée de sang en une seconde.

Milady était tombée à la renverse et semblait évanouie.

Felton arracha le couteau.

— Voyez, milord, dit-il d'un air sombre, voici une femme qui était sous ma garde et qui s'est tuée!

— Soyez tranquille, Felton, dit lord de Winter, elle n'est pas morte, les démons ne meurent pas si facilement; soyez tranquille et allez m'attendre chez moi.

— Mais, milord...

— Allez, je vous l'ordonne!

A cette injonction de son supérieur, Felton obéit, mais en sortant il mit le couteau dans sa poitrine.

Quant à lord de Winter, il se contenta d'appeler la femme qui servait milady, et lorsqu'elle fut venue, lui ayant recommandé la prisonnière toujours évanouie, il la laissa seule avec elle.

Cependant, comme, à tout prendre, malgré ses soupçons, la blessure pouvait être grave, il envoya à l'instant même un homme à cheval chercher un médecin.

CHAPITRE VII.

Évasion.

Comme l'avait pensé lord de Winter, la blessure de milady n'était pas dangereuse; aussi, dès qu'elle se retrouva seule avec la femme que le baron avait fait appeler et qui se hâtait de la déshabiller, rouvrit-elle les yeux.

Cependant, il fallait jouer la faiblesse et la douleur. Ce n'était pas chose difficile pour

une comédienne comme milady. Aussi la pauvre femme fut-elle complétement dupe de sa prisonnière, que, malgré ses instances, elle s'obstina à veiller toute la nuit.

Mais la présence de cette femme n'empêchait pas milady de songer.

Il n'y avait plus de doute, Felton était convaincu, Felton était à elle. Un ange apparût-il au jeune homme pour accuser milady, il le prendrait certainement, dans la disposition d'esprit où il se trouvait, pour un envoyé du démon.

Milady souriait à cette pensée, car Felton, c'était désormais sa seule espérance, son seul moyen de salut.

Mais lord de Winter pouvait l'avoir soupçonné; mais Felton, maintenant, pouvait être surveillé lui-même.

Vers les quatre heures du matin, le médecin arriva; mais depuis le temps où milady s'était frappée, la blessure s'était déjà refermée. Le médecin ne put donc en mesurer ni la direction ni la profondeur; il reconnut seulement au pouls de la malade que le cas n'était point grave.

Le matin, milady, sous prétexte qu'elle

n'avait pas dormi de la nuit et qu'elle avait besoin de repos, renvoya la femme qui veillait près d'elle.

Elle avait une espérance, c'est que Felton arriverait à l'heure du déjeuner, mais Felton ne vint pas.

Ses craintes s'étaient-elles réalisées? Felton, soupçonné par le baron, allait-il lui manquer au moment décisif? Elle n'avait plus qu'un jour. Lord de Winter lui avait annoncé son embarquement pour le 23, et l'on était arrivé au matin du 22.

Néanmoins elle attendit encore assez patiemment jusqu'à l'heure du dîner.

Quoiqu'elle n'eût pas mangé le matin, le dîner fut apporté à l'heure habituelle : milady s'aperçut alors avec effroi que l'uniforme des soldats qui la gardaient était changé.

Alors elle se hasarda à demander ce qu'était devenu Felton.

On lui répondit que Felton était monté à cheval il y avait une heure, et était parti.

Elle s'informa si le baron était toujours au château ; le soldat répondit que oui, et qu'il avait l'ordre de le prévenir si la prisonnière désirait lui parler.

Milady répondit qu'elle était trop faible pour le moment, et que son seul désir était de demeurer seule.

Le soldat sortit laissant le dîner servi.

Felton était écarté, les soldats de marine étaient changés, on se défiait donc de Felton.

C'était le dernier coup porté à la prisonnière.

Restée seule, elle se leva. Ce lit, où elle se tenait par prudence et pour qu'on la crût gravement blessée, la brûlait comme un brasier ardent. Elle jeta un coup d'œil sur la porte ; le baron avait fait clouer une planche sur le guichet ; il craignait sans doute que grâce à cette ouverture elle ne parvînt encore, par quelque moyen diabolique, à séduire les gardes.

Milady sourit de joie ; elle pouvait donc se livrer à ses transports sans être observée. Elle parcourait la chambre avec l'exaltation d'une folle furieuse ou d'une tigresse enfermée dans une cage de fer. Certes, si le couteau lui fût resté, elle eût songé, non plus à se tuer elle-même, mais cette fois à tuer le baron.

A six heures, lord de Winter entra, il était armé jusqu'aux dents. Cet homme, dans lequel jusque-là milady n'avait vu qu'un gentleman élégant et poli, était devenu un admirable geôlier. Il semblait tout prévoir, tout deviner, tout prévenir.

Un seul regard jeté sur milady lui apprit ce qui se passait dans son âme.

— Soit, dit-il, mais vous ne me tuerez point encore aujourd'hui, vous n'avez plus d'armes, et d'ailleurs je suis sur mes gardes. Vous aviez commencé à pervertir mon pauvre Felton ; il subissait déjà votre infernale influence ; mais je veux le sauver, il ne vous verra plus. Tout est fini ; rassemblez vos hardes, demain vous partirez. J'avais fixé l'embarquement au 24, mais j'ai pensé que plus la chose serait rapprochée, plus elle serait sûre. Demain à midi j'aurai l'ordre de votre exil, signé Buckingham. Si vous dites un seul mot à qui que ce soit avant d'être sur le navire, mon sergent vous fera sauter la cervelle ; il en a l'ordre. Si sur le navire vous dites un mot à qui que ce soit avant que le capitaine vous le permette, le capitaine vous fait jeter à la mer. C'est convenu. Au

revoir ; voilà ce que pour aujourd'hui j'avais à vous dire. Demain je vous reverrai pour vous faire mes adieux!

Et sur ces paroles le baron sortit.

Milady avait écouté toute cette menaçante tirade, le sourire du dédain sur les lèvres, mais la rage dans le cœur.

On servit le souper. Milady sentit qu'elle avait besoin de forces ; elle ne savait pas ce qui pouvait se passer pendant cette nuit qui s'approchait menaçante, car de gros nuages roulaient au ciel, et des éclairs lointains annonçaient un orage.

L'orage éclata vers les dix heures du soir ; milady sentait une consolation à voir la nature partager le désordre de son cœur. La foudre grondait dans l'air comme la colère dans sa pensée ; il lui semblait que la rafale en passant échevelait son front, comme les arbres dont elle courbait les branches et enlevait les feuilles ; elle hurlait comme l'ouragan, et sa voix se perdait dans la grande voix de la nature, qui, elle aussi, semblait gémir et se désespérer.

De temps en temps elle regardait une bague qu'elle portait à son doigt. Le chaton de

cette bague contenait un poison subtil et violent ; c'était sa dernière ressource.

Tout à coup elle entendit frapper à une vitre, et à la lueur d'un éclair elle vit le visage d'un homme apparaître derrière ses barreaux.

Elle courut à la fenêtre et l'ouvrit.

— Felton ! s'écria-t-elle, je suis sauvée !

— Oui, dit Felton, mais silence ! silence ! il me faut le temps de scier vos barreaux ; prenez garde seulement qu'ils ne vous voient par le guichet.

— Oh ! c'est une preuve que le Seigneur est pour nous, Felton, reprit milady, ils ont fermé le guichet avec une planche.

— C'est bien ! Dieu les a rendus insensés, dit Felton.

— Mais que faut-il que je fasse? demanda milady.

— Rien, rien ; refermez la fenêtre seulement. Couchez-vous, ou du moins mettez-vous dans votre lit tout habillée ; quand j'aurai fini, je frapperai aux carreaux. Mais pourrez-vous me suivre?

— Oh ! oui.

— Votre blessure ?...

— Me fait souffrir, mais ne m'empêche pas de marcher.

— Tenez-vous donc prête au premier signal.

Milady referma la fenêtre, éteignit sa lampe, et alla, comme le lui avait recommandé Felton, se blottir dans son lit. Au milieu des plaintes de l'orage, elle entendait le grincement de la lime contre les barreaux, et à la lueur de chaque éclair elle apercevait l'ombre de Felton derrière les vitres.

Elle passa une heure sans respirer, haletante, la sueur sur le front et le cœur serré par une épouvantable angoisse à chaque mouvement qu'elle entendait dans le corridor.

Il y a des heures qui durent une année.

Au bout d'une heure, Felton frappa de nouveau.

Milady bondit hors de son lit et alla ouvrir; deux barreaux enlevés formaient une ouverture à passer un homme.

— Êtes-vous prête? demanda Felton.

— Oui. Faut-il que j'emporte quelque chose?

— De l'or, si vous en avez.

— Heureusement, on m'a laissé ce que j'en avais.

— Tant mieux, car j'ai usé tout le mien pour fréter une barque.

— Prenez, dit milady en mettant aux mains de Felton un sac plein d'or.

Felton prit le sac et le jeta au pied du mur.

— Maintenant, dit-il, voulez-vous venir?

— Me voici.

Milady monta sur un fauteuil et passa tout le haut de son corps par la fenêtre; elle vit le jeune officier suspendu au-dessus de l'abîme par une échelle de cordes.

— Pour la première fois, un mouvement de terreur lui rappela qu'elle était femme.

Le vide l'épouvantait.

— Je m'en étais douté, dit Felton.

— Ce n'est rien, ce n'est rien, dit milady; je descendrai les yeux fermés.

— Avez-vous confiance en moi? dit Felton.

— Vous le demandez!

— Rapprochez vos deux mains; croisez-les. C'est bien.

Felton lui lia les deux poignets avec son mouchoir, puis par-dessus le mouchoir avec une corde.

— Que faites-vous? demanda milady avec surprise.

— Passez vos bras autour de mon cou, et ne craignez rien.

— Mais je vous ferai perdre l'équilibre, et nous nous briserons tous les deux.

— Soyez tranquille, je suis marin.

Il n'y avait pas une seconde à perdre. Milady passa ses deux bras autour du cou de Felton et se laissa glisser hors de la fenêtre.

Felton se mit à descendre les échelons lentement et un à un. Malgré la pesanteur des deux corps, le souffle de l'ouragan les balançait dans l'air.

Tout à coup Felton s'arrêta.

— Qu'y a-t-il? demanda milady.

— Silence! dit Felton, j'entends des pas!

— Nous sommes découverts!

Il se fit un silence de quelques instants.

— Non, dit Felton, ce n'est rien.

— Mais enfin quel est ce bruit?

— Celui de la patrouille, qui va passer sur le chemin de ronde.

— Où est le chemin de ronde?

— Juste au-dessous de nous.

— Elle va nous découvrir.

— Non, s'il ne fait pas d'éclairs.

— Elle heurtera le bas de l'échelle.

— Heureusement elle est trop courte de six pieds.

— Les voilà, mon Dieu !

— Silence !

Tous deux restèrent suspendus, immobiles et sans souffle, à vingt pieds du sol ; pendant ce temps les soldats passaient au-dessous d'eux, riant et causant.

Il y eut pour les fugitifs un moment terrible.

La patrouille passa ; on entendit le bruit des pas qui s'éloignaient, et le murmure des voix qui allaient s'affaiblissant.

— Maintenant, dit Felton, nous sommes sauvés !

Milady poussa un soupir et s'évanouit.

Felton continua de descendre. Parvenu au bas de l'échelle, et lorsqu'il ne sentit plus d'appui pour ses pieds, il se cramponna avec ses mains ; enfin, arrivé au dernier échelon, il se laissa pendre à la force des poignets, et toucha la terre ; il se baissa, ramassa le sac d'or et le prit entre ses dents.

Puis il souleva milady dans ses bras et s'éloigna vivement du côté opposé à celui qu'avait pris la patrouille. Bientôt il quitta le chemin de ronde, descendit à travers les rochers, et, arrivé au bord de la mer, fit entendre un coup de sifflet.

Un signal pareil lui répondit, et cinq minutes après il vit apparaître une barque montée par quatre hommes.

La barque s'approcha aussi près qu'elle put du rivage ; mais il n'y avait pas assez de fond pour qu'elle pût toucher le bord. Felton se mit à l'eau jusqu'à la ceinture, ne voulant confier à personne son précieux fardeau.

Heureusement la tempête commençait à se calmer, et cependant la mer était encore violente; la petite barque bondissait sur les vagues comme une coquille de noix.

— Au sloop! dit Felton et nagez vivement.

Les quatre hommes se mirent à la rame; mais la mer était trop grosse pour que les avirons eussent grande prise dessus.

Toutefois on s'éloignait du château; c'était le principal. La nuit était profondément

ténébreuse, et il était déjà presque impossible de distinguer le rivage de la barque, à plus forte raison n'eût-on pas pu distinguer la barque du rivage.

Un point noir se balançait sur la mer.

C'était le sloop.

Pendant que la barque s'avançait de son côté de toute la force de ses quatre rameurs, Felton déliait la corde et le mouchoir qui liaient les mains de milady.

Puis, lorsque ses mains furent déliées, il prit de l'eau de mer et la lui jeta au visage.

Milady poussa un soupir et ouvrit les yeux.

— Où suis-je? dit-elle.

— Sauvée! répondit le jeune officier.

— Oh! sauvée! sauvée! s'écria-t-elle. Oui, voici le ciel, voici la mer! Cet air que je respire, c'est celui de la liberté! Ah!... merci, Felton, merci!

Le jeune homme la pressa contre son cœur.

— Mais qu'ai-je donc aux mains? demanda milady; il me semble qu'on m'a brisé les poignets dans un étau.

En effet, milady souleva ses bras: elle avait les poignets meurtris.

— Hélas! dit Felton en regardant ces bel-

les mains et en secouant douloureusement la tête.

— Oh! ce n'est rien, ce n'est rien! s'écria milady; maintenant, je me rappelle.

Milady chercha des yeux autour d'elle.

— Il est là, dit Felton en poussant le sac d'or.

On approchait du sloop. Le marin de quart héla la barque; la barque répondit.

— Quel est ce bâtiment? demanda milady.

— Celui que j'ai frété pour vous.

— Et où va-t-il me conduire?

— Où vous voudrez, pourvu que moi vous me jetiez à Portsmouth.

— Qu'allez-vous faire à Portsmouth? demanda milady.

— Accomplir les ordres de lord de Winter, dit Felton avec un sombre sourire.

— Quels ordres? demanda milady.

— Vous ne comprenez donc pas? dit Felton.

— Non; expliquez-vous, je vous prie.

— Comme il se défiait de moi, il a voulu vous garder lui-même et m'a envoyé à sa place faire signer à Buckingham l'ordre de votre déportation.

— Mais, s'il se défiait de vous, comment vous a-t-il confié cet ordre?

— Étais-je censé savoir ce que je portais, puisqu'il ne m'avait rien dit et que je tiens le secret de vous?

— C'est juste. Et vous allez à Portsmouth?

— Je n'ai pas de temps à perdre : c'est demain le 25, et Buckingham part demain avec la flotte.

— Il part demain! Pour où part-il?

— Pour la Rochelle.

— Il ne faut pas qu'il parte! s'écria milady, oubliant sa présence d'esprit accoutumée.

— Soyez tranquille, répondit Felton, il ne partira pas.

Milady tressaillit de joie : elle venait de lire au plus profond du cœur du jeune homme; la mort de Buckingham y était écrite en toutes lettres.

— Felton, dit-elle, vous êtes grand comme Judas Machabée! Si vous mourez, je meurs avec vous! Voilà tout ce que je puis vous dire.

— Silence, dit Felton, nous sommes arrivés.

En effet, on touchait au sloop.

Felton monta le premier à l'échelle et donna la main à milady, tandis que les matelots la soutenaient, car la mer était encore fort agitée.

Un instant après, ils étaient sur le pont.

— Capitaine, dit Felton, voici la personne dont je vous ai parlé et qu'il faut conduire saine et sauve en France.

— Moyennant mille pistoles, dit le capitaine.

— Je vous en ai donné cinq cents.

— C'est juste, dit le capitaine.

— Et voilà les cinq cents autres, reprit milady en portant la main au sac d'or.

— Non, dit le capitaine, je n'ai qu'une parole, et je l'ai donnée à ce jeune homme; les cinq cents autres pistoles ne me sont dues qu'en arrivant à Boulogne.

— Et nous y arriverons?

— Sains et saufs, dit le capitaine, aussi vrai que je m'appelle Jack Buttler.

— Eh bien! dit milady, si vous tenez votre parole, ce n'est pas cinq cents mais mille pistoles que je vous donnerai.

— Hourra pour vous alors, ma belle dàme!

cria le capitaine, et puisse Dieu m'envoyer souvent des pratiques comme Votre Seigneurie !

— En attendant, dit Felton, conduisez-nous dans la petite baie de Chichester, en avant de Portsmouth ; vous savez qu'il est convenu que vous nous conduirez là ?

Le capitaine répondit en commandant la manœuvre nécessaire, et vers les sept heures du matin, le petit bâtiment jetait l'ancre dans la baie désignée.

Pendant cette traversée, Felton avait tout raconté à milady : comment, au lieu d'aller à Londres, il avait frété le petit bâtiment, comment il était revenu, comment il avait escaladé la muraille en plaçant dans les interstices des pierres, et à mesure qu'il montait, des crampons pour assurer ses pieds, et comment enfin, arrivé aux barreaux, il avait attaché l'échelle. Milady savait le reste.

De son côté, milady essaya d'encourager Felton dans son projet ; mais aux premiers mots qui sortirent de sa bouche, elle vit bien que le jeune fanatique avait plutôt besoin d'être modéré que d'être affermi.

Il fut convenu que milady attendrait Fel-

ton jusqu'à dix heures; si à dix heures il n'était pas de retour, elle partirait.

Alors, en supposant qu'il fût libre, il la rejoindrait en France, au couvent des Carmélites de Béthune.

CHAPITRE VIII.

Ce qui se passait à Portsmouth le 23 août 1628.

Felton prit congé de milady comme un frère qui va faire une simple promenade prend congé de sa sœur, en lui baisant la main.

Toute sa personne paraissait dans un état de calme ordinaire; seulement une lueur inaccoutumée brillait dans ses yeux, pareille à un reflet de fièvre. Son front était plus pâle encore que de coutume; ses dents étaient

serrées et sa parole avait un accent bref et saccadé qui indiquait que quelque chose de sombre s'agitait en lui.

Tant qu'il resta sur la barque qui le conduisait à terre, il demeura le visage tourné du côté de milady, qui, debout sur le pont, le suivait des yeux. Tous deux étaient assez rassurés sur la crainte d'être poursuivis. On n'entrait jamais dans la chambre de milady avant neuf heures, et il fallait trois heures pour venir du château à Londres.

Felton mit pied à terre, gravit la petite crête qui conduisait au haut de la falaise, salua milady une dernière fois et prit sa course vers la ville.

Au bout de cent pas, comme le terrain allait en descendant, il ne pouvait plus voir que le mât du sloop.

Il courut aussitôt dans la direction de Portsmouth, dont il voyait en face de lui, à un demi-mille à peu près, se dessiner dans la brume du matin les tours et les maisons.

Au delà de Portsmouth, la mer était couverte de vaisseaux dont les mâts, pareils à une forêt de peupliers dépouillés par l'hiver, se balançaient sous le souffle du vent.

Felton, dans sa marche rapide, repassait ce que deux années de méditations ascétiques et un long séjour au milieu des puritains lui avaient fourni d'accusations vraies ou fausses contre le favori de Jacques VI et de Charles Ier.

Lorsqu'il comparait les crimes publics de ce ministre, crimes éclatants, crimes européens, si on pouvait le dire, avec les crimes privés et inconnus dont l'avait chargé milady, Felton trouvait que le plus coupable des deux hommes que renfermait Buckingham était celui dont le public ne connaissait pas la vie. C'est que son amour, si étrange, si nouveau, si ardent, lui faisait voir les accusations infâmes et imaginaires de lady de Winter comme on voit, au travers d'un verre grossissant, à l'état de monstres effroyables, des atomes imperceptibles en réalité auprès d'une fourmi.

La rapidité de la course allumait encore son sang. L'idée qu'il laissait derrière lui, exposée à une vengeance effroyable, la femme qu'il aimait, ou plutôt qu'il adorait comme une sainte; l'émotion passée, sa fatigue présente, tout exaltait encore son âme au-dessus des sentiments humains.

Il entrait à Portsmouth vers huit heures du matin. Toute la population était sur pied. Le tambour battait dans les rues et sur le port. Les troupes d'embarquement descendaient vers la mer.

Felton arriva au palais de l'amirauté couvert de poussière et ruisselant de sueur. Son visage, ordinairement pâle, était pourpre de chaleur et de colère. La sentinelle voulut le repousser, mais Felton appela le chef du poste, et tirant de sa poche la lettre dont il était porteur :

— Message pressé de la part de lord de Winter, dit-il.

Au nom de lord de Winter, qu'on savait l'un des plus intimes de Sa Grâce, le chef du poste donna l'ordre de laisser passer Felton, qui, du reste, portait lui-même l'uniforme d'officier de marine.

Felton s'élança dans le palais.

Au moment où il entrait dans le vestibule, un homme entrait aussi, poudreux, hors d'haleine, laissant à la porte un cheval de poste qui en arrivant tomba sur les deux genoux.

Felton et lui s'adressèrent en même temps

à Patrick, le valet de chambre de confiance du duc. Felton nomma le baron de Winter. L'inconnu ne voulut nommer personne et prétendit que c'était au duc seul qu'il pouvait se faire connaître. Tous deux insistaient pour passer l'un avant l'autre.

Patrick, qui savait que lord de Winter était en affaires de service et en relation d'amitié avec le duc, donna la préférence à celui qui venait en son nom. L'autre fut forcé d'attendre, et il fut facile de voir combien il maudissait ce retard.

Le valet de chambre fit traverser à Felton une grande salle, dans laquelle attendaient les députés de la Rochelle, conduits par le prince de Soubise, et l'introduisit dans un cabinet où Buckingham, sortant du bain, achevait sa toilette, à laquelle, cette fois comme toujours, il accordait une attention extraordinaire.

— Le lieutenant Felton, dit Patrick, de la part de lord de Winter.

— De la part de lord de Winter? répéta Buckingham ; faites entrer.

Felton entra. En ce moment, Buckingham jetait sur un canapé une riche robe de

chambre brodée d'or pour endosser un pourpoint de velours bleu tout brodé de perles.

— Pourquoi le baron n'est-il pas venu lui-même ? demanda Buckingham. Je l'attendais ce matin.

— Il m'a chargé de dire à Votre Grâce, répondit Felton, qu'il regrettait fort de ne pas avoir cet honneur, mais qu'il en était empêché par la garde qu'il est obligé de faire au château.

— Oui, oui, dit Buckingham, je sais cela, il a une prisonnière.

— C'est justement de cette prisonnière que je voulais parler à Votre Grâce, reprit Felton.

— Eh bien ! parlez.

— Ce que j'ai à vous dire ne peut être entendu que de vous, milord.

— Laissez-nous, Patrick, dit Buckingham, mais tenez-vous à portée de la sonnette ; je vous appellerai tout à l'heure.

Patrick sortit.

— Nous sommes seuls, monsieur, dit Buckingham, parlez.

— Milord, dit Felton, le baron de Winter vous a écrit dernièrement pour vous prier

de signer un ordre d'embarquement relatif à une jeune femme nommée Charlotte Backson.

— Oui, monsieur, et je lui ai répondu de m'apporter ou de m'envoyer cet ordre, et que je le signerais.

— Le voici, milord.

— Donnez, dit le duc.

Et le prenant des mains de Felton, il jeta sur le papier un coup d'œil rapide. Alors, s'apercevant que c'était bien celui qui lui était annoncé, il le posa sur la table, prit une plume et s'apprêta à le signer.

— Pardon, milord, dit Felton arrêtant le duc, mais Votre Grâce sait-elle que le nom de Charlotte Backson n'est pas le véritable nom de cette jeune femme?

— Oui, monsieur, je le sais, répondit le duc en trempant sa plume dans l'encrier.

— Alors, Votre Grâce connaît son véritable nom? demanda Felton d'une voix brève.

— Je le connais.

Le duc approcha la plume du papier. Felton pâlit.

— Et connaissant ce véritable nom, reprit Felton, monseigneur signera de même?

— Sans doute, dit Buckingham, et plutôt deux fois qu'une.

— Je ne puis croire, continua Felton d'une voix qui devenait de plus en plus brève et saccadée, que Sa Grâce sache qu'il s'agit de lady de Winter.

— Je le sais parfaitement, quoique je sois étonné que vous le sachiez, vous.

— Et Votre Grâce signera cet ordre sans remords?

Buckingham regarda le jeune homme avec humeur.

— Ah çà, monsieur, savez-vous bien, lui dit-il, que vous me faites là d'étranges questions, et que je suis bien simple d'y répondre?

— Répondez-y, monseigneur, dit Felton; la situation est plus grave que vous ne le croyez peut-être.

Buckingham pensa que le jeune homme, venant de la part de lord de Winter, parlait sans doute en son nom; et se radoucit.

— Sans remords aucun, dit-il, et le baron sait comme moi que milady de Winter est une grande coupable, et que c'est presque lui faire grâce que de borner sa peine à l'exportation.

Le duc posa la plume sur le papier.

— Vous ne signerez pas cet ordre, milord, dit Felton en faisant un pas vers le duc.

— Je ne signerai pas cet ordre, dit Buckingham; et pourquoi?

— Parce que vous descendrez en vous-même, et que vous rendrez justice à milady.

— On lui rendrait justice en l'envoyant à Tyburn, dit Buckingham; milady est une infâme.

— Monseigneur, milady est un ange, vous le savez bien, et je vous demande sa liberté.

— Oh çà! mais, dit Buckingham, êtes-vous fou de me parler ainsi?

— Milord, excusez-moi. Je parle comme je peux; je me contiens. Cependant, milord, songez à ce que vous allez faire, et craignez d'outre-passer la mesure.

— Plaît-il?... Dieu me pardonne, s'écria Buckingham, mais je crois qu'il me menace!

— Non, milord, je prie encore et je vous dis: Une goutte d'eau suffit pour faire déborder le vase plein, une légère faute suffit pour attirer le châtiment sur la tête épargnée jusqu'à ce jour, malgré tant de crimes.

— M. Felton, dit Buckingham, vous allez sortir d'ici et vous rendre aux arrêts sur-le-champ.

— Et vous, vous allez m'écouter jusqu'au bout, milord; vous avez séduit cette jeune fille; vous l'avez outragée, souillée; réparez vos crimes envers elle, laissez-la partir librement, et je n'exigerai pas autre chose de vous.

— Vous n'exigerez pas? dit Buckingham regardant Felton avec étonnement et appuyant sur chacune des syllabes des trois mots qu'il venait de prononcer.

— Milord, continua Felton, s'exaltant à mesure qu'il parlait, milord, prenez-y garde, toute l'Angleterre est lasse de vos iniquités; milord, vous avez abusé de la puissance royale que vous avez presque usurpée; milord, vous êtes en horreur aux hommes et à Dieu. Dieu vous punira plus tard, mais moi je vous punirai aujourd'hui.

—Ah! ceci est trop fort! s'écria Buckingham en faisant un pas vers la porte.

Felton lui barra le passage.

—Je vous le demande humblement, signez l'ordre de mise en liberté de lady de Win-

ter. Songez que c'est la femme que vous avez déshonorée.

— Retirez-vous, monsieur! dit Buckingham, ou j'appelle et je vous fais chasser par mes gens !

— Vous n'appellerez pas , dit Felton en se jetant entre le duc et la sonnette placée sur un guéridon incrusté d'argent; prenez garde, milord, vous voilà entre les mains de Dieu.

—Dans les mains du diable, vous voulez dire! s'écria Buckingham en élevant la voix pour attirer du monde, sans cependant appeler directement

—Signez, milord, signez la liberté de lady de Winter, dit Felton en poussant un papier vers le duc.

— De force? vous moquez-vous? Holà ! Patrick !

— Signez, milord !

— Jamais !

— Jamais?

— A moi ! cria le duc, et en même temps il sauta sur son épée.

Mais Felton ne lui donna pas le temps de la tirer; il tenait tout ouvert et caché sous son pourpoint le couteau dont s'était frap-

pée milady ; d'un bond il fut sur le duc.

En ce moment Patrick entrait dans la salle en criant :

— Milord, une lettre de France.

— De France! s'écria Buckingham, oubliant tout en pensant de qui lui venait cette lettre.

Felton profita du moment et lui enfonça dans le flanc le couteau jusqu'au manche.

— Ah ! traître, cria Buckingham, tu m'as tué !

— Au meurtre ! hurla Patrick.

Felton jeta les yeux autour de lui pour fuir, et, voyant la porte libre, s'élança dans la chambre voisine, qui était celle où attendaient, comme nous l'avons dit, les députés de la Rochelle, la traversa tout en courant et se précipita vers l'escalier ; mais sur la première marche il rencontra lord de Winter, qui, le voyant pâle, égaré, livide, taché de sang à la main et à la figure, lui sauta au cou en s'écriant :

— Je le savais ! je l'avais deviné ! trop tard d'une minute. Oh ! malheureux ! malheureux que je suis !

Felton ne fit aucune résistance. Lord de Winter le remit aux mains des gardes, qui

le conduisirent, en attendant de nouveaux ordres, sur une petite terrasse dominant la mer, et il s'élança dans le cabinet de Buckingham.

Au cri poussé par le duc, à l'appel de Patrick, l'homme que Felton avait rencontré dans l'antichambre se précipita dans le cabinet.

Il trouva le duc couché sur un sofa, serrant sa blessure dans sa main crispée.

—Laporte, dit le duc d'une voix mourante, Laporte, viens-tu de sa part?

— Oui, monseigneur, répondit le fidèle serviteur d'Anne d'Autriche, mais trop tard peut-être.

— Silence! Laporte, on pourrait vous entendre. Patrick, ne laissez entrer personne. Oh! je ne saurai pas ce qu'elle me fait dire, mon Dieu! Je me meurs!

Et le duc s'évanouit.

Cependant lord de Winter, les députés, les chefs de l'expédition, les officiers de la maison de Buckingham avaient fait irruption dans sa chambre; partout des cris de désespoir retentissaient; la nouvelle qui emplissait le palais de plaintes et de gémissements en

déborda bientôt et se répandit par la ville.

Un coup de canon annonça qu'il venait de se passer quelque chose de nouveau et d'inattendu.

Lord de Winter s'arrachait les cheveux.

— Trop tard d'une minute! s'écriait-il. Trop tard d'une minute! Oh mon Dieu! mon Dieu! quel malheur!

En effet, on était venu lui dire à sept heures du matin qu'une échelle de corde flottait à une des fenêtres du château. Il avait couru aussitôt à la chambre de milady, avait trouvé la chambre vide, la fenêtre ouverte et les barreaux sciés; il s'était rappelé la recommandation verbale que lui avait fait transmettre d'Artagnan par son messager, il avait tremblé pour le duc, et, courant à l'écurie sans prendre le temps de faire seller son cheval, avait sauté sur le premier venu, était accouru ventre à terre, avait sauté à bas dans la cour, avait monté précipitamment l'escalier, et sur le premier degré avait, comme nous l'avons dit, rencontré Felton.

Cependant le duc n'était pas mort; il revint à lui, rouvrit les yeux, et l'espoir rentra dans tous les cœurs.

— Messieurs, dit-il, laissez-moi seul avec Patrick et Laporte... Ah ! c'est vous, de Winter ? Vous m'avez envoyé ce matin un singulier fou ! voyez l'état dans lequel il m'a mis !

— Oh ! milord, s'écria le baron, milord, je ne m'en consolerai jamais !

— Et tu aurais tort, mon bon de Winter, dit Buckingham en lui tendant la main. Je ne connais pas d'homme qui mérite d'être regretté pendant toute la vie d'un autre homme. Mais laisse-nous, je t'en prie.

Le baron sortit en sanglotant.

Il ne resta dans le cabinet que le duc, Laporte et Patrick. On cherchait un médecin qu'on ne pouvait trouver.

— Vous vivrez, milord, vous vivrez, répétait, à genoux devant le sofa du duc, le messager d'Anne d'Autriche.

— Que m'écrivait-elle ? dit faiblement Buckingham, tout ruisselant de sang et domptant, pour parler de celle qu'il aimait, d'atroces douleurs ; que m'écrivait-elle ? Lis-moi sa lettre.

— Oh ! milord ! fit Laporte.

— Eh bien ! Laporte, ne vois-tu pas que je n'ai pas de temps à perdre ?

Laporte rompit le cachet et plaça le parchemin sous les yeux du duc; mais Buckingham essaya vainement de distinguer l'écriture.

— Lis donc, dit-il, lis donc, je n'y vois plus! lis donc, car bientôt peut-être je n'entendrai plus, et je mourrais sans savoir ce qu'elle m'a écrit.

Laporte ne fit plus de difficulté et lut :

« Milord,

« Par ce que j'ai, depuis que je vous connais, souffert par vous et pour vous, je vous conjure, si vous avez souci de mon repos, d'interrompre les grands armements que vous faites contre la France, et de cesser une guerre dont on dit tout haut que la religion est la cause visible, et dont on dit tout bas que votre amour pour moi est la cause cachée. Cette guerre peut non-seulement amener pour la France et pour l'Angleterre de grandes catastrophes, mais encore pour vous, milord, des malheurs dont je ne me consolerais pas.

« Veillez sur votre vie, que l'on menace, et qui me sera chère du moment où je ne

serai pas obligée de voir en vous un ennemi.

« Votre affectionnée,

« ANNE. »

Buckingham rappela tous les restes de sa vie pour écouter cette lettre ; puis, lorsqu'elle fut finie, comme s'il y eût trouvé un amer désappointement :

— N'avez-vous donc pas autre chose à me dire de vive voix, Laporte? demanda-t-il.

— Si fait, monseigneur : la reine m'avait chargé de vous dire de veiller sur vous, car elle avait eu avis qu'on devait vous assassiner.

—Et c'est tout? c'est tout? reprit Buckingham avec impatience.

— Elle m'avait encore chargé de vous dire qu'elle vous aimait toujours.

— Ah ! fit Buckingham, Dieu soit loué! ma mort ne sera donc pas pour elle la mort d'un étranger !

Laporte fondit en larmes.

— Patrick, dit le duc, apportez-moi le coffret où étaient les ferrets de diamants.

Patrick apporta l'objet demandé, que Laporte reconnut pour avoir appartenu à la reine.

— Maintenant le sachet de satin blanc, où son chiffre est brodé en perles.

Patrick obéit encore.

— Tenez, Laporte, dit Buckingham, voici les seuls gages que j'eusse à elle, ce coffret d'argent et ces deux lettres. Vous les rendrez à Sa Majesté ; et pour dernier souvenir... (Il chercha autour de lui quelque objet précieux)... vous y joindrez...

Il chercha encore ; mais ses regards obscurcis par la mort ne rencontrèrent que le couteau tombé des mains de Felton, et fumant encore du sang vermeil étendu sur sa lame.

— Et vous y joindrez ce couteau, dit le duc en serrant la main de Laporte.

Il put encore mettre le sachet au fond du coffret d'argent, y laissa tomber le couteau, en faisant signe à Laporte qu'il ne pouvait plus parler ; puis, dans une dernière convulsion, que cette fois il n'avait plus la force de combattre, il glissa du sofa sur le parquet.

Patrick poussa un grand cri.

Buckingham voulut sourire une dernière fois, mais la mort arrêta sa pensée, qui resta gravée sur ses lèvres et sur son front comme un dernier adieu d'amour.

En ce moment le médecin du duc arriva tout effaré ; il était déjà à bord du vaisseau amiral ; on avait été obligé d'aller le chercher là.

Il s'approcha du duc, prit sa main, la garda un instant dans les siennes et la laissa retomber.

— Tout est inutile, dit-il, il est mort !

— Mort ! mort ! s'écria Patrick.

A ce cri toute la foule rentra dans la salle, et partout ce ne fut plus que consternation et que tumulte.

Aussitôt que lord de Winter vit Buckingham expiré, il courut à Felton, que les soldats gardaient toujours sur la terrasse du palais.

— Misérable, dit-il au jeune homme, qui depuis la mort de Buckingham avait retrouvé ce calme et ce sang-froid qui ne devaient plus l'abandonner. Misérable ! qu'as-tu fait ?

— Je me suis vengé ! dit-il.

— Toi ! dit le baron ; dis que tu as servi d'instrument à cette femme maudite ; mais, je te le jure, ce crime sera son dernier crime.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, reprit tranquillement Felton, et j'ignore de qui

vous voulez parler, milord ; j'ai tué le duc de Buckingham parce qu'il a refusé deux fois à vous-même de me nommer capitaine ; je l'ai puni de son injustice, voilà tout.

De Winter, stupéfait, regardait les gens qui liaient Felton, et ne savait que penser d'une pareille insensibilité.

Une seule chose jetait cependant un nuage sur le front de Felton : à chaque pas qu'il entendait, le naïf puritain croyait reconnaître les pas et la voix de milady venant se jeter dans ses bras pour s'accuser et se perdre avec lui.

Tout à coup il tressaillit ; son regard se fixa sur un point de la mer que, de la terrasse où il se trouvait, on dominait tout entière ; avec ce regard d'aigle du marin, il avait reconnu, là où un autre n'aurait vu qu'un goëland se balançant sur les flots, la voile du sloop, qui se dirigeait vers les côtes de France.

Il pâlit, porta la main à son cœur, qui se brisait, et comprit toute la trahison.

— Une dernière grâce, dit-il au baron.

— Laquelle ? demanda celui-ci.

— Quelle heure est-il ?

Le baron tira sa montre.

— Neuf heures moins dix minutes, dit-il.

Milady avait avancé son départ d'une heure et demie ; dès qu'elle avait entendu le coup de canon qui annonçait le fatal événement, elle avait donné l'ordre de lever l'ancre.

La barque voguait sous un ciel bleu à une grande distance de la côte.

— Dieu l'a voulu, dit Felton avec la résignation du fanatique, mais cependant sans pouvoir détacher ses yeux de cet esquif à bord duquel il croyait sans doute distinguer le blanc fantôme de celle à qui sa vie allait être sacrifiée.

De Winter suivit son regard, interrogea sa souffrance et devina tout.

— Sois puni *seul* d'abord, misérable, dit le lord à Felton, qui se laissait entraîner, les yeux tournés vers la mer ; mais je te jure sur la mémoire de mon frère, que j'aimais tant, que ta complice n'est pas sauvée.

Felton baissa la tête sans prononcer une syllabe.

Quant à de Winter, il descendit rapidement l'escalier et se rendit au port.

CHAPITRE IX.

En France.

La première crainte du roi d'Angleterre, Charles Ier, en apprenant cette mort, fut qu'une si terrible nouvelle ne décourageât les Rochelois ; il essaya, dit Richelieu dans ses mémoires, de la leur cacher le plus longtemps possible, faisant fermer les ports par tout son royaume, et prenant soigneusement garde qu'aucun vaisseau ne sortît jusqu'à ce que l'armée que Buckingham apprêtait fût partie,

se chargeant, à défaut de Buckingham, de surveiller lui-même le départ.

Il poussa même la sévérité de cet ordre jusqu'à retenir en Angleterre l'ambassadeur de Danemark, qui avait pris congé, et l'ambassadeur ordinaire de Hollande, qui devait ramener dans le port de Flessingue les navires des Indes que Charles Ier avait fait restituer aux Provinces-Unies.

Mais comme il ne songea à donner cet ordre que cinq heures après l'événement, c'est-à-dire vers deux heures de l'après-midi, deux navires étaient déjà sortis du port : l'un emmenant, comme nous le savons, milady, laquelle, se doutant déjà de l'événement, fut encore confirmée dans cette croyance en voyant le pavillon noir se développer au mât du vaisseau amiral.

Quant au second bâtiment, nous dirons plus tard qui il portait et comment il partit.

Pendant ce temps, au reste, rien de nouveau au camp de la Rochelle. Seulement le roi, qui s'ennuyait fort, comme toujours, mais peut-être encore un peu plus au camp qu'ailleurs, résolut d'aller incognito passer les fêtes de la Saint-Louis à Saint-Germain, et

demanda au cardinal de lui faire préparer une escorte de vingt mousquetaires. Le cardinal, que l'ennui du roi gagnait quelquefois, accorda avec grand plaisir ce congé à son royal lieutenant, lequel promit d'être de retour vers le 15 septembre.

M. de Tréville, prévenu par Son Éminence, fit son portemanteau, et comme, sans en connaître la cause, il savait le vif désir et même l'impérieux besoin que ses amis avaient de revenir à Paris, il les désigna pour faire partie de l'escorte.

Les quatre jeunes gens surent la nouvelle un quart d'heure après M. de Tréville, car ils furent les premiers à qui il la communiqua. Ce fut alors que d'Artagnan apprécia la faveur que lui avait accordée le cardinal en le faisant passer aux mousquetaires. Sans cette circonstance, il était forcé de rester au camp, tandis que ses compagnons partaient.

On verra plus tard que cette impatience de remonter vers Paris avait pour cause le danger que devait courir madame Bonacieux en se rencontrant au couvent de Béthune avec milady, son ennemie mortelle. Aussi, comme nous l'avons dit, Aramis avait-il écrit

immédiatement à Marie Michon, cette lingère de Tours qui avait de si belles connaissances, pour qu'elle obtînt que la reine donnât l'autorisation à madame Bonacieux de sortir du couvent et de se retirer soit en Lorraine, soit en Belgique. La réponse ne s'était pas fait attendre, et huit ou dix jours après, Aramis avait reçu cette lettre :

« Mon cher cousin, voici l'autorisation de ma sœur à retirer notre petite servante du couvent de Béthune, dont vous pensez que l'air est mauvais pour elle ; ma sœur vous envoie cette autorisation avec grand plaisir, car elle aime fort cette petite fille, à laquelle elle se réserve d'être utile par la suite.

« Je vous embrasse.

« MARIE MICHON. »

A cette lettre était jointe une autorisation conçue en ces termes :

« La supérieure du couvent de Béthune remettra aux mains de la personne qui lui rendra ce billet la novice qui était entrée

dans son couvent sur ma recommandation et sous mon patronage.

« Au Louvre, le 10 août 1628.

« ANA. »

On comprend combien ces relations de parenté entre Aramis et une lingère qui appelait la reine sa sœur avaient égayé la verve des jeunes gens ; mais Aramis, après avoir rougi deux ou trois fois jusqu'au blanc des yeux aux grosses plaisanteries de Porthos, avait prié ses amis de ne plus revenir sur ce sujet, déclarant que, s'il lui en était dit encore un seul mot, il n'emploierait plus sa cousine comme intermédiaire dans ces sortes d'affaires.

Il ne fut donc plus question de Marie Michon entre les quatre mousquetaires, qui d'ailleurs avaient ce qu'ils voulaient, l'ordre de tirer madame Bonacieux du couvent des Carmélites de Béthune. Il est vrai que cet ordre ne leur servait pas à grand'chose tant qu'ils seraient au camp de la Rochelle, c'est-à-dire à l'autre bout de la France. Aussi d'Artagnan allait-il demander un congé à M. de

Tréville, en lui confiant tout bonnement l'importance de son départ, lorsque cette nouvelle lui fut transmise, ainsi qu'à ses trois compagnons, que le roi allait partir pour Paris avec une escorte de vingt mousquetaires et qu'ils faisaient partie de l'escorte.

La joie fut grande. On envoya les valets devant avec les bagages, et l'on partit le 16 au matin.

Le cardinal reconduisit Sa Majesté de Surgères à Mauzes, et là, le roi et son ministre prirent congé l'un de l'autre avec de grandes démonstrations d'amitié.

Cependant le roi, qui cherchait de la distraction, tout en cheminant le plus vite qu'il lui était possible, car il désirait être arrivé à Paris pour le 23, s'arrêtait de temps en temps pour voir voler la pie, passe-temps dont le goût lui avait autrefois été inspiré par de Luynes, premier mari de madame de Chevreuse, et pour lequel il avait toujours conservé une grande prédilection. Sur les vingt mousquetaires, seize, lorsque la chose arrivait, se réjouissaient fort de ce bon temps; mais quatre maugréaient de leur mieux. D'Artagnan surtout avait des bourdonnements

perpétuels dans les oreilles, ce que Porthos expliquait ainsi :

— Une très-grande dame m'a appris que cela veut dire que l'on parle de vous quelque part.

Enfin l'escorte traversa Paris le 23 dans la nuit ; le roi remercia M. de Tréville et lui permit de distribuer des congés pour quatre jours, à la condition que pas un des favorisés ne paraîtrait dans un lieu public sous peine de la Bastille.

Les quatre premiers congés accordés, comme on le pense bien, le furent à nos quatre amis ; il y a plus, Athos obtint de M. de Tréville six jours au lieu de quatre, et fit mettre dans ces six jours deux nuits de plus ; car ils partirent le 24 à cinq heures du soir, et, par complaisance encore, M. de Tréville postdata le congé du 25 au matin.

— Eh ! mon Dieu, disait d'Artagnan, qui, comme on le sait, ne doutait jamais de rien, il me semble que nous faisons bien de l'embarras pour une chose bien simple : en deux jours et en crevant deux ou trois chevaux (peu m'importe, j'ai de l'argent), je suis à Béthune, je remets la lettre de la reine à la supérieure, et je ramène le cher trésor que je

vais chercher, non pas en Lorraine, non pas en Belgique, mais à Paris, où il sera bien mieux caché, surtout tant que M. le cardinal sera à la Rochelle. Puis, une fois de retour de la campagne, eh bien, moitié par la protection de sa cousine, moitié en faveur de ce que nous avons fait personnellement pour elle, nous obtiendrons de la reine ce que nous voudrons. Restez donc ici, ne vous épuisez pas de fatigues inutilement. Moi et Planchet c'est tout ce qu'il faut pour une expédition aussi simple.

A ceci Athos répondait tranquillement :

— Nous aussi nous avons de l'argent, car je n'ai pas encore bu tout à fait le reste du diamant, et Porthos et Aramis ne l'ont pas tout à fait mangé. Nous crèverons donc aussi bien quatre chevaux qu'un. Mais songez, d'Artagnan, ajouta-t-il d'une voix si sombre que son accent donna le frisson au jeune homme, songez que Béthune est une ville où le cardinal a donné rendez-vous à une femme qui, partout où elle va, mène le malheur après elle. Si vous n'aviez affaire qu'à quatre hommes, d'Artagnan, je vous laisserais aller seul. Vous avez affaire à cette femme, allons-y qua-

tre, et plaise à Dieu qu'avec nos quatre valets nous soyons en nombre suffisant !

— Vous m'épouvantez, Athos, s'écria d'Artagnan ; que craignez-vous donc ? mon Dieu !

— Tout ! répondit Athos.

D'Artagnan examina les visages de ses compagnons, qui, comme celui d'Athos, portaient l'empreinte d'une inquiétude profonde, et l'on continua la route au plus grand pas des chevaux, mais sans ajouter une seule parole.

Le 25 au soir, comme ils entraient à Arras, et comme d'Artagnan venait de mettre pied à terre à l'auberge de la Herse d'or pour boire un verre de vin, un cavalier sortit de la cour de la poste où il venait de relayer, prenant au grand galop et avec un cheval frais le chemin de Paris. Au moment où il passait de la grande porte dans la rue, le vent entr'ouvrit le manteau dont il était enveloppé, quoiqu'on fût au mois d'août, et enleva son chapeau, que le voyageur retint de la main et enfonça vivement sur son front.

D'Artagnan, qui avait le regard fixé sur cet homme, devint fort pâle et laissa tomber son verre.

— Qu'avez-vous, monsieur? dit Planchet.

Oh ! la, la ! accourez, messieurs, voilà mon maître qui se trouve mal.

Les trois amis accoururent et trouvèrent d'Artagnan qui, au lieu de se trouver mal, courait à son cheval. Ils l'arrêtèrent sur le seuil de la porte.

— Eh bien ! où diable vas-tu donc ainsi ? lui cria Athos.

— C'est lui ! s'écriait d'Artagnan pâle de colère et la sueur sur le front, c'est lui ! laissez-moi le rejoindre.

— Mais qui ? lui demanda Athos.

— Lui ! cet homme !

— Quel homme ?

— Cet homme maudit, mon mauvais génie, que j'ai toujours vu lorsque j'étais menacé de quelque malheur, celui qui accompagnait l'horrible femme lorsque je la rencontrai pour la première fois, celui que je cherchais quand j'ai provoqué notre ami Athos, celui que j'ai vu le matin même du jour où madame Bonacieux a été enlevée, l'homme de Meung enfin, je l'ai vu, c'est lui ! Je l'ai reconnu quand le vent a entr'ouvert son manteau.

— Diable ! dit Athos rêveur.

— En selle! messieurs, en selle! et poursuivons-le, nous le rattraperons.

— Mon cher, dit Aramis, songez qu'il va du côté opposé à celui où nous allons, qu'il a un cheval frais et que nos chevaux sont fatigués; que par conséquent nous crèverons nos chevaux sans même avoir la chance de le rejoindre.

— Eh! monsieur! s'écria un garçon d'écurie courant après l'inconnu, eh! monsieur! voilà un papier qui s'est échappé de votre chapeau! Eh! monsieur! eh!

— Mon ami, dit d'Artagnan, une demi-pistole pour ce papier.

— Ma foi, monsieur, avec grand plaisir; le voici.

Le garçon d'écurie, enchanté de la bonne journée qu'il avait faite, rentra dans la cour de l'hôtel; d'Artagnan déplia le papier.

— Eh bien? demandèrent ses amis en l'écoutant.

— Rien qu'un mot! dit d'Artagnan.

— Oui, dit Aramis, mais ce mot est un nom de ville.

— « *Armentières,* » lut Porthos. Armentières? je ne connais pas cela.

— Et ce nom de ville est écrit de sa main ! s'écria Athos.

— Allons, allons, gardons soigneusement ce papier, dit d'Artagnan; peut-être n'ai-je pas perdu ma dernière pistole. A cheval, mes amis, à cheval !

Et les quatre compagnons s'élancèrent au galop sur la route de Béthune.

CHAPITRE X.

Le couvent des Carmélites de Béthune.

Les grands criminels portent avec eux une espèce de prédestination qui leur fait surmonter tous les obstacles, qui les fait échapper à tous les dangers, jusqu'au moment que la Providence, lassée, a marqué pour l'écueil de leur fortune impie.

Il en était ainsi de milady. Elle passa au travers des croiseurs des deux nations et arriva à Boulogne sans aucun accident.

En débarquant à Portsmouth, milady était une Anglaise que les persécutions de la France chassaient de la Rochelle. Débarquée à Boulogne après deux jours de traversée, elle se fit passer pour une Française que les Anglais inquiétaient à Portsmouth, dans la haine qu'ils avaient contre la France.

Milady avait d'ailleurs le plus efficace des passe-ports, la beauté et la générosité avec laquelle elle répandait les pistoles. Affranchie des formalités d'usage par le sourire affable et les manières galantes d'un vieux gouverneur du port qui lui baisa les mains, elle ne s'arrêta à Boulogne que le temps de mettre à la poste une lettre ainsi conçue :

« A Son Éminence monseigneur le cardinal de Richelieu, en son camp devant la Rochelle.

« Monseigneur, que Votre Éminence se rassure, Sa Grâce le duc de Buckingham ne partira point pour la France.

« Boulogne, 25 au soir.

« MILADY DE ***. »

« *P. S.* Selon les désirs de Votre Éminence

je me rends au couvent des Carmélites de Béthune, où j'attendrai ses ordres. »

Effectivement, le même soir, milady se mit en route ; la nuit la surprit ; elle s'arrêta et coucha dans une auberge, puis le lendemain à cinq heures du matin elle partit , et trois heures après elle entra à Béthune.

Elle se fit indiquer le couvent des Carmélites et y entra aussitôt. La supérieure vint au-devant d'elle , milady lui montra l'ordre du cardinal , l'abbesse lui fit donner une chambre et servir à déjeuner.

Tout le passé s'était effacé aux yeux de cette femme , et le regard fixé vers l'avenir, elle ne voyait que la haute fortune que lui réservait le cardinal, qu'elle avait si heureusement servi sans que son nom fût mêlé en rien à cette sanglante affaire. Les passions toujours nouvelles qui la consumaient donnaient à sa vie l'apparence de ces nuages qui montent dans le ciel, reflétant tantôt l'azur, tantôt le feu, tantôt le noir de la tempête, et qui ne laissent d'autres traces que la dévastation et la mort.

Après le déjeuner , l'abbesse vint lui faire

sa visite. Il y a peu de distractions au cloître, et la bonne supérieure avait hâte de faire connaissance avec sa nouvelle pensionnaire.

Milady voulait plaire à l'abbesse. Or, c'était chose facile à cette femme si réellement supérieure : elle essaya d'être aimable, elle fut charmante, et séduisit la supérieure par sa conversation si variée et par les grâces répandues dans toute sa personne.

L'abbesse, qui était une fille de noblesse, aimait surtout ces histoires de cour qui parviennent si rarement jusqu'aux extrémités du royaume, et qui surtout ont tant de peine à franchir les murs des couvents, au seuil desquels viennent expirer les bruits du monde.

Milady, au contraire, était fort au courant de toutes les intrigues aristocratiques, au milieu desquelles, depuis cinq ou six ans, elle avait constamment vécu ; elle se mit donc à entretenir la bonne abbesse des pratiques mondaines de la cour de France, mêlées aux dévotions outrées du roi. Elle lui fit la chronique scandaleuse des seigneurs et des dames de la cour, que l'abbesse connaissait parfaitement de nom, toucha légère-

ment les amours de la reine et de Buckingham, parlant beaucoup pour qu'on parlât un peu.

Mais l'abbesse se contenta d'écouter et de sourire sans répondre. Cependant, comme milady vit que ce genre de récits l'amusait fort, elle continua, seulement elle fit tomber la conversation sur le cardinal.

Mais elle était fort embarrassée ; elle ignorait si l'abbesse était royaliste ou cardinaliste. Elle se tint dans un milieu prudent. Mais l'abbesse, de son côté, se tint dans une réserve plus prudente encore, se contentant de faire une profonde inclination de tête, toutes les fois que la voyageuse prononçait le nom de Son Éminence.

Milady commença à croire qu'elle s'ennuierait fort dans ce couvent. Elle résolut donc de risquer quelque chose pour savoir tout de suite à quoi s'en tenir. Voulant voir jusqu'où irait la discrétion de l'abbesse, elle se mit à dire un mal très-dissimulé d'abord, puis très-circonstancié du cardinal, racontant les amours du ministre avec madame d'Aiguillon, avec Marion de Lorme et avec quelques autres femmes galantes.

L'abbesse écouta plus attentivement, s'anima peu à peu et sourit.

— Bon ! dit milady, elle prend goût à mon discours. Si elle est cardinaliste, elle n'y met pas de fanatisme, au moins.

Alors, elle passa aux persécutions exercées par le cardinal sur ses ennemis. L'abbesse se contenta de se signer, sans approuver ni improuver.

Cela confirma milady dans son opinion, que la religieuse était plutôt royaliste que cardinaliste. Milady continua, renchérissant de plus en plus.

— Je suis fort ignorante sur toutes ces matières-là, dit enfin l'abbesse, mais tout éloignées que nous sommes de la cour, tout en dehors des intérêts du monde que nous nous trouvons placées, nous avons des exemples fort tristes de la vérité de ce que vous nous racontez là, et l'une de nos pensionnaires a bien souffert des vengeances et des persécutions de M. le cardinal.

— Une de vos pensionnaires ? dit milady. Oh ! mon Dieu, pauvre femme, je la plains alors !

— Et vous avez raison, car elle est bien à

plaindre. Prison, menaces, mauvais traitements, elle a tout souffert. Mais, après tout, reprit l'abbesse, M. le cardinal avait peut-être des motifs plausibles pour agir ainsi, et quoiqu'elle ait l'air d'un ange, il ne faut pas toujours juger les gens sur la mine.

— Bon! dit milady à elle-même, qui sait? je vais peut-être découvrir quelque chose ici, je suis en veine.

Et elle s'appliqua à donner à son visage une expression de candeur parfaite.

— Hélas! dit milady, je le sais, on dit cela qu'il ne faut pas croire aux physionomies. Mais à quoi croira-t-on cependant si ce n'est au plus bel ouvrage du Seigneur? Quant à moi, je serai trompée toute ma vie peut-être, mais je me fierai toujours à une personne dont le visage m'inspirera de la sympathie.

— Vous seriez donc tentée de croire, dit l'abbesse, que cette jeune femme est innocente?

— M. le cardinal ne punit pas que les crimes, dit milady; il y a certaines vertus qu'il poursuit plus sévèrement que certains forfaits.

— Permettez-moi, madame, de vous exprimer ma surprise, dit l'abbesse.

— Et sur quoi? demanda milady avec naïveté.

— Mais sur le langage que vous tenez.

— Que trouvez-vous donc d'étonnant à ce langage? demanda en souriant milady.

— Vous êtes l'amie du cardinal, puisqu'il vous envoie ici, et cependant...

— Et cependant j'en dis du mal, reprit milady achevant la pensée de la supérieure.

— Au moins n'en dites-vous pas de bien.

— C'est que je ne suis pas son amie, dit-elle en soupirant, mais sa victime.

— Cependant, cette lettre par laquelle il vous recommande à moi...

— Est un ordre à moi de me tenir dans une espèce de prison, dont il me fera tirer par quelques-uns de ses satellites...

— Mais pourquoi n'avez-vous pas fui?

— Où irais-je? Croyez-vous qu'il y ait un endroit de la terre où ne puisse atteindre le cardinal, s'il veut se donner la peine de tendre la main? Si j'étais un homme, à la rigueur, cela serait possible encore, mais une femme!... Que voulez-vous que fasse une

femme? Cette jeune pensionnaire que vous avez ici, a-t-elle essayé de fuir, elle?

— Non, c'est vrai; mais elle, c'est autre chose, je la crois retenue en France par quelque amour.

— Alors, dit milady avec un soupir, si elle aime, elle n'est pas tout à fait malheureuse.

— Ainsi, dit l'abbesse en regardant milady avec un intérêt croissant, c'est encore une pauvre persécutée que je vois?

— Hélas! oui, dit milady.

L'abbesse regarda un instant milady avec inquiétude, comme si une nouvelle pensée surgissait dans son esprit.

— Vous n'êtes pas ennemie de notre sainte foi? dit-elle en balbutiant.

— Moi! s'écria milady, moi, protestante? oh! non, j'atteste le Dieu qui nous entend que je suis au contraire une fervente catholique.

— Alors, madame, dit l'abbesse en souriant, rassurez-vous, la maison où vous êtes ne vous sera pas une prison bien dure, et nous ferons tout ce qu'il faudra pour vous faire chérir la captivité. Il y a plus, vous trouverez ici cette jeune femme persécutée sans doute par suite

de quelque intrigue de cour ; elle est aimable, gracieuse, elle vous plaira.

— Comment la nommez-vous?

— Elle m'a été recommandée par quelqu'un de très-haut placé sous le nom de Ketty. Je n'ai pas cherché à savoir son autre nom.

— Ketty ! s'écria milady ; quoi ! vous êtes sûre...?

— Qu'elle se fait appeler ainsi ? Oui, madame. La connaîtriez-vous?

Milady sourit à l'idée qui lui était venue que cette jeune femme pouvait être son ancienne camérière. Il se mêlait au souvenir de cette jeune fille un souvenir de colère, et un désir de vengeance avait bouleversé les traits de milady, qui reprirent au reste presque aussitôt l'expression calme et bienveillante que cette femme aux cent visages leur avait momentanément imprimée.

— Et quand pourrai-je voir cette jeune dame, pour laquelle je me sens déjà une si grande sympathie ? demanda milady.

— Ce soir, dit l'abbesse, dans la journée même. Mais vous voyagez depuis quatre jours, m'avez-vous dit ; vous-même, ce matin, vous vous êtes levée à cinq heures, vous

devez avoir besoin de repos; couchez-vous et dormez; à l'heure du dîner nous vous réveillerons.

Quoique milady eût très-bien pu se passer de sommeil, soutenue qu'elle était par toutes les excitations qu'une aventure nouvelle faisait éprouver à son cœur avide d'intrigues, elle n'en accepta pas moins l'offre de la supérieure. Depuis douze ou quinze jours elle avait passé par tant d'émotions diverses, que si son corps de fer pouvait encore soutenir la fatigue, son âme avait besoin de repos.

Elle prit donc congé de l'abbesse et se coucha, doucement bercée par ses idées de vengeance, auxquelles l'avait tout naturellement ramenée le nom de Ketty. Elle se rappelait cette promesse presque illimitée que lui avait faite le cardinal si elle réussissait dans son entreprise. Elle avait réussi : elle pourrait donc se venger de d'Artagnan.

Une seule chose épouvantait milady, c'était le souvenir de son mari, le comte de la Fère, qu'elle avait cru mort ou du moins expatrié, et qu'elle retrouvait dans Athos, le meilleur ami de d'Artagnan.

Mais aussi, s'il était l'ami de d'Artagnan, il

avait dû lui prêter assistance dans toutes les menées à l'aide desquelles la reine avait déjoué les projets de Son Éminence; s'il était l'ami de d'Artagnan, il était l'ennemi du cardinal, et sans doute elle parviendrait à l'envelopper dans la vengeance aux replis de laquelle elle comptait étouffer le jeune mousquetaire.

Toutes ces espérances étaient d'agréables pensées pour milady; aussi, bercée par elles, s'endormit-elle bientôt.

Elle fut réveillée par une voix douce qui retentit au pied de son lit. Elle ouvrit les yeux et vit l'abbesse, accompagnée d'une jeune femme aux cheveux blonds, au teint délicat, qui fixait sur elle un regard plein d'une bienveillante curiosité.

La figure de cette jeune femme lui était complétement inconnue. Toutes deux s'examinèrent avec une scrupuleuse attention tout en échangeant les compliments d'usage. Toutes deux étaient fort belles, mais de beautés tout à fait différentes. Cependant milady sourit en reconnaissant qu'elle l'emportait de beaucoup sur la jeune femme en grand air et en façons aristocratiques. Il est vrai que l'ha-

bit de novice que portait la jeune femme n'est pas très-avantageux pour soutenir une lutte de ce genre.

L'abbesse les présenta l'une à l'autre; puis lorsque cette formalité fut remplie, comme ses devoirs l'appelaient à l'église, elle laissa les deux jeunes femmes seules.

La novice, voyant milady couchée, voulait suivre la supérieure, mais milady la retint.

— Comment, madame, lui dit-elle, à peine vous ai-je aperçue, et vous voulez déjà me priver de votre présence, sur laquelle je comptais cependant un peu, je vous l'avoue, pour le temps que j'ai à passer ici?

— Non, madame, répondit la novice; seulement je craignais d'avoir mal choisi mon temps : vous dormiez, vous êtes fatiguée.

— Eh bien! dit milady, que peuvent demander les gens qui dorment? un bon réveil. Ce réveil, vous me l'avez donné, laissez-moi en jouir tout à mon aise.

Et lui prenant la main, elle l'attira sur un fauteuil qui était près de son lit.

La novice s'assit.

—Mon Dieu! dit-elle, que je suis malheu-

reuse! voilà six mois que je suis ici, sans l'ombre d'une distraction ; vous arrivez, votre présence allait être pour moi une compagnie charmante, et voilà que, selon toute probabilité, d'un moment à l'autre je vais quitter le couvent.

— Comment! dit milady, vous sortez donc bientôt?

— Du moins, je l'espère, dit la novice avec une expression de joie qu'elle ne cherchait pas le moins du monde à déguiser.

— Je crois avoir appris que vous aviez souffert de la part du cardinal, continua milady. C'eût été un motif de plus de sympathie entre nous.

— Ce que m'a dit notre bonne mère est donc la vérité, que vous étiez aussi une victime du cardinal?

— Chut! dit milady, même ici, ne parlons pas ainsi de lui : tous mes malheurs viennent d'avoir dit à peu près ce que vous venez de dire devant une femme que je croyais mon amie et qui m'a trahie. Et vous êtes aussi, vous, la victime d'une trahison?

— Non, dit la novice, mais de mon dévouement à une femme que j'aimais, pour

qui j'eusse donné ma vie, pour qui je la donnerais encore.

— Et qui vous a abandonnée là ? c'est cela !

— J'ai été assez injuste pour le croire ; mais depuis deux ou trois jours j'ai acquis la preuve du contraire, et j'en remercie Dieu. Il m'aurait coûté de croire qu'elle m'avait oubliée. Mais vous, madame, continua la novice, il me semble que vous êtes libre et qui si vous vouliez fuir il ne tiendrait qu'à vous.

— Où voulez-vous que j'aille, sans amis, sans argent, dans une partie de la France que je ne connais pas, où...?

— Oh ! s'écria la novice, quant à des amis, vous en aurez partout où vous voudrez ; vous paraissez si bonne et vous êtes si belle.

— Cela n'empêche pas, ajouta milady en adoucissant son sourire de manière à lui donner une expression angélique, que je suis seule et persécutée.

— Écoutez, dit la novice, il faut avoir bon espoir dans le ciel ; voyez-vous, il vient toujours un moment où le bien qu'on a fait plaide votre cause devant Dieu ; et tenez, peut-être est-ce un bonheur pour vous, tout humble

et sans pouvoir que je suis, que vous m'ayez rencontrée, car si je sors d'ici, eh bien! j'aurai quelques amis puissants, qui, après s'être mis en campagne pour moi, pourront aussi se mettre en campagne pour vous.

— Oh! quand j'ai dit que j'étais seule, dit milady, espérant faire parler la novice en parlant elle-même, ce n'est pas faute d'avoir aussi quelques connaissances haut placées; mais ces connaissances tremblent devant le cardinal. La reine elle-même n'ose pas soutenir de lutte contre le terrible ministre, et j'ai la preuve que Sa Majesté, malgré son excellent cœur, a plus d'une fois été obligée d'abandonner à la colère de Son Éminence les personnes qui l'avaient servie.

— Croyez-moi, madame, la reine peut avoir l'air d'avoir abandonné ces personnes-là, mais il ne faut pas en croire l'apparence; plus elles sont persécutées, plus elle pense à elles; et souvent au moment où elles croient qu'elle y pense le moins, elles ont la preuve d'un bon souvenir.

— Hélas! dit milady, je le crois, la reine est si bonne!

— Oh! vous la connaissez donc, cette belle

et noble reine, que vous parlez d'elle ainsi? s'écria la novice avec enthousiasme.

— C'est-à-dire, reprit milady poussée dans ses retranchements, que je n'ai pas l'honneur de la connaître personnellement, mais je connais bon nombre de ses amis les plus intimes. Je connais M. de Putange, j'ai connu en Angleterre M. Dujart; je connais M. de Tréville.

— M. de Tréville? s'écria la novice, vous connaissez M. de Tréville?

— Oui, parfaitement; beaucoup même.

— Le capitaine des mousquetaires du roi?

— Le capitaine des mousquetaires du roi.

— Oh! mais, vous allez voir, s'écria la novice, que tout à l'heure nous allons être des connaissances achevées, presque des amies. Si vous connaissez M. de Tréville, vous avez dû aller chez lui?

— Souvent, dit milady, qui, entrée dans cette voie et s'apercevant que le mensonge réussissait, voulait le pousser jusqu'au bout.

— Chez lui, vous avez dû voir quelques-uns de ses mousquetaires?

— Tous ceux qu'il reçoit habituellement, répondit milady, pour laquelle cette conver-

sation commençait à prendre un intérêt réel.

— Nommez-moi quelques-uns de ceux que vous connaissez, et vous verrez qu'ils seront de mes amis.

— Mais, dit milady embarrassée, je connais M. de Louvigny, M. de Courtivron, M. de Férussac.

La novice la laissa dire, puis voyant qu'elle s'arrêtait :

— Vous ne connaissez pas, dit-elle, un gentilhomme nommé Athos?

Milady devint aussi pâle que les draps dans lesquels elle était couchée, et, si maîtresse qu'elle fût d'elle-même, elle ne put s'empêcher de pousser un cri en saisissant la main de son interlocutrice et en la dévorant du regard.

— Quoi! qu'avez-vous? Oh! mon Dieu, demanda cette pauvre jeune femme, ai-je donc dit quelque chose qui vous ait blessée?

—Non, mais ce nom m'a frappée, parce que moi aussi j'ai connu ce gentilhomme, et qu'il me paraît étrange de trouver quelqu'un qui le connaisse beaucoup.

— Oh! oui, beaucoup, beaucoup! non-

seulement lui, mais encore ses amis, MM. Porthos et Aramis.

— En vérité! eux aussi je les connais, s'écria milady qui sentit le froid pénétrer jusqu'à son cœur.

— Eh bien! si vous les connaissez, vous devez savoir qu'ils sont bons et braves compagnons. Que ne vous adressez-vous à eux, si vous avez besoin d'appui?

— C'est-à-dire, balbutia milady, je ne suis liée réellement avec aucun d'eux; je les connais pour en avoir entendu parler par un de leurs amis, M. d'Artagnan.

— Vous connaissez M. d'Artagnan! s'écria la novice à son tour en saisissant les mains de milady et en la dévorant des yeux.

Puis remarquant l'étrange expression du regard de milady :

— Pardon, madame, dit-elle, vous le connaissez, à quel titre?

— Mais, reprit milady embarrassée, mais à titre d'ami.

— Vous me trompez, madame, dit la novice, vous avez été sa maîtresse!

— C'est vous qui l'avez été, madame, dit milady à son tour.

— Moi ! dit la novice.

— Oui, vous ; je vous connais maintenant : vous êtes madame Bonacieux.

La jeune femme se recula pleine de surprise et de terreur.

— Oh ! ne niez pas, répondez, reprit milady.

— Eh bien ! oui, madame, je l'aime, dit la novice. Sommes-nous rivales ?

La figure de milady s'illumina d'un feu tellement sauvage que, dans toute autre circonstance, madame Bonacieux se fût enfuie d'épouvante ; mais elle était tout à sa jalousie.

— Voyons, dites, madame, reprit madame Bonacieux avec une énergie dont on l'eût crue incapable, avez-vous été sa maîtresse ?

— Oh ! non ! s'écria milady avec un accent qui n'admettait pas le doute sur la vérité, jamais ! jamais !

— Je vous crois, dit madame Bonacieux ; mais pourquoi donc, alors, vous être écriée ainsi ?

— Comment, vous ne comprenez pas ? dit milady, qui était déjà remise de son trouble et qui avait retrouvé toute sa présence d'esprit.

— Comment voulez-vous que je comprenne? je ne sais rien.

— Vous ne comprenez pas que M. d'Artagnan, étant mon ami, m'avait prise pour confidente?

— Vraiment!

— Vous ne comprenez pas que je sais tout: votre enlèvement de la petite maison de Saint-Germain, son désespoir, celui de ses amis, leurs recherches depuis ce moment? Et comment voulez-vous que je ne m'étonne pas quand, sans m'en douter, je me trouve auprès de vous, dont nous avons parlé si souvent ensemble; de vous, qu'il aime de toute la force de son âme; de vous, qu'il m'avait fait aimer avant que je ne vous eusse vue! Ah! chère Constance, je vous trouve donc, je vous vois donc enfin!

Et milady tendit ses bras à madame Bonacieux, qui, convaincue par ce qu'elle venait de lui dire, ne vit plus dans cette femme, qu'un instant auparavant elle avait crue sa rivale, qu'une amie sincère et dévouée.

— Oh! pardonnez-moi! pardonnez-moi! s'écria-t-elle en se laissant aller sur son épaule, je l'aime tant!

Ces deux femmes se tinrent un instant embrassées. Certes si les forces de milady eussent été à la hauteur de sa haine, madame Bonacieux ne fût sortie que morte de cet embrassement.

Mais ne pouvant pas l'étouffer, elle lui sourit.

— Oh! chère belle, chère bonne petite, dit milady, que je suis heureuse de vous voir! Laissez-moi vous regarder.

Et en disant ces mots, elle la dévorait effectivement du regard.

— Oui, c'est bien vous. Ah! d'après ce qu'il m'a dit, je vous reconnais à cette heure, je vous reconnais parfaitement.

La pauvre jeune femme ne pouvait se douter de ce qui se passait d'affreusement cruel derrière le rempart de ce front pur, derrière ces yeux si brillants, où elle ne lisait que de l'intérêt et de la compassion.

— Alors vous savez ce que j'ai souffert, dit madame Bonacieux, puisqu'il vous a dit ce qu'il souffrait. Mais souffrir pour lui, c'est du bonheur.

Milady reprit machinalement :

— Oui, c'est du bonheur.

Elle pensait à autre chose.

— Et puis, continua madame Bonacieux, mon supplice touche à son terme : demain, ce soir peut-être, je le reverrai, et alors le passé n'existera plus.

— Ce soir? demain? s'écria milady, tirée de sa rêverie par ces paroles ; que voulez-vous dire? attendez-vous quelque nouvelle de lui?

— Je l'attends.

— Lui-même? d'Artagnan, ici!

— Lui-même.

— Mais c'est impossible! il est au siége de la Rochelle avec le cardinal ; il ne reviendra à Paris qu'après la prise de la ville.

— Vous le croyez ainsi ; mais est-ce qu'il y a quelque chose d'impossible à mon d'Artagnan, noble et loyal gentilhomme?

— Oh! je ne puis vous croire.

— Eh bien! lisez donc! dit, dans l'excès de son orgueil et de sa joie, la malheureuse jeune femme, en présentant une lettre à milady.

— L'écriture de madame de Chevreuse! se dit en elle-même milady. Ah! j'étais bien sûre qu'ils avaient des intelligences de ce côté-là.

Et elle lut avidement ces quelques lignes :

« Ma chère enfant, tenez-vous prête ; *notre ami* vous verra bientôt, et il ne vous verra que pour vous arracher de la prison où votre sûreté exigeait que vous fussiez cachée ; préparez-vous donc au départ et ne désespérez jamais de nous.

« Notre brave Gaston vient de se montrer brave et fidèle comme toujours ; dites-lui qu'on lui est bien reconnaissant quelque part de l'avis qu'il a donné. »

— Oui, oui, dit milady, oui, la lettre est précise, et savez-vous quel est cet avis ?

— Non. Je me doute seulement qu'il aura prévenu la reine de quelque nouvelle machination du cardinal.

— Oui, c'est cela sans doute, dit milady en rendant la lettre à madame Bonacieux et en laissant retomber sa tête pensive sur sa poitrine.

En ce moment, on entendit le galop d'un cheval.

— Oh ! s'écria madame Bonacieux en s'élançant à la fenêtre, serait-ce déjà lui ?

Milady était restée dans son lit, pétrifiée par la surprise; tant de choses inattendues lui arrivaient tout à coup que pour la première fois la tête lui manquait.

— Lui! lui! murmura-t-elle; serait-ce lui!

Et elle demeurait dans son lit les yeux fixes.

— Hélas! non, dit madame Bonacieux, c'est un homme que je ne connais pas. Il a l'air de venir ici. Oui, il ralentit sa course, il s'arrête à la porte, il sonne.

Milady sauta hors de son lit.

—Vous êtes bien sûre que ce n'est pas lui? dit-elle.

— Oh! oui, bien sûre.

— Vous avez peut-être mal vu.

— Oh! je verrais la plume de son feutre, le bout de son manteau, que je le reconnaîtrais, lui!

Milady s'habillait toujours.

— N'importe, cet homme vient ici, dites-vous?

— Oui, il est entré.

— C'est ou pour vous ou pour moi.

— Oh! mon Dieu, comme vous semblez agitée!

— Oui, je l'avoue, je n'ai pas votre confiance, je crains tout du cardinal.

— Chut! dit madame Bonacieux; on vient.

Effectivement la porte s'ouvrit et la supérieure entra.

— Est-ce vous qui arrivez de Boulogne? demanda-t-elle à milady.

— Oui, c'est moi, répondit celle-ci.

Et tâchant de ressaisir son sang-froid :

— Qui me demande?

— Un homme qui ne veut pas dire son nom, mais qui vient de la part du cardinal.

— Et qui veut me parler? demanda milady.

— Qui veut parler à une dame arrivant de Boulogne.

— Alors faites entrer, madame, je vous prie.

— Oh! mon Dieu, mon Dieu, dit madame Bonacieux, serait-ce quelque mauvaise nouvelle?

— J'en ai peur.

— Je vous laisse avec cet étranger; mais aussitôt son départ, si vous le permettez, je reviens.

— Comment donc! je vous en prie.

La supérieure et madame Bonacieux sortirent.

Milady resta seule, les yeux fixés sur la porte. Un instant après on entendit le bruit des éperons qui retentissaient sur les escaliers, puis les pas se rapprochèrent, puis la porte s'ouvrit et un homme parut.

Milady jeta un cri de joie. Cet homme, c'était le comte de Rochefort, l'âme damnée de Son Excellence.

CHAPITRE XI.

Deux variétés de démons.

— Ah! s'écrièrent ensemble Rochefort et milady, c'est vous!

— Oui, c'est moi.

— Et vous arrivez? demanda milady.

— De la Rochelle. Et vous?

— D'Angleterre.

— Buckingham?

— Mort, ou blessé dangereusement. Comme

je partais sans avoir rien pu obtenir de lui, un fanatique venait de l'assassiner.

— Ah! fit de Rochefort avec un sourire, voilà un hasard bien heureux, et qui satisfera fort Son Éminence. L'avez-vous prévenue?

— Je lui ai écrit de Boulogne. Mais comment êtes-vous ici?

— Son Éminence, inquiète, m'a envoyé à votre recherche.

— Je suis arrivée d'hier seulement.

— Et qu'avez-vous fait depuis hier?

— Je n'ai pas perdu mon temps.

— Oh! je m'en doute bien.

— Savez-vous qui j'ai rencontré ici?

— Non.

— Devinez.

— Comment voulez-vous?

— Cette jeune femme que la reine a tirée de prison...

— La maîtresse du petit d'Artagnan?

— Oui, madame Bonacieux, dont le cardinal ignorait la retraite.

— Eh bien! dit Rochefort, voilà encore un hasard qui peut aller de pair avec l'autre. M. le cardinal est en vérité un homme privilégié.

— Comprenez-vous mon étonnement, continua milady, quand je me suis trouvée face à face avec cette femme?

— Vous connaît-elle?

— Non.

— Alors elle vous regarde comme une étrangère?

Milady sourit.

— Je suis sa meilleure amie.

— Sur mon honneur, dit Rochefort, il n'y a que vous, ma chère comtesse, pour faire de ces miracles-là.

— Et bien m'en a pris, chevalier, dit milady, car savez-vous ce qui se passe?

— Non.

— On va la venir chercher demain ou après-demain, avec un ordre de la reine.

— Vraiment! et qui cela?

— D'Artagnan et ses amis.

— En vérité, ils en feront tant que nous serons obligés de les envoyer à la Bastille.

— Pourquoi n'est-ce point déjà fait?

— Que voulez-vous! parce que M. le cardinal a pour ces hommes une faiblesse que je ne comprends pas.

— Vraiment? Eh bien! dites-lui ceci, Ro-

chefort; dites-lui que notre conversation à l'auberge du Colombier rouge a été entendue par ces quatre hommes; dites-lui qu'après son départ, l'un d'eux est monté et m'a arraché par violence le sauf-conduit qu'il m'avait donné. Dites-lui qu'ils avaient fait prévenir lord de Winter de mon passage en Angleterre; que, cette fois encore, ils ont failli faire échouer ma mission, comme ils ont fait échouer celle des ferrets; dites-lui que, parmi ces quatre hommes, deux seulement sont à craindre, d'Artagnan et Athos; dites-lui que le troisième, Aramis, est l'amant de madame de Chevreuse; il faut laisser vivre celui-là, on sait son secret, il peut être utile; quant au quatrième, Porthos, c'est un sot, un fat et un niais : qu'il ne s'en occupe même pas.

— Mais ces quatre hommes doivent être à cette heure au siége de la Rochelle.

— Je le croyais comme vous, mais une lettre que madame Bonacieux a reçue de madame de Chevreuse, et qu'elle a eu l'imprudence de me communiquer, me porte à croire que ces quatre hommes au contraire sont en campagne pour la venir enlever.

— Diable! comment faire?

— Que vous a dit le cardinal à mon égard ?

— De prendre vos dépêches écrites ou verbales, de revenir en poste. Quand il saura ce que vous avez fait, il avisera ce que vous devez faire.

— Je dois donc rester ici ?

— Ici ou dans les environs.

— Vous ne pouvez m'emmener avec vous ?

— Non, l'ordre est formel ; aux environs du camp, vous pourriez être reconnue, et votre présence, vous le comprenez, compromettrait Son Éminence, surtout après ce qui vient de se passer là-bas. Seulement, dites-moi d'avance où vous attendrez des nouvelles du cardinal, que je sache toujours où vous retrouver.

— Écoutez, il est probable que je ne pourrai rester ici.

— Pourquoi ?

— Vous oubliez que mes ennemis peuvent arriver d'un moment à l'autre.

— C'est vrai ; mais alors cette petite femme va échapper à Son Éminence ?

— Bah ! dit milady avec un sourire qui n'appartenait qu'à elle, vous oubliez que je suis sa meilleure amie.

— Ah! c'est vrai; je puis donc dire au cardinal, à l'endroit de cette femme...

— Qu'il soit tranquille.

— Voilà tout? Il saura ce que cela veut dire?

— Il le devinera.

— Maintenant, voyons, que dois-je faire?

— Repartir à l'instant même; il me semble que les nouvelles que vous reportez valent bien la peine que l'on fasse diligence.

— Ma chaise s'est cassée en entrant à Lilliers.

— A merveille!

— Comment, à merveille?

— Oui, j'ai besoin de votre chaise, moi.

— Et comment partirai-je, alors?

— A franc étrier.

— Vous en parlez bien à votre aise, cent quatre-vingts lieues.

— Qu'est-ce que cela?

— On les fera. Après?

— En repassant à Lilliers, vous m'envoyez la chaise avec ordre à votre domestique de se mettre à ma disposition.

— Bien.

— Vous avez sans doute sur vous quelque ordre du cardinal?

— J'ai mon plein pouvoir.

— Vous le montrez à l'abbesse, et vous dites qu'on viendra me chercher, soit aujourd'hui, soit demain, et que j'aurai à suivre la personne qui se présentera en votre nom.

— Très-bien !

— N'oubliez pas de me traiter durement en parlant de moi à l'abbesse.

— A quoi bon ?

— Je suis une victime du cardinal. Il faut bien que j'inspire de la confiance à cette pauvre petite madame Bonacieux.

— C'est juste. Maintenant voulez-vous me faire un rapport de tout ce qui est arrivé ?

— Mais je vous ai raconté les événements, vous avez bonne mémoire, répétez les choses comme je les ai dites ; un papier se perd.

— Vous avez raison ; seulement, que je sache où vous retrouver, que je n'aille pas courir inutilement dans les environs.

— C'est juste, attendez.

— Voulez-vous une carte?

— Oh ! je connais ce pays à merveille.

— Vous ! Quand donc y êtes-vous venue?

— J'y ai été élevée.

— Vraiment !

— C'est bon à quelque chose, vous le voyez, que d'avoir été élevée quelque part.

— Vous m'attendrez donc?...

— Laissez-moi réfléchir un instant... Eh! tenez, à Armentières.

— Qu'est-ce que cela, Armentières?

— Une petite ville sur le bord de la Lys. Je n'aurai qu'à traverser la rivière et je suis en pays étranger.

— A merveille; mais il est bien entendu que vous ne traverserez la rivière qu'en cas de danger.

— C'est bien entendu.

— Et dans ce cas, comment saurai-je où vous êtes?

— Vous n'avez pas besoin de votre laquais?

— Non.

— C'est un homme sûr?

— A l'épreuve.

— Donnez-le-moi; personne ne le connaît: je le laisse à l'endroit que je quitte et il vous conduit où je suis.

— Et vous dites que vous m'attendez à Argentières?

— A Armentières.

— Écrivez-moi ce nom-là sur un morceau de papier, de peur que je ne l'oublie. Ce n'est pas compromettant un nom de ville, n'est-ce pas?

— Eh! qui sait? N'importe, dit milady en écrivant le nom sur une demi-feuille de papier, je me compromets.

— Bien, dit Rochefort en prenant des mains de milady le papier qu'il plia et qu'il enfonça dans la coiffe de son chapeau. D'ailleurs, soyez tranquille, je vais faire comme les enfants, et, dans le cas où je perdrais ce papier, répéter le nom tout le long de la route. Maintenant, est-ce tout?

— Je le crois.

— Cherchons bien : Buckingham mort ou grièvement blessé; votre entretien avec le cardinal entendu des quatre mousquetaires; lord de Winter prévenu de votre arrivée à Portsmouth; d'Artagnan et Athos à la Bastille; Aramis l'amant de madame de Chevreuse; Porthos un fat; madame Bonacieux retrouvée; vous envoyer la chaise le plus tôt possible; mettre mon laquais à votre disposition; faire de vous une victime du cardinal, pour que l'abbesse ne prenne aucun soup-

çon ; Armentières sur le bord de la Lys. Est-ce cela ?

— En vérité, mon cher chevalier, vous êtes un miracle de mémoire. A propos, ajoutez une chose...

— Laquelle ?

—J'ai vu de très-jolis bois qui doivent toucher au jardin du couvent. Dites qu'il m'est permis de me promener dans ces bois ; qui sait ? j'aurai peut-être besoin de sortir par une porte de derrière.

— Vous pensez à tout.

— Et vous oubliez une chose.

— Laquelle ?

— C'est de me demander si j'ai besoin d'argent.

— C'est juste, combien voulez-vous ?

— Tout ce que vous aurez d'or.

— J'ai cinq cents pistoles à peu près.

— J'en ai autant. Avec mille pistoles, on fait face à tout. Videz vos poches.

— Voilà.

— Bien. Et vous partez ?

— Dans une heure, le temps de manger un morceau, pendant lequel j'enverrai chercher un cheval de poste.

— A merveille. Adieu, comte.

— Adieu, comtesse.

— Recommandez-moi au cardinal.

— Recommandez-moi à Satan.

Milady et Rochefort échangèrent un sourire et se séparèrent.

Une heure après, Rochefort partit au grand galop de son cheval; cinq heures après il passait à Arras.

Nos lecteurs savent déjà comment il avait été reconnu par d'Artagnan, et comment cette reconnaissance, en inspirant des craintes aux quatre mousquetaires, avait donné une nouvelle activité à leur voyage.

CHAPITRE XII.

Une goutte d'eau.

A peine Rochefort fut-il sorti, que madame Bonacieux rentra. Elle trouva milady le visage riant.

— Eh bien, dit la jeune femme, ce que vous craigniez est donc arrivé : ce soir ou demain le cardinal vous envoie prendre.

— Comment savez-vous cela?

— Je l'ai entendu de la bouche même du messager.

— Venez vous asseoir ici près de moi, dit milady.

— Me voici.

— Attendez que je m'assure si personne ne nous écoute.

— Pourquoi toutes ces précautions?

— Vous allez le savoir.

Milady se leva, alla à la porte, l'ouvrit, regarda dans le corridor et revint s'asseoir près de madame Bonacieux.

— Alors, dit-elle, il a bien joué son rôle.

— Qui cela ?

— Celui qui s'est présenté à l'abbesse comme l'envoyé du cardinal.

— C'était donc un rôle qu'il jouait ?

— Oui, mon enfant.

— Cet homme n'est donc point...?

— Cet homme, dit milady en baissant la voix, c'est mon frère.

— Votre frère ! s'écria madame Bonacieux.

— Il n'y a que vous qui sachiez ce secret, mon enfant ; si vous le confiez à qui que ce soit au monde, je serai perdue, et vous aussi peut être.

— Oh ! mon Dieu !

— Écoutez : voilà ce qui se passe : mon frère,

qui venait à mon secours pour m'enlever d'ici, de force s'il le fallait, a rencontré l'émissaire du cardinal qui venait me chercher. Il l'a suivi. Arrivé à un endroit du chemin solitaire et écarté, il a mis l'épée à la main, en sommant le messager de lui remettre les papiers dont il était porteur. Le messager a voulu se défendre : mon frère l'a tué.

— Oh ! fit madame Bonacieux en frissonnant.

— C'était le seul moyen, songez-y. Alors mon frère résolut de substituer la ruse à la force : il a pris les papiers, et il s'est présenté ici comme l'émissaire du cardinal lui-même, et dans une heure ou deux, une voiture doit venir me prendre de la part de Son Éminence.

— Je comprends, cette voiture, c'est votre frère qui l'envoie.

— Justement, mais ce n'est pas le tout, cette lettre que vous avez reçue et que vous croyez de madame de Chevreuse...

— Eh bien ?

— Elle est fausse.

— Comment cela ?

— Oui, fausse : c'est un piége pour que

vous ne fassiez pas de résistance quand on viendra vous chercher.

— Mais c'est d'Artagnan qui viendra.

—Détrompez-vous; d'Artagnan et ses amis sont retenus au siége de la Rochelle.

— Comment savez-vous cela?

—Mon frère a rencontré des émissaires du cardinal en habits de mousquetaires. On vous aurait appelée à la porte, vous auriez cru avoir affaire à des amis, on vous enlevait et l'on vous ramenait à Paris.

— Oh! mon Dieu! ma tête se perd au milieu de ce chaos d'iniquités. Je sens que si cela durait, reprit madame Bonacieux en portant ses mains à son front, je deviendrais folle.

— Attendez.

— Quoi?

— J'entends le pas d'un cheval, c'est celui de mon frère qui repart, je veux lui dire un dernier adieu; venez.

Milady ouvrit la fenêtre, et fit signe à madame Bonacieux de l'y venir rejoindre. La jeune femme y alla.

Rochefort passait au galop.

— Adieu, frère! cria milady.

Le chevalier leva la tête, vit les deux jeunes femmes, et tout courant fit à milady un signe amical de la main.

— Ce bon George ! dit-elle en refermant la fenêtre avec une expression de visage pleine d'affection et de mélancolie.

Et elle revint s'asseoir à sa place comme si elle eût été plongée dans des réflexions toutes personnelles.

— Chère dame ! dit madame Bonacieux, pardon de vous interrompre, mais que me conseillez-vous de faire ? Mon Dieu ! Vous avez plus d'expérience que moi, parlez, je vous écoute.

— D'abord, dit milady, il se peut que je me trompe et que d'Artagnan et ses amis viennent véritablement à votre secours.

— Oh ! c'eût été trop beau, s'écria madame Bonacieux, et tant de bonheur n'est pas fait pour moi.

— Alors, vous comprenez, ce serait tout simplement une question de temps, une espèce de course à qui arrivera le premier : si ce sont vos amis qui l'emportent en rapidité, vous êtes sauvée ; si ce sont les satellites du cardinal, vous êtes perdue.

— Oh ! oui ! oui ! perdue sans miséricorde ! Que faire donc ? que faire ?

— Il y aurait un moyen bien simple, bien naturel.

— Lequel, dites ?

— Ce serait d'attendre, cachée dans les environs, et de s'assurer ainsi quels sont les hommes qui viendront vous demander.

— Mais où attendre ?

— Oh ! ceci n'est point une question ; moi-même je m'arrête et je me cache à quelques lieues d'ici en attendant que mon frère vienne me rejoindre ; eh bien ! je vous emmène avec moi, nous nous cachons et nous attendons ensemble.

— Mais on ne me laissera pas partir, je suis ici presque prisonnière.

— Comme on croit que je pars sur un ordre du cardinal, on ne vous croira pas très-pressée de me suivre.

— Eh bien ?

— Eh bien ! la voiture est à la porte, vous me dites adieu, vous montez sur le marchepied pour me serrer dans vos bras une dernière fois ; le domestique de mon frère, qui vient me prendre, est prévenu ; il fait un si-

gne au postillon et nous partons au galop.

—Mais d'Artagnan, d'Artagnan, s'il vient?

— Ne le saurons-nous pas?

— Comment?

— Rien de plus facile : nous renvoyons à Béthune ce domestique de mon frère, à qui, je vous l'ai dit, nous pouvons nous fier; il prend un déguisement et se loge en face du couvent; si ce sont les émissaires du cardinal qui viennent, il ne bouge pas; si c'est M. d'Artagnan et ses amis, il les amène où nous sommes.

— Il les connaît donc?

—Sans doute; n'a-t-il pas vu M. d'Artagnan chez moi?

— Oh! oui, oui, vous avez raison. Ainsi, tout va bien, tout est pour le mieux; mais ne nous éloignons pas d'ici.

— A sept ou huit heures tout au plus, nous nous tenons sur la frontière, par exemple, et à la première alerte nous sortons de France.

— Et d'ici là, que faire?

— Attendre.

— Mais s'ils arrivent?

— La voiture de mon frère arrivera avant eux.

— Si je suis loin de vous quand on viendra vous prendre, à dîner ou à souper, par exemple ?

— Faites une chose.

— Laquelle ?

— Dites à notre bonne supérieure que, pour nous quitter le moins possible, vous lui demandez la permission de partager mon repas.

— Le permettra-t-elle?

— Quel inconvénient y a-t-il à cela?

— Oh ! très-bien ! de cette façon nous ne nous séparerons pas un instant.

— Eh bien, descendez chez elle pour lui exposer votre demande ; je me sens la tête lourde, je vais faire un tour de jardin.

— Allez ; et où vous retrouverai-je?

— Ici, dans une heure.

— Ici, dans une heure ! Oh ! vous êtes bonne, et je vous remercie.

— Comment ne m'intéresserais-je pas à vous ? Quand vous ne seriez pas belle et charmante, n'êtes-vous pas l'amie d'un de mes meilleurs amis ?

— Cher d'Artagnan ! oh ! comme il vous remerciera !

— Je l'espère bien. Allons, tout est convenu ; descendons.

— Vous allez au jardin?

— Oui.

— Suivez ce corridor; un petit escalier vous y conduit.

— A merveille, merci.

Et les deux femmes se quittèrent en échangeant un charmant sourire.

Milady avait dit la vérité : elle avait la tête lourde, car ses projets mal classés s'y heurtaient comme dans un chaos. Elle avait besoin d'être seule pour mettre un peu d'ordre dans ses idées; elle voyait vaguement dans l'avenir, mais il lui fallait un peu de silence et de quiétude pour donner à toutes ses idées, encore confuses, une forme distincte, un plan arrêté.

Ce qu'il y avait de plus pressé, c'était d'enlever madame Bonacieux, de la mettre en lieu de sûreté, et là, le cas échéant, de s'en faire un otage. Milady commençait à redouter l'issue de ce duel terrible où ses ennemis mettaient autant de persévérance qu'elle mettait, elle, d'acharnement.

D'ailleurs elle sentait, comme on sent venir

un orage, que cette issue était proche et ne pouvait manquer d'être terrible.

Le principal pour elle, comme nous l'avons dit, était donc de tenir madame Bonacieux entre ses mains ; madame Bonacieux, c'était la vie de d'Artagnan ; c'était plus que sa vie, c'était celle de la femme qu'il aimait. C'était, en cas de mauvaise fortune, un moyen de traiter et d'obtenir sûrement de bonnes conditions.

Or, ce point était arrêté. Madame Bonacieux, sans défiance, la suivait ; une fois cachée avec elle à Armentières, il était facile de lui faire croire que d'Artagnan n'était pas venu à Béthune. Dans quinze jours au plus, Rochefort serait de retour. Pendant ces quinze jours, d'ailleurs, elle aviserait à ce qu'elle aurait à faire pour se venger des quatre amis. Elle ne s'ennuierait pas, Dieu merci ! car elle aurait le plus doux passe-temps que les événements puissent accorder à une femme de son caractère : une bonne vengeance à perfectionner.

Tout en rêvant, elle jetait les yeux autour d'elle et classait dans sa tête la topographie du jardin. Milady était comme un bon général qui prévoit tout ensemble la victoire et la

défaite, et qui est tout prêt, selon les chances de la bataille, à marcher en avant ou à battre en retraite.

Au bout d'une heure elle entendit une douce voix qui l'appelait : c'était madame Bonacieux. La bonne abbesse avait naturellement consenti à tout, et, pour commencer, elles allaient souper ensemble.

En arrivant dans la cour, elles entendirent le bruit d'une voiture qui s'arrêtait à la porte.

Milady écouta.

— Entendez-vous? dit-elle.

— Oui, le roulement d'une voiture.

— C'est celle que mon frère nous envoie.

— Oh! mon Dieu!

— Voyons, du courage!

On sonna à la porte du couvent, milady ne s'était pas trompée.

— Montez dans votre chambre, dit-elle à madame Bonacieux, vous avez bien quelques bijoux que vous désirez emporter?

— J'ai ses lettres, dit-elle.

— Eh bien! allez les chercher et venez me rejoindre chez moi, nous souperons à la

hâte ; peut-être voyagerons-nous une partie de la nuit, il faut prendre des forces.

— Grand Dieu ! dit madame Bonacieux en mettant sa main sur sa poitrine, mon cœur m'étouffe, je ne puis marcher !

— Du courage ! allons, du courage ! pensez que dans un quart d'heure vous êtes sauvée, et songez que ce que vous allez faire, c'est pour lui que vous le faites.

— Oh ! oui, tout, tout pour lui. Vous m'avez rendu mon courage par un seul mot. Allez, je vous rejoins.

Milady monta vivement chez elle ; elle y trouva le laquais de Rochefort et lui donna ses instructions.

Il devait attendre à la porte ; si par hasard les mousquetaires paraissaient, la voiture partait au galop, faisait le tour du couvent et allait attendre milady à un petit village qui était situé de l'autre côté du bois.

Dans ce cas, milady traversait le jardin et gagnait le village à pied ; nous l'avons dit déjà, milady connaissait à merveille cette partie de la France.

Si les mousquetaires ne paraissaient pas, les choses allaient comme il était convenu.

Madame Bonacieux montait dans la voiture sous prétexte de lui dire adieu, et elle enlevait madame Bonacieux.

Madame Bonacieux entra, et pour lui ôter tout soupçon, si elle en avait, milady répéta devant elle au laquais toute la dernière partie de ses instructions.

Milady fit quelques questions sur la voiture; c'était une chaise attelée de trois chevaux, conduite par un postillon; le laquais de Rochefort devait la précéder en courrier.

C'était à tort que milady craignait que madame Bonacieux eût des soupçons; la pauvre jeune femme était trop pure pour soupçonner dans une autre femme une telle perfidie: d'ailleurs, le nom de la comtesse de Winter, qu'elle avait entendu prononcer par l'abbesse, lui était parfaitement inconnu, et elle ignorait même qu'une femme eût eu une part si grande et si fatale aux malheurs de sa vie.

— Vous le voyez, dit milady lorsque le laquais fut sorti, tout est prêt. L'abbesse ne se doute de rien et croit qu'on me vient chercher de la part du cardinal. Cet homme va donner les derniers ordres: prenez la moin-

dre chose, buvez un doigt de vin et partons.

— Oui, dit machinalement madame Bonacieux, oui, partons.

Milady lui fit signe de s'asseoir devant elle, lui versa un petit verre de vin d'Espagne et lui servit un blanc de poulet.

— Voyez, lui dit-elle, si tout ne nous seconde pas; voici la nuit qui vient; au point du jour nous serons arrivées dans notre retraite, et nul ne pourra se douter où nous sommes. Voyons, du courage, prenez quelque chose.

Madame Bonacieux mangea machinalement quelques bouchées et trempa ses lèvres dans son verre.

— Allons donc, allons donc, dit milady portant le sien à ses lèvres, faites comme moi.

Mais au moment où elle l'approchait de sa bouche, sa main resta suspendue: elle venait d'entendre sur la route comme le roulement lointain d'un galop qui allait s'approchant; puis, presque en même temps, il lui sembla entendre des hennissements de chevaux.

Ce bruit la tira de sa joie comme un bruit d'orage réveille au milieu d'un beau rêve;

elle pâlit et courut à la fenêtre, tandis que madame Bonacieux, se levant toute tremblante, s'appuyait sur sa chaise pour ne point tomber.

On ne voyait rien encore; seulement on entendait le galop plus distinctement.

— Oh! mon Dieu! dit madame Bonacieux, qu'est-ce que ce bruit?

— Celui de nos amis ou de nos ennemis, dit milady avec un sang-froid terrible. Restez où vous êtes, je vais vous le dire.

Madame Bonacieux demeura debout, muette, immobile et pâle comme une statue.

Cependant le bruit devenait plus fort; les chevaux ne devaient pas être à plus de cent cinquante pas; si on ne les apercevait pas encore, c'est que la route faisait un coude. Toutefois, le bruit était si distinct qu'on eût pu compter les chevaux par le bruit saccadé de leurs fers.

Milady regardait de toute la puissance de son attention; il faisait juste assez clair pour qu'elle pût reconnaître ceux qui venaient.

Tout à coup, au détour du chemin, elle vit reluire des chapeaux galonnés et flotter

des plumes; elle compta deux, puis cinq, puis huit cavaliers. L'un deux précédait tous les autres de deux longueurs de cheval.

Milady poussa un rugissement. Dans celui qui tenait la tête elle reconnut d'Artagnan.

— Oh! mon Dieu, mon Dieu! s'écria madame Bonacieux, qu'y a-t-il donc?

— C'est l'uniforme des gardes de M. le cardinal; pas un instant à perdre, s'écria milady. Fuyons, fuyons!

— Oui, oui, fuyons, répéta madame Bonacieux, mais sans pouvoir faire un pas, clouée qu'elle était à sa place par la terreur.

On entendit les cavaliers qui passaient sous la fenêtre.

— Venez donc, mais venez donc! s'écriait milady en essayant de traîner la jeune femme par le bras. Grâce au jardin, nous pouvons fuir encore, j'ai la clef; mais hâtons-nous, dans cinq minutes il sera trop tard.

Madame Bonacieux essaya de marcher, fit deux pas, et tomba sur ses genoux.

Milady essaya de la soulever et de l'emporter, mais elle ne put en venir à bout.

En ce moment on entendit le roulement de la voiture, qui, à la vue des mousquetaires,

partait au galop. Puis trois ou quatre coups de feu retentirent.

— Une dernière fois, voulez-vous venir? s'écria milady.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu! vous voyez bien que les forces me manquent, vous voyez bien que je ne puis marcher, fuyez seule.

— Fuir seule! vous laisser ici ! non, non, jamais ! s'écria milady.

Tout à coup un éclair livide jaillit de ses yeux, elle courut à la table, versa dans le verre de madame Bonacieux le contenu d'un chaton de bague qu'elle ouvrit avec une promptitude singulière.

C'était un grain rougeâtre qui se fondit aussitôt.

Puis prenant le verre d'une main ferme :

— Buvez, dit-elle, ce vin vous donnera des forces ; buvez.

Et elle approcha le verre des lèvres de la jeune femme, qui but machinalement.

— Ah ! ce n'est pas ainsi que je voulais me venger, dit milady en reposant avec un sourire infernal le verre sur la table ; mais, ma foi ! on fait ce qu'on peut.

Et elle s'élança hors de l'appartement.

Madame Bonacieux la regarda fuir, sans pouvoir la suivre; elle était comme ces gens qui rêvent qu'on les poursuit et qui essayent vainement de marcher.

Quelques minutes se passèrent; un bruit affreux retentissait à la porte; à chaque instant madame Bonacieux s'attendait à voir reparaître milady, qui ne reparaissait pas.

Plusieurs fois, de terreur sans doute, la sueur monta froide à son front brûlant.

Enfin elle entendit le grincement des grilles qu'on ouvrait; le bruit des bottes et des éperons retentit par les escaliers; il se faisait un grand murmure de voix qui allaient se rapprochant et au milieu desquelles il lui semblait entendre prononcer son nom.

Tout à coup elle jeta un grand cri de joie et s'élança vers la porte : elle avait reconnu la voix de d'Artagnan.

— D'Artagnan! d'Artagnan! s'écria-t-elle, est-ce vous? Par ici!

— Constance! Constance! répondit le jeune homme, où êtes-vous? Mon Dieu!

Au même moment la porte de la cellule céda au choc plutôt qu'elle ne s'ouvrit. Plusieurs hommes se précipitèrent dans la cham-

bre ; madame Bonacieux était tombée sur un fauteuil sans pouvoir faire un mouvement.

D'Artagnan jeta un pistolet encore fumant qu'il tenait à la main et tomba à genoux devant sa maîtresse ; Athos repassa le sien à sa ceinture; Porthos et Aramis, qui tenaient leurs épées nues, les remirent au fourreau.

— Oh ! d'Artagnan, mon bien-aimé d'Artagnan, tu viens donc enfin ! tu ne m'avais pas trompée ; c'est bien toi !

— Oui, oui, Constance. Réunis enfin !

— Oh ! *elle* avait beau dire que tu ne viendrais pas, j'espérais sourdement; je n'ai pas voulu fuir. Oh ! comme j'ai bien fait ! comme je suis heureuse !

A ce mot *elle*, Athos, qui s'était assis tranquillement, se leva tout à coup.

— *Elle ?* qui, *elle?* demanda d'Artagnan.

— Mais, ma compagne, celle qui, par amitié pour moi, voulait me soustraire à mes persécuteurs ; celle qui, vous prenant pour des gardes du cardinal, vient de s'enfuir.

— Votre compagne ! s'écria d'Artagnan devenant plus pâle que le voile blanc de sa maîtresse; de quelle compagne voulez-vous parler?

— De celle dont la voiture était à la porte ;

d'une femme qui se dit votre amie, d'Artagnan; d'une femme à qui vous avez tout raconté.

— Son nom! s'écria d'Artagnan; mon Dieu! ne savez-vous donc pas son nom?

— Si fait! on l'a prononcé devant moi; attendez; mais, c'est étrange... Ah! mon Dieu! ma tête se trouble, je n'y vois plus...

— A moi! mes amis, à moi! ses mains sont glacées, s'écria d'Artagnan; elle se trouve mal. Grand Dieu! elle perd connaissance.

Tandis que Porthos appelait au secours de toute la puissance de sa voix, Aramis courut à la table pour prendre un verre d'eau, mais il s'arrêta en voyant l'horrible altération du visage d'Athos, qui, debout devant la table, les cheveux hérissés, les traits glacés de stupeur, regardait l'un des verres et semblait en proie au doute le plus horrible.

— Oh! disait Athos, oh! non! c'est impossible! Dieu ne permettrait pas un pareil crime!

— De l'eau! de l'eau! criait d'Artagnan; de l'eau!

— Oh! pauvre femme! pauvre femme! murmurait Athos d'une voix brisée.

Madame Bonacieux rouvrit les yeux sous les baisers de d'Artagnan.

— Elle revient à elle ! s'écria le jeune homme ; oh ! mon Dieu, mon Dieu , je te remercie !

—Madame, dit Athos, madame, au nom du ciel, à qui ce verre vide ?

— A moi , monsieur , répondit la jeune femme d'une voix mourante.

— Mais qui vous a versé le vin qui était dans ce verre ?

— *Elle !*

—Mais, qui donc *elle ?*

— Ah ! je me souviens, dit madame Bonacieux : la comtesse de Winter.

Les quatre amis poussèrent un seul et même cri , mais celui d'Athos domina tous les autres.

En ce moment le visage de madame Bonacieux devint livide , une douleur sourde la terrassa, elle tomba haletante dans les bras de Porthos et d'Aramis.

D'Artagnan saisit les mains d'Athos avec une angoisse impossible à décrire.

— Eh quoi ! dit-il, tu crois ?...

Sa voix s'éteignit dans un sanglot.

— Je crois tout, dit Athos en se mordant les lèvres jusqu'au sang.

—D'Artagnan, d'Artagnan, s'écria madame Bonacieux, où es-tu? ne me quitte pas, tu vois bien que je vais mourir!

D'Artagnan lâcha les mains d'Athos, qu'il tenait encore entre ses mains crispées, et courut à elle.

Son visage si beau était tout bouleversé, ses yeux vitreux n'avaient déjà plus de regard, un tremblement convulsif agitait son corps, la sueur coulait sur son front.

— Au nom du ciel, courez, appelez. Porthos, Aramis, demandez du secours!

— Inutile, dit Athos, inutile : au poison qu'elle verse il n'y a pas de contre-poison.

— Oui,.oui, du secours, du secours! murmura madame Bonacieux; du secours!

Puis rassemblant toutes ses forces, elle prit la tête du jeune homme entre ses deux mains, le regarda un instant comme si toute son âme était passée dans son regard, et avec un cri sanglotant elle appuya ses lèvres sur les siennes.

— Constance, Constance! s'écria d'Artagnan.

Un soupir s'échappa de la bouche de madame Bonacieux, effleurant celle de d'Artagnan; ce soupir, c'était cette âme si chaste et si aimante qui remontait au ciel.

D'Artagnan ne serrait plus qu'un cadavre entre ses bras.

Le jeune homme poussa un cri et tomba près de sa maîtresse aussi pâle et aussi glacé qu'elle.

Porthos pleura! Aramis montra le poing au ciel! Athos fit le signe de la croix!

En ce moment un homme parut sur la porte, presque aussi pâle que ceux qui étaient dans la chambre; il regarda autour de lui, vit madame Bonacieux morte et d'Artagnan évanoui.

Il apparaissait juste à cet instant de stupeur qui suit les grandes catastrophes.

— Je ne m'étais pas trompé, dit-il; voilà M. d'Artagnan, et vous êtes ses trois amis, MM. Athos, Porthos et Aramis.

Ceux dont les noms venaient d'être prononcés regardaient l'étranger avec étonnement; il leur semblait à tous trois le reconnaître.

— Messieurs, reprit le nouveau venu, vous

êtes comme moi à la recherche d'une femme qui, ajouta-t-il avec un sourire terrible, a dû passer par ici, car j'y vois un cadavre.

Les trois amis restèrent muets ; seulement la voix comme le visage leur rappelait un homme qu'ils avaient déjà vu, mais ils ne pouvaient se souvenir dans quelles circonstances.

— Messieurs, continua l'étranger, puisque vous ne voulez pas reconnaître un homme qui probablement vous doit la vie deux fois, il faut bien que je me nomme : je suis lord de Winter, le beau-frère de cette femme.

Les trois amis jetèrent un cri de surprise.

Athos se leva et lui tendit la main.

— Soyez le bienvenu, milord, dit-il, vous êtes des nôtres.

— Je suis parti cinq heures après elle de Portsmouth, dit lord de Winter, je suis arrivé trois heures après elle à Boulogne, je l'ai manquée de vingt minutes à Saint-Omer ; enfin, à Lilliers j'ai perdu sa trace. J'allais au hasard, m'informant à tout le monde, quand je vous ai vus passer au galop ; j'ai reconnu M. d'Artagnan, je vous ai appelés, vous ne m'avez pas répondu ; j'ai voulu vous suivre, mais

mon cheval était trop fatigué pour aller du même train que les vôtres, et cependant il paraît que, malgré la diligence que vous avez faite, vous êtes encore arrivés trop tard.

— Vous voyez, dit Athos en montrant à lord de Winter madame Bonacieux morte et d'Artagnan que Porthos et Aramis essayaient de rappeler à la vie.

— Sont-ils donc morts tous deux? demanda froidement lord de Winter.

— Non, heureusement, répondit Athos, M. d'Artagnan n'est qu'évanoui.

— Ah! tant mieux! dit lord de Winter.

En effet, en ce moment d'Artagnan rouvrit les yeux.

Il s'arracha des bras de Porthos et d'Aramis et se jeta comme un insensé sur le corps de sa maîtresse.

Athos se leva, marcha vers son ami d'un pas lent et solennel, l'embrassa tendrement, et, comme il éclatait en sanglots, il lui dit de sa voix si noble et si persuasive :

— Ami, sois homme : les femmes pleurent les morts, les hommes les vengent!

— Oh! oui, dit d'Artagnan, oui, si c'est pour la venger, je suis prêt à te suivre.

Athos profita de ce moment de force que l'espoir de la vengeance rendait à son malheureux ami, pour faire signe à Porthos et à Aramis d'aller chercher la supérieure.

Les deux amis la rencontrèrent dans le corridor, encore toute troublée et tout éperdue de tant d'événements ; elle appela quelques religieuses, qui, contre toutes les habitudes monastiques, se trouvèrent en présence des cinq hommes.

— Madame, dit Athos en passant le bras de d'Artagnan sous le sien, nous abandonnons à vos soins pieux le corps de cette malheureuse femme. Ce fut un ange sur la terre avant d'être un ange au ciel. Traitez-la comme une de vos sœurs ; nous reviendrons un jour prier sur sa tombe.

D'Artagnan cacha sa figure dans la poitrine d'Athos et éclata en sanglots.

— Pleure, dit Athos, pleure, cœur plein d'amour, de jeunesse et de vie. Hélas ! je voudrais bien pouvoir pleurer comme toi !

Et il entraîna son ami, affectueux comme un père, consolant comme un prêtre, grand comme l'homme qui a beaucoup souffert.

Tous cinq, suivis de leurs valets, tenant

leurs chevaux par la bride, s'avancèrent alors vers la ville de Béthune, dont on apercevait le faubourg, et ils s'arrêtèrent devant la première auberge qu'ils rencontrèrent.

— Mais, dit d'Artagnan, ne poursuivons-nous pas cette femme?

— Plus tard, dit Athos; j'ai des mesures à prendre.

— Elle nous échappera, reprit le jeune homme, elle nous échappera, Athos, et ce sera ta faute.

— Je réponds d'elle, dit Athos.

D'Artagnan avait une telle confiance dans la parole de son ami, qu'il baissa la tête et entra dans l'auberge sans rien répondre.

Porthos et Aramis se regardaient, ne comprenant rien à l'assurance d'Athos.

Lord de Winter croyait qu'il parlait ainsi pour engourdir la douleur de d'Artagnan.

— Maintenant, messieurs, dit Athos lorsqu'il se fut assuré qu'il y avait cinq chambres de libres dans l'hôtel, retirons-nous chacun chez soi. D'Artagnan a besoin d'être seul pour pleurer, et vous pour dormir. Je me charge de tout, soyez tranquilles.

— Il me semble cependant, dit lord de

Winter, que, s'il y a quelques mesures à prendre contre la comtesse, cela me regarde : c'est ma belle-sœur.

— Et moi, dit Athos, c'est ma femme !

D'Artagnan tressaillit, car il comprit qu'Athos était sûr de sa vengeance, puisqu'il révélait un pareil secret ; Porthos et Aramis se regardèrent en pâlissant, lord de Winter pensa qu'Athos était fou.

— Retirez-vous donc, dit Athos, et laissez-moi faire ; vous voyez bien qu'en ma qualité de mari cela me regarde. Seulement, d'Artagnan, si vous ne l'avez pas perdu, remettez-moi ce papier qui s'est échappé du chapeau de cet homme, et sur lequel est écrit le nom de la ville.

— Ah ! dit d'Artagnan, je comprends ; ce nom écrit de sa main...

— Tu vois bien, dit Athos, qu'il y a un Dieu dans le ciel !

CHAPITRE XIII.

L'homme au manteau rouge.

Le désespoir d'Athos avait fait place à une douleur concentrée qui rendait plus lucides encore les brillantes qualités de cet homme.

Tout entier à une seule pensée, celle de la promesse qu'il avait faite et de la responsabilité qu'il avait prise, il se retira le dernier dans sa chambre, pria l'hôte de lui procurer une carte de la province, se courba dessus, interrogea les lignes tracées, recon-

20.

nut que quatre chemins différents se rendaient de Béthune à Armentières, et fit appeler les valets.

Planchet, Grimaud, Mousqueton et Bazin se présentèrent et reçurent les ordres clairs, ponctuels et graves d'Athos. Ils devaient partir au point du jour le lendemain et se rendre à Armentières, chacun par une route différente. Planchet, le plus intelligent des quatre, devait suivre celle qu'avait prise la voiture sur laquelle les trois amis avaient tiré, et qui était accompagnée, on se le rappelle, du domestique de Rochefort.

Athos mit les valets en campagne, d'abord parce que, depuis que ces hommes étaient à son service et à celui de ses amis, il avait reconnu en chacun d'eux des qualités différentes et essentielles; puis, des valets qui interrogent inspirent aux paysans moins de défiance que leurs maîtres et trouvent plus de sympathie chez ceux auxquels ils s'adressent.

Enfin milady connaissait les maîtres, tandis qu'elle ne connaissait pas les valets. Au contraire, les valets connaissaient parfaitement milady.

Tous quatre devaient se trouver le lendemain à onze heures à l'endroit indiqué. S'ils avaient découvert la retraite de milady, trois resteraient à la garder, le quatrième reviendrait à Béthune pour prévenir Athos et servir de guide aux trois amis.

Ces dispositions prises, les valets se retirèrent à leur tour.

Athos alors se leva de sa chaise, ceignit son épée, s'enveloppa dans son manteau, et sortit de l'hôtel : il était dix heures à peu près; à dix heures du soir, on le sait, en province, les rues sont peu fréquentées. Athos cependant cherchait visiblement quelqu'un à qui il pût adresser une question. Enfin il rencontra un passant attardé, s'approcha de lui, et lui dit quelques paroles. L'homme auquel il s'adressait recula avec terreur; cependant il répondit aux paroles du mousquetaire par une indication. Athos offrit à cet homme une demi-pistole pour l'accompagner; mais l'homme refusa.

Athos s'enfonça dans la rue que l'indicateur avait désignée du doigt; mais arrivé à un carrefour, il s'arrêta de nouveau visiblement embarrassé. Cependant, comme

plus qu'aucun lieu ce carrefour lui offrait la chance de rencontrer quelqu'un, il s'y arrêta. En effet, au bout d'un instant, un veilleur de nuit passa. Athos lui répéta la même question qu'il avait déjà faite à la première personne qu'il avait rencontrée. Le veilleur de nuit laissa apercevoir la même terreur, refusa à son tour d'accompagner Athos et lui montra de la main le chemin qu'il devait suivre.

Athos marcha dans la direction indiquée et atteignit le faubourg situé à l'extrémité de la ville opposée à celle par laquelle lui et ses compagnons étaient entrés. Là, il parut de nouveau inquiet et embarrassé, et s'arrêta pour la troisième fois.

Heureusement un mendiant passa qui s'approcha d'Athos pour lui demander l'aumône. Athos lui proposa un écu pour l'accompagner où il allait. Le mendiant hésita un instant, mais à la vue de la pièce d'argent qui brillait dans l'obscurité, il se décida et marcha devant Athos.

Arrivé à l'angle d'une rue, il lui montra de loin une petite maison isolée, solitaire, triste; Athos s'en approcha, tandis que le

mendiant, qui avait reçu son salaire, s'en éloignait à toutes jambes.

Athos en fit le tour avant de distinguer la porte au milieu de la couleur rougeâtre dont cette maison était peinte. Aucune lumière ne paraissait à travers les gerçures des contrevents, aucun bruit ne pouvait faire supposer qu'elle fût habitée ; elle était sombre et muette comme un tombeau.

Trois fois Athos frappa sans qu'on lui répondît. Au troisième coup, cependant, des pas intérieurs se rapprochèrent ; enfin la porte s'entre-bâilla, et un homme de haute taille, au teint pâle, aux cheveux et à la barbe noire, parut.

Athos et lui échangèrent quelques mots à voix basse, puis l'homme à la haute taille fit signe au mousquetaire qu'il pouvait entrer. Athos profita à l'instant même de la permission, et la porte se referma derrière lui.

L'homme qu'Athos était venu chercher si loin et qu'il avait trouvé avec tant de peine, le fit entrer dans un laboratoire où il était occupé à retenir avec des fils de fer les os cliquetants d'un squelette. Tout le corps était

déjà rajusté : la tête seule était posée sur une table.

Tout le reste de l'ameublement indiquait que celui chez lequel on se trouvait s'occupait de sciences naturelles; il y avait des bocaux pleins de serpents, étiquetés selon les espèces; des lézards desséchés reluisaient comme des émeraudes taillées dans de grands cadres de bois noir. Enfin, des bottes d'herbes sauvages, odoriférantes, et sans doute douées de vertus inconnues au vulgaire des hommes, étaient attachées au plafond et descendaient dans les angles de l'appartement.

Du reste, pas de famille, pas de serviteurs; l'homme à la haute taille habitait seul cette maison.

Athos jeta un coup d'œil froid et indifférent sur tous les objets que nous venons de décrire, et, sur l'invitation de celui qu'il venait chercher, s'assit près de lui.

Alors il expliqua la cause de sa visite et le service qu'il réclamait; mais à peine eut-il exposé sa demande, que l'inconnu, qui était resté debout devant le mousquetaire, recula de terreur et refusa. Alors

Athos tira de sa poche un petit papier sur lequel étaient écrites deux lignes accompagnées d'une signature et d'un sceau, et les présenta à celui qui donnait trop prématurément ces signes de répugnance. L'homme à la grande taille eut à peine lu les deux lignes, vu la signature et reconnu le sceau, qu'il s'inclina en signe qu'il n'avait plus aucune objection à faire et qu'il était prêt à obéir.

Athos n'en demanda point davantage, il se leva, sortit, reprit en s'en allant le chemin qu'il avait suivi pour venir, rentra dans l'hôtel et s'enferma chez lui.

Au point du jour, d'Artagnan entra dans sa chambre et lui demanda ce qu'il fallait faire.

— Attendre, répondit Athos.

Quelques instants après, la supérieure du couvent fit prévenir les mousquetaires que l'enterrement de la victime de milady aurait lieu à midi. Quant à l'empoisonneuse, on n'en avait pas eu de nouvelles. Seulement elle avait dû fuir par le jardin, sur le sable duquel on avait reconnu la trace de ses pas, et dont on avait retrouvé la

porte fermée; quant à la clef, elle avait disparu.

A l'heure indiquée, lord de Winter et les quatre amis se rendirent au couvent : les cloches sonnaient à toutes volées, la chapelle était ouverte; la grille seule du chœur était fermée. Au milieu du chœur, le corps de la victime revêtue de ses habits de novice était exposé. De chaque côté du chœur et derrière des grilles s'ouvrant sur le couvent était toute la communauté des Carmélites, qui écoutait de là le service divin et mêlait son chant au chant des prêtres, sans voir les profanes et sans être vue d'eux.

A la porte de la chapelle, d'Artagnan sentit son courage qui fuyait de nouveau; il se retourna pour chercher Athos, mais Athos avait disparu.

Fidèle à sa mission de vengeance, Athos s'était fait conduire au jardin, et là, sur le sable, suivant les pas légers de cette femme qui avait laissé une trace sanglante partout où elle avait passé, il s'avança jusqu'à la porte qui donnait sur le bois, se la fit ouvrir et s'enfonça dans la forêt.

Alors tous ses doutes se confirmèrent : le

chemin par lequel la voiture avait disparu contournait la forêt. Athos suivit ce chemin quelque temps, les yeux fixés sur le sol; de légères taches de sang qui provenaient d'une blessure faite ou à l'homme qui accompagnait la voiture en courrier, ou à l'un des chevaux, piquetaient le chemin. Au bout de trois quarts de lieue à peu près, à cinquante pas de Festubert, une tache de sang plus large apparaissait; le sol était piétiné par les chevaux. Entre la forêt et cet endroit dénonciateur, un peu en arrière de la terre écorchée, on retrouvait la même trace de petits pas que dans le jardin : la voiture s'était arrêtée.

En cet endroit, milady était sortie du bois et était montée dans la voiture.

Satisfait de cette découverte qui confirmait toutes ses conjectures, Athos revint à l'hôtel et trouva Planchet qui l'attendait avec impatience.

Tout était comme l'avait prévu Athos.

Planchet avait suivi sa route, avait comme Athos remarqué les taches de sang, comme Athos il avait reconnu l'endroit où les chevaux s'étaient arrêtés ; mais il avait poussé plus

loin qu'Athos, de sorte qu'au village de Festubert, en buvant dans une auberge, il avait, sans avoir eu besoin de questionner, appris que la veille, à huit heures et demie du soir, un homme blessé, qui accompagnait une dame qui voyageait dans une chaise de poste, avait été obligé de s'arrêter, ne pouvant aller plus loin. L'accident avait été mis sur le compte de voleurs qui auraient arrêté la chaise dans le bois. L'homme était resté dans le village, la femme avait relayé et continué son chemin.

Planchet se mit en quête du postillon qui avait conduit la chaise, et le retrouva. Il avait conduit la dame jusqu'à Fromelles, et de Fromelles elle était partie pour Armentières. Planchet prit la traverse, et à sept heures du matin il était à Armentières.

Il n'y avait qu'un hôtel, celui de la poste. Planchet alla s'y présenter, comme un laquais sans place qui cherchait une condition. Il n'avait pas causé dix minutes avec les gens de l'auberge, qu'il savait qu'une femme seule était arrivée à onze heures du soir, avait pris une chambre, avait fait

venir le maître de l'hôtel et lui avait dit qu'elle désirait demeurer quelque temps dans les environs.

Planchet n'avait pas besoin d'en savoir davantage. Il courut au rendez-vous, trouva les trois laquais exacts à leur poste, les amena, les plaça en sentinelles à toutes les issues de l'hôtel, et revint auprès d'Athos, qui achevait de recevoir les renseignements de Planchet lorsque ses amis rentrèrent.

Tous les visages étaient sombres, même le doux visage d'Aramis.

— Que faut-il faire? demanda d'Artagnan.

— Attendre, répondit Athos.

Chacun se retira chez soi.

A huit heures du soir, Athos donna l'ordre de seller les chevaux, fit prévenir lord de Winter et ses amis qu'ils eussent à se préparer pour l'expédition.

En un instant tous cinq furent prêts. Chacun visita ses armes et les mit en état. Athos descendit le dernier et trouva d'Artagnan déjà à cheval et s'impatientant.

— Patience, dit Athos, il nous manque encore quelqu'un.

Les quatre cavaliers regardèrent autour

d'eux avec étonnement, car ils cherchaient inutilement dans leur esprit quel était ce quelqu'un qui pouvait leur manquer.

En ce moment Planchet amena le cheval d'Athos. Le mousquetaire sauta légèrement en selle.

— Attendez-moi, dit-il, je reviens.

Et il partit au galop.

Un quart d'heure après, il revint effectivement accompagné d'un homme masqué et enveloppé d'un grand manteau rouge.

Lord de Winter et les trois mousquetaires s'interrogèrent du regard. Nul d'entre eux ne put renseigner les autres, car tous ignoraient ce qu'était cet homme. Cependant ils pensèrent que cela devait être ainsi, puisque la chose se faisait par l'ordre d'Athos.

A neuf heures, guidée par Planchet, la petite cavalcade se mit en route, prenant le chemin qu'avait suivi la voiture.

C'était un triste aspect que celui de ces six hommes courant en silence, plongés chacun dans sa pensée, mornes comme le désespoir, sombres comme le châtiment.

CHAPITRE XIV.

Le jugement.

C'était une nuit orageuse et sombre ; de gros nuages couraient au ciel, voilant la clarté des étoiles ; la lune ne devait se lever qu'à minuit.

Parfois, à la lueur d'un éclair qui brillait à l'horizon, on apercevait la route qui se déroulait blanche et solitaire, puis, l'éclair éteint, tout rentrait dans l'obscurité.

21.

A chaque instant Athos invitait d'Artagnan, toujours à la tête de la petite troupe, à reprendre son rang, qu'au bout d'un instant il abandonnait de nouveau. Il n'avait qu'une pensée, c'était d'aller en avant, et il allait.

On traversa en silence le village de Festubert, où était resté le domestique blessé, puis on longea le bois de Richebourg. Arrivé à Herlier, Planchet, qui dirigeait toujours la colonne, prit à gauche.

Plusieurs fois, soit lord de Winter, soit Porthos, soit Aramis, avaient essayé d'adresser la parole à l'homme au manteau rouge, mais à chaque interrogation qui lui avait été faite il s'était incliné sans répondre. Les voyageurs avaient alors compris qu'il y avait quelque raison pour que l'inconnu gardât le silence, et ils avaient cessé de lui adresser la parole.

D'ailleurs l'orage grossissait, les éclairs se succédaient rapidement, le tonnerre commençait à gronder, et le vent, précurseur de l'ouragan, sifflait dans la plaine.

La cavalcade prit le grand trot.

Un peu au delà de Fromelles, l'orage éclata. On déploya les manteaux. Il restait encore

trois lieues à faire : on les fit sous des torrents de pluie.

D'Artagnan avait ôté son feutre et n'avait pas mis son manteau ; il trouvait plaisir à laisser ruisseler l'eau sur son front brûlant et sur son corps agité de frissons fiévreux.

Au moment où la petite troupe avait dépassé Goskal et allait arriver à la poste, un homme abrité sous un arbre se détacha du tronc avec lequel il était resté confondu dans l'obscurité, et s'avança jusqu'au milieu de la route, mettant son doigt sur ses lèvres.

Athos reconnut Grimaud.

— Qu'y a-t-il donc? s'écria d'Artagnan ; aurait-elle quitté Armentières?

Grimaud fit de la tête un signe affirmatif. D'Artagnan grinça des dents.

— Silence, d'Artagnan ! dit Athos : c'est moi qui me suis chargé de tout, c'est donc à moi d'interroger Grimaud.

— Où est-elle? demanda Athos.

Grimaud étendit la main dans la direction de la Lys.

— Loin d'ici? demanda Athos.

Grimaud présenta à son maître son index plié.

— Seule? demanda Athos.

Grimaud fit signe que oui.

— Messieurs, dit Athos, elle est à une demi-lieue d'ici, dans la direction de la rivière.

— C'est bien, dit d'Artagnan; conduis-nous, Grimaud.

Grimaud prit à travers terre et servit de guide à la cavalcade.

Au bout de cinq cents pas à peu près, on trouva un ruisseau que l'on traversa à gué.

A la lueur d'un éclair, on aperçut le village d'Erquinheim.

— Est-ce là? demanda d'Artagnan.

Grimaud secoua la tête en signe de négation.

— Silence donc! dit Athos.

Et la troupe continua son chemin.

Un autre éclair brilla; Grimaud étendit le bras, et à la lueur bleuâtre du serpent de feu, on distingua une petite maison isolée au bord de la rivière, à cent pas d'un bac.

Une fenêtre était éclairée.

— Nous y sommes, dit Athos.

En ce moment un homme couché dans un fossé se leva : c'était Mousqueton. Il montra du doigt la fenêtre éclairée.

— Elle est là , dit-il.

— Et Bazin ? demanda Athos.

— Tandis que je gardais la fenêtre, il gardait la porte.

— Bien, dit Athos, vous êtes tous de fidèles serviteurs.

Athos sauta à bas de son cheval , dont il remit la bride aux mains de Grimaud, et s'avança vers la fenêtre, après avoir fait signe au reste de sa troupe de tourner du côté de la porte.

La petite maison était entourée d'une haie vive de deux ou trois pieds de haut. Athos franchit la haie, parvint jusqu'à la fenêtre, privée de contrevents, mais dont les demi-rideaux étaient exactement tirés.

Il monta sur le rebord de pierre , afin que son œil pût dépasser la hauteur des rideaux.

A la lueur d'une lampe, il vit une femme enveloppée d'une mante de couleur sombre, assise sur un escabeau près d'un feu mourant. Ses coudes étaient posés sur une mauvaise table, et elle appuyait sa tête dans ses deux mains, blanches comme l'ivoire.

On ne pouvait distinguer son visage, mais un sourire sinistre passa sur les lèvres d'Athos.

Il n'y avait pas à s'y tromper : c'était bien celle qu'il cherchait.

En ce moment, un cheval hennit. Milady releva la tête, vit collé à la vitre le visage pâle d'Athos et poussa un cri.

Athos comprit qu'il était reconnu, poussa la fenêtre du genou et de la main ; la fenêtre céda, les carreaux se rompirent, et Athos, pareil au spectre de la vengeance, sauta dans la chambre. Milady courut à la porte et l'ouvrit. Plus pâle et plus menaçant encore qu'Athos, d'Artagnan était sur le seuil.

Milady recula en poussant un cri ; d'Artagnan, croyant qu'elle avait quelque moyen de fuir, et craignant qu'elle ne leur échappât, tira un pistolet de sa ceinture. Mais Athos leva la main.

— Remets cette arme à sa place, d'Artagnan, dit-il ; il importe que cette femme soit jugée et non assassinée. Attends encore, d'Artagnan, et tu seras satisfait ! Entrez, messieurs.

D'Artagnan obéit, car Athos avait la voix solennelle et le geste puissant d'un juge envoyé par le Seigneur lui-même. Derrière d'Artagnan entrèrent Porthos, Aramis, lord

de Winter et l'homme au manteau rouge.

Les quatre valets gardaient la porte et la fenêtre.

Milady était retombée sur son siége, les mains étendues comme pour conjurer cette terrible apparition. En apercevant son beau-frère, elle jeta un cri terrible.

— Que demandez-vous? s'écria milady.

— Nous demandons, dit Athos, Anne de Breuil, qui s'est appelée d'abord la comtesse de la Fère, puis lady de Winter, baronne de Sheffield.

— C'est moi, murmura-t-elle au comble de l'étonnement. Que me voulez-vous?

— Nous voulons vous juger selon vos crimes, dit Athos; vous serez libre de vous défendre; justifiez-vous si vous pouvez. M. d'Artagnan, à vous d'accuser le premier.

D'Artagnan s'avança.

— Devant Dieu et devant les hommes, dit-il, j'accuse cette femme d'avoir empoisonné Clémence Bonacieux, morte hier soir.

Il se retourna vers Porthos et vers Aramis.

— Nous attestons, dirent d'un seul mouvement les deux mousquetaires. D'Artagnan continua :

— Devant Dieu et devant les hommes, j'accuse cette femme d'avoir voulu m'empoisonner moi-même dans du vin qu'elle m'avait envoyé de Villeroy avec une fausse lettre, comme si le vin venait de mes amis ; Dieu m'a sauvé, mais un homme est mort à ma place, qui s'appelait Brisemont.

— Nous attestons, dirent de la même voix Porthos et Aramis.

— Devant Dieu et devant les hommes, poursuivit d'Artagnan, j'accuse cette femme de m'avoir poussé au meurtre du baron de Wardes, et comme personne n'est là pour attester la vérité de cette accusation, je l'atteste, moi. J'ai dit.

Et d'Artagnan passa de l'autre côté de la chambre avec Porthos et Aramis.

— A vous, milord, dit Athos.

Le baron s'approcha à son tour.

— Devant Dieu et devant les hommes, dit-il, j'accuse cette femme d'avoir fait assassiner le duc de Buckingham.

— Le duc de Buckingham assassiné ! s'écrièrent d'un seul cri tous les assistants.

— Oui, dit le baron, assassiné ! Sur la lettre d'avis que vous m'aviez écrite, j'avais

fait arrêter cette femme et je l'avais donnée en garde à un loyal serviteur; elle a corrompu cet homme, elle lui a mis le poignard à la main, elle lui a fait tuer le duc, et dans ce moment peut-être Felton paye de sa tête le crime de cette furie.

Un frémissement courut parmi les juges à la révélation de ces crimes encore inconnus.

— Ce n'est pas tout, reprit lord de Winter: mon frère, qui vous avait faite son héritière, est mort en trois heures d'une étrange maladie, qui laisse des taches livides sur tout le corps. Ma sœur, comment votre mari est-il mort?

— Horreur! s'écrièrent Porthos et Aramis.

— Assassin de Buckingham, assassin de Felton, assassin de mon frère, je demande justice contre vous, et déclare que si on ne me la fait pas, je me la ferai!

Et lord de Winter alla se ranger près de d'Artagnan, laissant la place libre à un autre accusateur.

Milady laissa tomber son front dans ses deux mains et essaya de rappeler ses idées confondues par un vertige mortel.

— A mon tour, dit Athos, tremblant lui-

même comme le lion tremble à l'aspect d'un serpent; à mon tour. J'épousai cette jeune femme quand elle était jeune fille; je l'épousai malgré toute ma famille; je lui donnai mon bien, je lui donnai mon nom, et un jour je m'aperçus que cette femme était flétrie; cette femme était marquée d'une fleur de lis sur l'épaule gauche.

— Oh! dit milady en se levant, je défie de retrouver le tribunal qui a prononcé sur moi cette sentence infâme. Je défie de retrouver celui qui l'a exécutée.

— Silence! dit une voix. A ceci, c'est à moi de répondre!

Et l'homme au manteau rouge s'approcha à son tour.

—Quel est cet homme? quel est cet homme? s'écria milady suffoquée par la terreur et dont les cheveux se dénouèrent et se dressèrent sur sa tête livide comme s'ils eussent été vivants.

Tous les yeux se tournèrent sur cet homme, car à tous, excepté à Athos, il était inconnu.

Encore Athos le regardait-il avec autant de stupéfaction que les autres, car il ignorait comment il pouvait se trouver mêlé en quel-

que chose à l'horrible drame qui se dénouait en ce moment.

Après s'être approché de milady d'un pas lent et solennel, et de manière à ce que la table seule le séparât d'elle, l'inconnu ôta son masque.

Milady regarda quelque temps avec une terreur croissante ce visage pâle, encadré de cheveux et de favoris noirs, dont la seule expression était une impassibilité glacée; puis tout à coup :

— Oh! non, non, dit-elle en se levant et en reculant jusqu'au mur; non, c'est une apparition infernale! ce n'est pas lui! A moi! à moi! s'écria-t-elle d'une voix rauque et en se retournant vers la muraille comme si elle eût pu s'y ouvrir un passage avec ses mains.

— Mais qui êtes-vous donc? s'écrièrent tous les témoins de cette scène.

— Demandez-le à cette femme, dit l'homme au manteau rouge, car vous voyez bien qu'elle m'a reconnu, elle.

— Le bourreau de Lille! le bourreau de Lille! s'écria milady en proie à une terreur insensée et se cramponnant des mains à la muraille pour ne pas tomber.

Tout le monde s'écarta, et l'homme au manteau rouge resta seul debout au milieu de la salle.

— Oh ! grâce ! grâce ! pardon ! cria la misérable en tombant à genoux.

L'inconnu laissa le silence se rétablir.

— Je vous le disais bien, qu'elle m'avait reconnu, reprit-il. Oui, je suis le bourreau de la ville de Lille, et voici mon histoire.

Tous les yeux étaient fixés sur cet homme, dont on attendait les paroles avec une avide anxiété.

— Cette jeune femme était autrefois une jeune fille aussi belle qu'elle est belle aujourd'hui. Elle était religieuse au couvent des Bénédictines de Templemar. Un jeune prêtre au cœur simple et croyant desservait l'église de ce couvent ; elle entreprit de le séduire et y réussit. Elle eût séduit un saint.

« Leurs vœux à tous deux étaient sacrés, irrévocables ; leur liaison ne pouvait durer longtemps sans les perdre tous deux. Elle obtint de lui qu'ils quitteraient le pays ; mais, pour quitter le pays, pour fuir ensemble, pour gagner une autre partie de la France, où ils pussent vivre tranquilles, parce qu'ils

seraient inconnus, il fallait de l'argent; ni l'un ni l'autre n'en avaient. Le prêtre vola les vases sacrés, les vendit; mais comme ils s'apprêtaient à partir, ils furent arrêtés tous deux.

« Huit jours après, elle avait séduit le fils du geôlier et s'était sauvée. Le jeune prêtre fut condamné à dix ans de fers et à la flétrissure. J'étais le bourreau de la ville de Lille, comme dit cette femme. Je fus obligé de marquer le coupable, et le coupable, messieurs, c'était mon frère !

« Je jurai alors que cette femme, qui l'avait perdu, qui était plus que sa complice, puisqu'elle l'avait poussé au crime, partagerait au moins le châtiment. Je me doutais du lieu où elle était cachée, je la poursuivis, je l'atteignis, je la garrottai et je lui imprimai la même flétrissure que j'avais imprimée à mon frère.

« Le lendemain de mon retour à Lille, mon frère parvint à s'échapper à son tour; on m'accusa de complicité et l'on me condamna à rester en prison à sa place tant qu'il ne se serait pas constitué prisonnier. Mon pauvre frère ignorait ce jugement, il avait rejoint

cette femme, ils avaient fui ensemble dans le Berry, et là il avait obtenu une petite cure. Cette femme passait pour sa sœur.

« Le seigneur de la terre où était située l'église du curé vit cette prétendue sœur et en devint amoureux, amoureux au point qu'il lui proposa de l'épouser. Alors elle quitta celui qu'elle avait perdu pour celui qu'elle devait perdre et devint la comtesse de la Fère. »

Tous les yeux se tournèrent vers Athos, dont c'était le véritable nom, et qui fit signe de la tête que tout ce qu'avait dit le bourreau était vrai.

— Alors, reprit celui-ci, fou, désespéré, décidé à se débarrasser d'une existence à laquelle elle avait tout enlevé, honneur et bonheur, mon pauvre frère revint à Lille, et apprenant l'arrêt qui m'avait condamné à sa place, se constitua prisonnier et se pendit le même soir au soupirail de son cachot. Au reste, c'est une justice à leur rendre, ceux qui m'avaient condamné me tinrent parole. A peine l'identité du cadavre fut-elle constatée, qu'on me rendit ma liberté. Voilà le crime dont je l'accuse, voilà la cause pour laquelle je l'ai marquée.

— M. d'Artagnan, dit Athos, quelle est la peine que vous réclamez contre cette femme?

— La peine de mort! répondit d'Artagnan.

— Milord de Winter, continua Athos, quelle est la peine que vous réclamez contre cette femme?

— La peine de mort! reprit lord de Winter.

— MM. Porthos et Aramis, reprit Athos, vous qui êtes ses juges, quelle est la peine que vous portez contre cette femme?

— La peine de mort! répondirent d'une voix sourde les deux mousquetaires.

Milady poussa un hurlement affreux et fit quelques pas vers ses juges en se traînant sur ses genoux.

Athos étendit la main vers elle.

— Anne de Breuil, comtesse de la Fère, milady de Winter, dit-il, vos crimes ont lassé les hommes sur la terre et Dieu dans le ciel. Si vous savez quelque prière, dites-la, car vous êtes condamnée, et vous allez mourir.

A ces paroles, qui ne lui laissaient aucun espoir, milady se releva de toute sa hauteur et voulut parler; mais les sons lui manquèrent. Elle sentit qu'une main puissante et

implacable la saisissait par les cheveux et l'entraînait aussi irrévocablement que la fatalité entraîne l'homme. Elle ne tenta donc pas même de faire résistance et sortit de la chaumière.

Lord de Winter, d'Artagnan, Athos, Porthos et Aramis en sortirent derrière elle; les valets suivirent leurs maîtres, et la chambre resta solitaire avec sa fenêtre brisée, sa porte ouverte et sa lampe fumeuse qui brûlait tristement sur la table.

CHAPITRE XV.

L'exécution.

Il était minuit à peu près; la lune, échancrée par sa décroissance et ensanglantée par les dernières traces de l'orage, se levait derrière la petite ville d'Armentières qui détachait sur sa lueur blafarde la silhouette sombre de ses maisons et le squelette de son haut clocher découpé à jour; en face, la Lys roulait ses eaux pareilles à une rivière d'étain fondu, tandis que, sur l'autre rive on

voyait la masse noire des arbres se profiler sur un ciel orageux envahi par de gros nuages cuivrés qui faisaient une espèce de crépuscule au milieu de la nuit. A gauche, s'élevait un vieux moulin abandonné, aux ailes immobiles, dans les ruines duquel une chouette faisait entendre son cri aigu, périodique et monotone. Çà et là, dans la plaine, à droite et à gauche du chemin que suivait le lugubre cortége, apparaissaient quelques arbres bas et trapus qui semblaient des nains difformes accroupis pour guetter les hommes à cette heure sinistre.

De temps en temps un large éclair ouvrait l'horizon dans toute sa largeur, serpentait au-dessus de la masse noire des arbres et venait comme un effrayant cimeterre couper le ciel et l'eau en deux parties. Pas un souffle de vent ne passait dans l'atmosphère alourdie, un silence de mort écrasait toute la nature, le sol était humide et glissant de la pluie qui venait de tomber, et les herbes ranimées jetaient leur parfum avec plus d'énergie.

Deux valets traînaient milady, qu'ils tenaient chacun par un bras. Le bourreau marchait derrière. Lord de Winter, d'Arta-

gnan, Athos, Porthos et Aramis marchaient derrière le bourreau.

Planchet et Bazin venaient les derniers.

Les deux valets conduisirent milady du côté de la rivière; sa bouche était muette, mais ses yeux parlaient avec leur inexprimable éloquence, suppliant tour à tour chacun de ceux qu'elle regardait.

Comme elle se trouvait de quelques pas en avant, elle dit aux valets :

— Mille pistoles à chacun de vous si vous protégez ma fuite; mais si vous me livrez à vos maîtres, j'ai ici près des vengeurs qui vous feront payer cher ma mort.

Grimaud hésitait, Mousqueton tremblait de tous ses membres.

Athos, qui avait entendu la voix de milady, s'approcha vivement; lord de Winter en fit autant.

— Renvoyez ces valets, dit-il; elle leur a parlé, ils ne sont plus sûrs.

On appela Planchet et Bazin, qui prirent la place de Grimaud et de Mousqueton.

Arrivés au bord de l'eau, le bourreau s'approcha de milady et lui lia les pieds et les mains.

Alors elle rompit le silence pour s'écrier :

— Vous êtes des lâches, vous êtes de misérables assassins, vous vous mettez à dix pour égorger une pauvre femme ; prenez garde, si je ne suis pas secourue, je serai vengée !...

— Vous n'êtes pas une femme, dit froidement Athos, vous n'appartenez pas à l'espèce humaine, vous êtes un démon échappé de l'enfer, et que nous allons y faire rentrer.

— Oh ! messieurs les hommes vertueux, dit milady, faites attention que celui de vous qui touchera un cheveu de ma tête est à son tour un assassin.

— Le bourreau peut tuer sans être pour cela un assassin, madame, dit l'homme au manteau en frappant sur sa large épée ; c'est le dernier juge, voilà tout. *Nachrichter*, comme disent nos voisins les Allemands.

Et comme il la liait en disant ces paroles, milady poussa deux ou trois cris sauvages qui firent un effet sombre et étrange en s'envolant dans la nuit et en se perdant dans les profondeurs du bois.

— Mais si je suis coupable, si j'ai commis les crimes dont vous m'accusez, hurlait mi-

lady, conduisez-moi devant un tribunal ; vous n'êtes pas des juges, vous, pour me condamner.

— Je vous avais proposé Tyburn, dit lord de Winter, pourquoi n'avez-vous pas voulu ?

— Parce que je ne veux pas mourir, s'écria milady en se débattant, parce que je suis trop jeune pour mourir.

— La femme que vous avez empoisonnée à Béthune était plus jeune encore que vous, madame, et cependant elle est morte, dit d'Artagnan.

— J'entrerai dans un cloître, je me ferai religieuse, dit milady.

— Vous étiez dans un cloître, dit le bourreau, et vous en êtes sortie pour perdre mon frère.

Milady poussa un cri d'effroi et tomba sur ses genoux.

Le bourreau la souleva sous les bras et voulut l'emporter vers le bateau.

— Oh ! mon Dieu ! cria-t-elle, mon Dieu ! allez-vous donc me noyer ?

Ces cris avaient quelque chose de si déchirant, que d'Artagnan, qui d'abord était le plus acharné à la poursuite de milady, se

laissa aller sur une souche et pencha sa tête, se bouchant les oreilles avec les paumes de ses mains, et cependant, malgré cela, il l'entendait encore menacer et crier.

D'Artagnan était le plus jeune de tous ces hommes, le cœur lui manqua.

— Oh ! je ne puis voir cet affreux spectacle, dit-il; je ne puis consentir à ce que cette femme meure ainsi.

Milady avait entendu ces quelques mots, et elle s'était reprise à une lueur d'espérance.

— D'Artagnan ! d'Artagnan ! cria-t-elle, souviens-toi que je t'ai aimé !

Le jeune homme se leva et fit un pas vers elle.

Mais Athos se leva, tira son épée et se mit sur son chemin.

— Si vous faites un pas de plus, d'Artagnan, dit-il, nous croiserons le fer ensemble.

D'Artagnan tomba à genoux et pria.

— Allons, continua Athos, bourreau, fais ton devoir.

— Volontiers, monseigneur, dit le bourreau, car, aussi vrai que je suis bon catholique, je crois fermement être juste en accomplissant ma fonction sur cette femme.

— C'est bien.

Athos fit un pas vers milady :

— Je vous pardonne, dit-il, le mal que vous m'avez fait ; je vous pardonne mon avenir brisé, mon honneur perdu, mon amour souillé et mon salut à jamais compromis par le désespoir où vous m'avez jeté. Mourez en paix !

Lord de Winter s'avança à son tour :

— Je vous pardonne, dit-il, l'empoisonnement de mon frère, l'assassinat de Sa Grâce lord Buckingham. Je vous pardonne la mort du pauvre Felton. Je vous pardonne vos tentatives sur ma personne. Mourez en paix !

— Et moi, dit d'Artagnan, pardonnez-moi, madame, d'avoir, par une fourberie indigne d'un gentilhomme, provoqué votre colère, et en échange je vous pardonne le meurtre de ma pauvre amie et vos vengeances cruelles sur moi. Je vous pardonne et je pleure sur vous. Mourez en paix !

— *I am lost!* murmura en anglais milady. *I must die.*

Alors elle se releva d'elle-même, jeta tout autour d'elle un de ces regards clairs qui semblaient jaillir d'un œil de flamme.

Elle ne vit rien.

Elle écouta, elle n'entendit rien.

Elle n'avait autour d'elle que des ennemis.

— Où vais-je mourir? demanda-t-elle.

— Sur l'autre rive, répondit le bourreau.

Alors il la fit entrer dans la barque, et comme il allait y mettre le pied pour la suivre, Athos lui donna une somme d'argent.

— Tenez, dit-il, voici le prix de l'exécution; que l'on voie bien que nous agissons en juges.

— C'est bien, dit le bourreau, et que maintenant à son tour cette femme sache que je n'accomplis pas mon métier, mais mon devoir.

Et il jeta l'argent dans la rivière.

— Voyez, dit Athos. Cette femme a un enfant, et cependant elle n'a pas dit un mot de son enfant!

Le bateau s'éloigna vers la rive gauche de la Lys, emportant la coupable et l'exécuteur. Tous les autres demeurèrent sur la rive droite, où ils étaient tombés à genoux.

Le bateau glissait lentement le long de la corde du bac sous le reflet d'un nuage pâle qui surplombait l'eau en ce moment.

On le vit aborder sur l'autre rive; les personnages se découpaient en noir sur l'horizon rougeâtre.

Milady, pendant le trajet, était parvenue à détacher la corde qui liait ses pieds; en arrivant près du rivage, elle sauta légèrement à terre et prit la fuite.

Mais le sol était humide : en arrivant au haut du talus, elle glissa et tomba sur ses genoux.

Une idée superstitieuse la frappa sans doute; elle comprit que le ciel lui refusait son secours et resta dans l'attitude où elle se trouvait, la tête inclinée et les mains jointes.

Alors on vit de l'autre rive le bourreau lever lentement ses deux bras, un rayon de la lune se refléta sur la lame de sa large épée, les deux bras retombèrent; on entendit le sifflement du cimeterre et le cri de la victime, puis une masse tronquée s'affaissa sous le coup.

Alors le bourreau détacha son manteau rouge, l'étendit à terre, y coucha le corps, y jeta la tête, le noua par les quatre coins, le chargea sur son épaule, et remonta dans le bateau.

Arrivé au milieu de la Lys, il arrêta la barque, et suspendant son fardeau au-dessus de la rivière.

— Laissez passer la justice de Dieu! cria-t-il à haute voix.

Et il laissa tomber le cadavre au plus profond de l'eau qui se referma sur lui.

CHAPITRE XVI.

Un message du cardinal.

Trois jours après, les quatre mousquetaires rentraient à Paris ; ils étaient restés dans les limites de leur congé, et le même soir ils allèrent faire leur visite accoutumée à M. de Tréville.

— Eh bien ! messieurs, leur demanda le brave capitaine, vous êtes-vous bien amusés dans votre excursion ?

— Prodigieusement ! répondit Athos en son nom et en celui de ses camarades.

Le 6 du mois suivant, le roi, tenant la promesse qu'il avait faite au cardinal de revenir à la Rochelle, quittait Paris tout étourdi encore de la nouvelle qui venait de s'y répandre que Buckingham avait été assassiné.

Quoique prévenue que l'homme qu'elle avait tant aimé courait un danger, la reine, lorsqu'on lui annonça cette mort, ne voulut pas la croire; il lui arriva même de s'écrier imprudemment :

— C'est faux ! il vient de m'écrire.

Mais le lendemain il lui fallut bien ajouter foi à cette fatale nouvelle; Laporte, retenu comme tout le monde en Angleterre par les ordres du roi Charles Ier, arriva porteur du dernier et funèbre présent que Buckingham envoyait à la reine.

La joie du roi avait été très-vive; il ne se donna pas la peine de la dissimuler, et la fit même éclater avec affectation devant la reine. Louis XIII, comme tous les cœurs faibles, manquait de générosité.

Mais bientôt le roi redevint sombre et mal

portant; son front n'était pas de ceux qui s'éclaircissent pour longtemps, il sentait qu'en retournant au camp il allait reprendre son esclavage, et cependant il y retournait.

Le cardinal était pour lui le serpent fascinateur, et il était l'oiseau qui voltige de branche en branche sans pouvoir lui échapper.

Aussi le retour vers la Rochelle était-il profondément triste. Nos quatre amis surtout faisaient l'étonnement de leurs camarades; ils voyageaient ensemble côte à côte, l'œil sombre et la tête baissée. Athos relevait seul de temps en temps son large front, un éclair brillait dans ses yeux, un sourire amer passait sur ses lèvres, puis, pareil à ses camarades, il se laissait de nouveau aller à ses rêveries.

Aussitôt l'arrivée de l'escorte dans une ville, dès qu'ils avaient conduit le roi à son logis, les quatre amis se retiraient ou chez eux ou dans quelque cabaret écarté où ils ne jouaient ni ne buvaient; seulement ils parlaient à voix basse en regardant avec attention si nul ne les écoutait.

Un jour que le roi avait fait halte sur la route pour voler la pie, et que les quatre amis, selon leur habitude, au lieu de suivre la chasse, s'étaient arrêtés dans un cabaret sur la grande route, un homme qui venait de la Rochelle à franc étrier s'arrêta à la porte pour boire un verre de vin et plongea son regard dans l'intérieur de la chambre où étaient attablés les quatre mousquetaires.

— Holà, M. d'Artagnan, dit-il, n'est-ce point vous que je vois là-bas?

D'Artagnan leva la tête et poussa un cri de joie. Cet homme qui l'appelait, c'était son fantôme, c'était son inconnu de Meung, de la rue des Fossoyeurs et d'Arras.

D'Artagnan tira son épée et s'élança vers la porte.

Mais cette fois, au lieu de fuir, l'inconnu s'élança à bas de cheval et s'avança à la rencontre de d'Artagnan.

— Ah! monsieur, dit le jeune homme, je vous rejoins donc enfin. Cette fois, vous ne m'échapperez pas.

— Ce n'est pas mon intention non plus, monsieur, car cette fois je vous cherchais. Au nom du roi, je vous arrête.

— Comment! que dites-vous? s'écria d'Artagnan.

— Je dis que vous ayez à me rendre votre épée, monsieur, et cela sans résistance. Il y va de la tête, je vous en avertis.

— Qui êtes-vous donc? demanda d'Artagnan en baissant son épée, mais sans la rendre encore.

— Je suis le chevalier de Rochefort, répondit l'inconnu, l'écuyer de M. le cardinal de Richelieu, et j'ai ordre de vous ramener à Son Éminence.

— Nous retournons auprès de Son Éminence, M. le chevalier, dit Athos en s'avançant, et vous accepterez bien la parole de M. d'Artagnan qu'il va se rendre en droite ligne à la Rochelle.

— Je dois le remettre entre les mains de gardes qui le ramèneront au camp.

— Nous lui en servirons, monsieur, sur notre parole de gentilshommes! Mais sur notre parole de gentilshommes aussi, ajouta Athos en fronçant le sourcil, M. d'Artagnan ne nous quittera pas.

Le chevalier de Rochefort jeta un coup d'œil en arrière et vit que Porthos et Aramis

s'étaient placés entre lui et la porte; il comprit qu'il était complétement à la merci de ces quatre hommes.

— Messieurs, dit-il, si M. d'Artagnan veut me rendre son épée et joindre sa parole à la vôtre, je me contenterai de votre promesse de conduire M. d'Artagnan au quartier de monseigneur le cardinal.

— Vous avez ma parole, monsieur, dit d'Artagnan, et voici mon épée.

— Cela me va d'autant mieux, ajouta Rochefort, qu'il faut que je continue mon voyage.

— Si c'est pour rejoindre milady, dit froidement Athos, c'est inutile, vous ne la retrouverez pas.

— Qu'est-elle donc devenue? demanda vivement Rochefort.

— Revenez au camp et vous le saurez.

Rochefort demeura un instant pensif, puis comme on n'était plus qu'à une journée de Surgères, jusqu'où le cardinal devait venir au-devant du roi, il résolut de suivre le conseil d'Athos et de revenir avec eux.

D'ailleurs ce retour lui offrait un avantage, c'était de surveiller lui-même son prisonnier.

On se remit en route.

Le lendemain, à trois heures de l'après-midi, on arriva à Surgères : le cardinal y attendait Louis XIII. Le ministre et le roi y échangèrent force caresses, se félicitèrent du heureux hasard qui débarrassait la France de l'ennemi acharné qui ameutait l'Europe contre elle. Après quoi, le cardinal, qui avait été prévenu par Rochefort que d'Artagnan était arrêté, et qui avait hâte de l'interroger, prit congé du roi, en l'invitant à venir voir le lendemain les travaux de la digue qui étaient achevés.

En revenant le soir à son quartier du pont de Pierre, le cardinal trouva debout, devant la porte de la maison qu'il habitait, d'Artagnan sans épée et les trois mousquetaires armés.

Cette fois, comme il était en force, il les regarda sévèrement et fit signe de l'œil et de la main à d'Artagnan de le suivre.

D'Artagnan obéit.

— Nous t'attendons, d'Artagnan, dit Athos assez haut pour que le cardinal l'entendît.

Son Éminence fronça le sourcil, s'arrêta

un instant, puis continua son chemin sans prononcer une seule parole.

D'Artagnan entra derrière le cardinal et Rochefort derrière d'Artagnan : la porte fut gardée.

Son Éminence se rendit dans la chambre qui lui servait de cabinet, et fit signe à Rochefort d'introduire le jeune mousquetaire.

Rochefort obéit et se retira.

D'Artagnan resta seul en face du cardinal : c'était sa seconde entrevue avec Richelieu, et il avoua depuis qu'il avait été bien convaincu que ce serait la dernière.

Richelieu resta debout appuyé contre la cheminée, une table était dressée entre lui et d'Artagnan.

— Monsieur, dit le cardinal, vous avez été arrêté par mes ordres.

— On me l'a dit, monseigneur.

— Savez-vous pourquoi ?

— Non, monseigneur, car la seule chose pour laquelle je pourrais être arrêté est encore inconnue de Son Éminence.

Richelieu regarda fixement le jeune homme.

— Holà ! dit-il, que veut dire ceci ?

— Si monseigneur veut m'apprendre d'a-

bord les crimes que l'on m'impute, je lui dirai ensuite les faits que j'ai accomplis.

— On vous impute des crimes qui ont fait choir des têtes plus hautes que la vôtre, dit le cardinal.

— Lesquels, monseigneur? demanda d'Artagnan avec un calme qui étonna le cardinal lui-même.

— On vous impute d'avoir correspondu avec les ennemis du royaume, on vous impute d'avoir surpris les secrets de l'État, on vous impute d'avoir essayé de faire avorter les plans de votre général.

— Et qui m'impute cela, monseigneur? dit d'Artagnan qui se doutait que l'accusation venait de milady, une femme flétrie par la justice du pays, une femme qui a épousé un homme en France et un autre en Angleterre, une femme qui a empoisonné son second mari, et qui a tenté de m'empoisonner moi-même.

— Que dites-vous donc là, monsieur, s'écria le cardinal étonné, et de quelle femme parlez-vous ainsi?

— De milady de Winter, répondit d'Artagnan, oui, de milady de Winter, dont sans

doute Votre Éminence ignorait tous les crimes lorsqu'elle l'a honorée de sa confiance.

— Monsieur, dit le cardinal, si milady de Winter a commis les crimes que vous dites, elle sera punie.

— Elle l'est, monseigneur.

— Et qui l'a punie ?

— Nous.

— Elle est en prison ?

— Elle est morte.

— Morte ! répéta le cardinal, qui ne pouvait croire à ce qu'il entendait; morte ! n'avez-vous pas dit qu'elle était morte?

— Trois fois elle avait essayé de me tuer, et je lui ai pardonné; mais elle a tué la femme que j'aimais; alors, mes amis et moi, nous l'avons prise, jugée et condamnée.

D'Artagnan alors raconta l'empoisonnement de madame Bonacieux dans le couvent des carmélites de Béthune, le jugement dans la maison isolée, l'exécution sur les bords de la Lys.

Un frisson courut par tout le corps du cardinal, qui cependant ne frissonnait pas facilement.

Mais tout à coup, comme subissant l'in-

fluence d'une pensée muette, la physionomie du cardinal, sombre jusqu'alors, s'éclaircit peu à peu et arriva à la plus parfaite sérénité.

— Ainsi, dit-il avec une voix dont la douceur contrastait avec la sévérité de ses paroles, vous vous êtes constitués en juges sans penser que ceux qui n'ont pas mission de punir et qui punissent sont des assassins.

— Monseigneur, je vous jure que je n'ai pas eu un instant l'intention de défendre ma tête contre vous, je subirai le châtiment que Votre Éminence voudra bien m'infliger. Je ne tiens pas assez à la vie pour craindre la mort.

— Oui, je le sais, vous êtes homme de cœur, monsieur, dit le cardinal avec une voix presque affectueuse : je puis donc vous dire d'avance que vous serez jugé, condamné même.

— Un autre pourrait répondre à Votre Éminence qu'il a sa grâce dans sa poche : moi, je me contenterai de vous dire : Ordonnez, monseigneur, je suis prêt.

— Votre grâce ! dit Richelieu surpris.

— Oui, monseigneur, dit d'Artagnan.

— Et signée de qui ? du roi ?

Le cardinal prononça ces mots avec une singulière expression de mépris.

— Non, de Votre Éminence.

— De moi! Vous êtes fou, monsieur.

— Monseigneur reconnaîtra sans doute son écriture.

Et d'Artagnan présenta au cardinal le précieux papier qu'Athos avait arraché à milady et qu'il avait donné à d'Artagnan pour lui servir de sauvegarde.

Son Éminence prit le papier et lut d'une voix lente et en appuyant sur chaque syllabe :

« C'est par mon ordre et pour le bien de l'État que le porteur du présent a fait ce qu'il a fait.

« Au camp de la Rochelle, ce 3 août 1628.

« RICHELIEU. »

Le cardinal, après avoir lu ces deux lignes, tomba dans une rêverie profonde, mais il ne rendit pas le papier à d'Artagnan.

— Il médite de quel genre de supplice il me fera mourir, se dit tout bas le Gascon. Eh bien! ma foi, il verra comment meurt un gentilhomme.

Le jeune mousquetaire était en excellente disposition pour trépasser héroïquement.

Richelieu pensait toujours, roulait et déroulait le papier dans sa main. Enfin il leva la tête, fixa son regard d'aigle sur cette physionomie loyale, ouverte, intelligente, lut sur ce visage sillonné de larmes toutes les souffrances qu'il avait endurées depuis un mois, et songea pour la troisième ou quatrième fois combien cet enfant de vingt ans avait d'avenir, et quelles ressources son activité, son courage et son esprit pouvaient offrir à un bon maître.

D'un autre côté, les crimes, la puissance, le génie infernal de milady l'avaient plus d'une fois épouvanté. Il sentait comme une joie secrète d'être à jamais débarrassé de ce complice dangereux.

Il déchira lentement le papier que d'Artagnan lui avait si généreusement remis.

— Je suis perdu, dit en lui-même d'Artagnan.

Et il s'inclina profondément devant le cardinal en homme qui dit : « Seigneur, que votre volonté soit faite. »

Le cardinal s'approcha de la table, et sans

s'asseoir, écrivit quelques lignes sur un parchemin dont les deux tiers étaient déjà remplis, puis il y apposa son sceau.

— Ceci est ma condamnation, dit d'Artagnan, il m'épargne l'ennui de la Bastille et les lenteurs d'un jugement. C'est encore fort aimable à lui.

— Tenez, monsieur, dit le cardinal au jeune homme, je vous ai pris un blanc seing et je vous en rends un autre. Le nom manque, sur ce brevet : vous l'écrirez vous-même.

D'Artagnan prit le papier en hésitant et jeta les yeux dessus.

C'était une lieutenance dans les mousquetaires.

D'Artagnan tomba aux pieds du cardinal.

— Monseigneur, dit-il, ma vie est à vous, disposez-en désormais; mais cette faveur que vous m'accordez, je ne la mérite pas : j'ai trois amis qui sont plus dignes...

— Vous êtes un brave garçon, d'Artagnan, interrompit le cardinal en lui frappant familièrement sur l'épaule, charmé qu'il était d'avoir vaincu cette nature rebelle; faites de ce brevet ce qu'il vous plaira, puis-

que le nom est en blanc; seulement rappelez-vous que c'est à vous que je le donne.

— Je ne l'oublierai jamais, répondit d'Artagnan. Votre Éminence peut en être certaine.

Le cardinal se retourna et dit à haute voix :

— Rochefort !

Le chevalier, qui sans doute se tenait derrière la porte, entra aussitôt.

— Rochefort, dit le cardinal, vous voyez M. d'Artagnan; je le reçois au nombre de mes amis. Ainsi donc, que l'on s'embrasse et que l'on soit sage si l'on tient à conserver sa tête.

Rochefort et d'Artagnan s'embrassèrent du bout des lèvres; mais le cardinal était là qui les observait de son œil vigilant.

Ils sortirent de la chambre en même temps.

— Nous nous retrouverons, n'est-ce pas, monsieur? dirent-ils.

— Quand il vous plaira, fit d'Artagnan.

— L'occasion viendra, répondit Rochefort.

— Hum ! fit Richelieu en ouvrant la porte.

Les deux hommes se sourirent, se serrèrent la main et saluèrent Son Éminence.

— Nous commencions à nous impatienter, dit Athos.

— Me voilà, mes amis, répondit d'Artagnan.

— Libre ?

— Non-seulement libre, mais en faveur.

— Vous nous conterez cela.

— Dès ce soir. Mais, pour le moment, séparons-nous.

En effet, dès le soir même, d'Artagnan se rendit au logis d'Athos, qu'il trouva en train de vider sa bouteille de vin d'Espagne, occupation qu'il accomplissait religieusement tous les soirs.

Il lui raconta ce qui s'était passé entre le cardinal et lui, et tirant le brevet de sa poche :

— Tenez, mon cher Athos, voilà, dit-il, qui vous revient tout naturellement.

Athos sourit de son doux et charmant sourire :

— Ami, dit-il, pour Athos, c'est trop; pour le comte de la Fère, c'est trop peu. Gardez ce brevet, il est à vous; hélas ! mon Dieu, vous l'avez acheté assez cher.

D'Artagnan sortit de la chambre d'Athos et entra dans celle de Porthos.

Il le trouva vêtu d'un magnifique habit, couvert de broderies splendides, et se mirant dans une glace.

— Ah ! ah ! dit Porthos, c'est vous, cher ami ; comment trouvez-vous que ce vêtement me va ?

— A merveille, dit d'Artagnan, mais je viens vous proposer un habit qui vous ira mieux encore.

— Lequel ? demanda Porthos.

— Celui de lieutenant aux mousquetaires.

D'Artagnan raconta à Porthos son entrevue avec le cardinal, et tirant le brevet de sa poche :

— Tenez, mon cher, dit-il, écrivez votre nom là-dessus et soyez bon chef pour moi.

Porthos jeta les yeux sur le brevet et le rendit à d'Artagnan, au grand étonnement du jeune homme.

— Oui, dit-il, cela me flatterait beaucoup, mais je n'aurais pas assez longtemps à jouir de cette faveur ; pendant notre expédition de Béthune, le mari de ma duchesse est mort, de sorte que, mon cher, le coffre du défunt me tendant les bras, j'épouse la veuve. Tenez,

j'essayais mon habit de noces. Gardez la lieutenance, mon cher, gardez.

Et il la rendit à d'Artagnan.

Le jeune homme entra chez Aramis.

Il le trouva agenouillé devant un prie-Dieu, le front appuyé contre son livre d'heures ouvert.

Il lui raconta son entrevue avec le cardinal, et tirant pour la troisième fois son brevet de sa poche.

— Vous, notre ami, notre lumière, notre protecteur invisible, dit-il, acceptez ce brevet; vous l'avez mérité plus que personne par votre sagesse et vos conseils toujours suivis de si heureux résultats.

— Hélas! cher ami, dit Aramis, nos dernières aventures m'ont dégoûté tout à fait de la vie d'homme d'épée. Cette fois, mon parti est pris irrévocablement : après le siége, j'entre chez les lazaristes. Gardez ce brevet, d'Artagnan; le métier des armes vous convient; vous serez un brave et aventureux capitaine.

D'Artagnan, l'œil humide de reconnaissance et brillant de joie, revint à Athos, qu'il trouva toujours attablé et mirant son

dernier verre de malaga à la lueur de la lampe.

— Eh bien, dit-il, et eux aussi m'ont refusé.

— C'est que personne, cher ami, n'en était plus digne que vous.

Il prit une plume, écrivit sur le brevet le nom de d'Artagnan et le lui rendit.

— Je n'aurai donc plus d'amis, dit le jeune homme. Hélas ! plus rien que d'amers souvenirs.

Et il laissa tomber sa tête entre ses deux mains, tandis que deux larmes roulaient le long de ses joues.

— Vous êtes jeune, vous ! répondit Athos, et vos souvenirs amers ont le temps de se changer en doux souvenirs.

ÉPILOGUE.

La Rochelle, privée du secours de la flotte anglaise et de la diversion promise par Buckingham, se rendit après un siége d'un an ; le 28 octobre 1628 on signa sa capitulation.

Le roi fit son entrée à Paris le 23 décembre de la même année. On lui fit un triomphe, comme s'il revenait de vaincre l'ennemi et non des Français. Il rentra par le faubourg Saint-Jacques, sous des arcs de verdure.

D'Artagnan prit possession de son grade.

Porthos quitta le service et épousa dans le courant de l'année suivante madame Coquenard. Le coffre tant convoité contenait huit cent mille livres.

Mousqueton eut une livrée magnifique et jouit de la satisfaction qu'il avait ambitionnée toute sa vie, c'est-à-dire de monter derrière un carrosse doré.

Aramis, après un voyage en Lorraine, disparut tout à coup et cessa d'écrire à ses amis. On apprit plus tard, par madame de Chevreuse, qu'il avait pris l'habit dans un couvent de Nancy.

Bazin devint frère lai.

Athos resta mousquetaire sous les ordres de d'Artagnan jusqu'en 1633, époque à laquelle, à la suite d'un voyage qu'il fit en Roussillon, il quitta aussi le service, sous prétexte qu'il venait de recueillir un petit héritage dans le Blaisois.

Grimaud suivit Athos.

D'Artagnan se battit trois fois avec Rochefort et le blessa trois fois.

— Je vous tuerai probablement à la quatrième, lui dit-il en lui tendant la main pour le relever.

— Il vaut donc mieux pour vous et pour moi que nous en restions là, répondit le blessé. Corbleu ! je suis plus votre ami que vous ne pensez, car dès la première rencontre, j'aurais pu, en disant un mot au cardinal, vous faire couper le cou.

Ils s'embrassèrent, cette fois, mais de bon cœur et sans arrière-pensée.

Planchet obtint de Rochefort le grade de sergent dans le régiment de Piémont.

M. Bonacieux vivait fort tranquille, ignorant parfaitement ce qu'était devenue sa femme, et ne s'en inquiétant guère. Un jour il eut l'imprudence de se rappeler au souvenir du cardinal. Le cardinal lui fit répondre qu'il allait pourvoir à ce qu'il ne manquât jamais de rien désormais.

En effet, le lendemain, M. Bonacieux, étant sorti à sept heures du soir de chez lui pour se rendre au Louvre, ne reparut plus rue des Fossoyeurs. L'avis de ceux qui se crurent les mieux informés fut qu'il était nourri et logé dans quelque château royal aux frais de Sa généreuse Éminence.

FIN.

Maggs Bros. Ltd.
26.5.1988
[2AH.]





